Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT.
Photo-montage de couverture de Jacques STERNBERG illustrant la nouvelle « Le brouillard du 26 octobre ».

2e Année. — No 6. Mai 1954.

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e). *Tél. :* TRI. 16-31.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 *mois*) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 *an*) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)
Pour la Suisse et la Belgique, il est possible de s'abonner sur place (voir note page 122).

Ne manquez pas d'acheter le 1er Juin
le numéro de

MYSTÈRE-MAGAZINE

qui présentera

UN SOMMAIRE ÉTINCELANT !

puisque vous y trouverez les noms des meilleurs spécialistes de littérature policière :

Thomas WALSH

qui remporta l' « Edgar » en Amérique en 1951
(Prix du meilleur roman policier de l'année).

James CAIN

l'auteur bien connu de **« Assurance sur la Mort »**, **« Sérénade »**, **« Le Facteur sonne toujours deux fois »**, dont furent tirés d'angoissants films policiers.

A. H. Z. CARR

l'auteur de la nouvelle qui vous a tous passionnés antérieurement :
« Le procès de John Nobody. »

Jean BOMMART

Grand Prix du Roman d'Aventures 1934, le créateur du célèbre « Poisson Chinois ».

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

L'étrange visiteur

(Two-way stretch)

par G. GORDON DEWEY et MAX DANCEY

Etrange... tel est bien le mot qui vient à l'esprit si l'on s'interroge, dans la première partie de cette nouvelle, sur l'inexplicable comportement de son héros, sur son langage insolite, sur le mystère qui relie ses apparitions successives. Autant d'obscurités qui risqueront peut-être de rebuter les lecteurs épris de logique. A ceux-là, nous conseillerons néanmoins de prendre patience, jusqu'à ce que les auteurs dévoilent leurs batteries. Ils verront alors comment on peut renouveler un thème archiclassique par l'intervention d'une astuce qui est une trouvaille inédite. En dire davantage serait déflorer l'intérêt de l'histoire. Simplement nous réservons-nous, une fois encore, d'y ajouter à la fin quelques remarques.



STEVE HARPER passa des doigts fébriles dans ses cheveux ébouriffés, regarda fixement les papiers étalés devant lui sur la table, puis jeta son crayon et repoussa les documents avec un grognement de dégoût. Contrarié, les sourcils froncés, il jeta un regard sans aménité en direction du corps imposant de Roger Williams étendu de tout son long sur le divan du living-room.

— « Toi qui es un homme à idées, Roger, » dit-il, « que puis-je faire maintenant ? »

Roger s'étira, bâilla et se releva, s'appuyant sur un coude.

— « Tu es dans une impasse ? »

— « Impasse, c'est le moins que l'on puisse en dire. Il me reste exactement une semaine, si je n'ai pas fourgué ces tridapteurs en téléchrome lundi prochain, la banque exigera le remboursement de ses avances. »

— « Et si tu les fourgues ? »

— « Je réalise un bénéfice net de 300 sacs... et je pourrai enfin cesser de faire de la corde raide. »

— « Un beau petit tas si tu réussis. »

Roger se laissa retomber sur le divan, avec un nouveau bâillement.

— « D'autre part, ta situation n'est guère enviable... Que s'est-il passé pour Barger ? »

— « Mais je te l'ai déjà dit. Cet après-midi j'étais dans son bureau.

Copyright, 1953, by Fantasy House, Inc.

L'affaire était dans le sac... nous étions sur le point de signer le contrat... et voilà qu'il tombe raide mort. Je te l'ai déjà raconté. »

— « Je n'écoutais probablement pas ce que tu me disais. Il doit y avoir d'autres fabricants... »

— « Certainement. Des tas. Les forêts en grouillent. Mais lever un acheteur comptant en une semaine... je crois que malgré l'excellence de ma technique de vendeur je n'y parviendrai pas. Je ferais bien signe à mon mandataire... mais il comprendra aussitôt que je suis à bout de souffle si j'essaie de précipiter l'affaire et sera assez rusé pour attendre que quelqu'un me donne le coup de grâce. »

— « C'est dur ! »

Roger referma paresseusement les yeux.

— « Je vais essayer de te trouver une combine. »

Pendant un instant Steve le considéra avec amertume, puis il se replongea dans ses papiers qui ne le menaient qu'à une seule solution.

Le carillon de la porte d'entrée retentit.

— « Probablement Anne ou Terry, » grogna Roger, somnolent.

— « Ils ont tous les deux une clef, » lança Steve d'un ton cassant. « Surtout ne te fatigue pas... je vais voir qui c'est. »

Il repoussa son fauteuil de la table, alla dans l'entrée, ouvrit la porte et fouilla la nuit du regard. Debout sur le perron il y avait un homme, un étranger. Steve alluma la lumière.

Tiré à quatre épingles, furent les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit. Mon Dieu ! jamais encore il n'avait vu quelque chose de semblable. Jamais encore ses yeux ne s'étaient posés sur quelque chose d'aussi parfait. L'homme paraissait sortir de la proverbiale gravure de modes. Beau, il l'était. Et Steve se dit qu'il était même bougrement près d'être admirable. Construit comme au moule. Il n'y avait pas la moindre faille...

Si, *il y en avait une.* Sa perfection même avait quelque chose de faux. Le tissu du costume de tweed qu'il portait se présentait comme sur un chromo. Les fils étaient apparents dans le tissu dont était fait son costume, mais le tout avait un aspect verni, lustré, qui évoquait une héliogravure sur papier glacé. Oui, *c'était bien cela,* à la vue de ce tissu on n'éprouvait aucune impression de rugosité.

Regardant fixement le costume, ignorant celui qui le portait, Steve faillit étendre la main pour toucher le tissu. Puis il se ressaisit, embarrassé, et reporta son regard vers le visage de l'inconnu.

— « Oui ? » dit-il interrogativement.

L'inconnu, dont le visage était éclairé d'un léger sourire, ne parut nullement offusqué par le fait que Steve concentrait son intérêt sur son costume d'une façon qui frisait l'impolitesse. Et subitement Steve sentit la force de la personnalité de cet homme, saisit l'étrange humour, l'intelligence de son visage, l'assurance de ses yeux bleu pâle. Et cependant le visage de l'étranger portait également une nuance de perplexité, qui, d'après Steve, n'aurait pas dû s'y trouver.

L'inconnu parla d'une voix claire, aiguë, mais néanmoins mélodieuse.

— « Salut Steve, » dit-il, « Terry n'est *toujours pas revenu?* »

Steve fronça les sourcils, mentalement déconcerté.

— « Hum ! Terry... hum !... non. Il devrait arriver sous peu... s'il vient. »

L'étranger sourit, fit un pas en avant.

— « C'est très bien, » dit-il. « Voulez-vous me renouveler votre permission de l'attendre? »

Steve fit automatiquement un pas en arrière, ouvrant la porte toute grande.

— « Certainement, » dit-il, quelque peu désorienté. « Entrez donc et attendez-le... Dites... comment se fait-il que vous connaissiez mon... »

— « Et Anne... » l'interrompit l'étranger. « Elle se porte bien maintenant? Complètement remise? »

— « Comment? Remise? »

— « Eh bien, c'est parfait. »

Les yeux de l'étranger, brillants d'intérêt, parcouraient l'entrée. Son regard se posa sur un livre placé sur un guéridon.

— « C'est ça, le livre? » demanda-t-il.

Steve commençait à se dire que cette conversation était à l'image du général qui enfourchait son cheval et partait dans toutes les directions. Il secoua la tête, déconfit.

— « *Le* livre? Ecoutez, Monsieur... »

— « Morlan... Vous vous souvenez? »

— « Marlin? »

— « Morlan. »

Steve crut percevoir presque une trace de suffisance dans le sourire de l'étranger. Comme si celui-ci se sentait... supérieur.

— « Bon ! » lança-t-il d'une voix cassante. « Morlan... Vous vous exprimez par devinettes... »

Le léger rire musical de Morlan l'interrompit. « Je suis toujours sans la solution de cette devinette. »

— « Une devinette? Quelle devinette? »

Ce fut au tour de l'étranger de froncer les sourcils d'un air froissé.

— « Vous ne vous souvenez pas? »

Il hésita, puis ajouta :

— « La devinette du coude et de l'aube. »

Steve sentit le rouge de la fureur lui monter au visage.

— « Redites-la moi. »

— « Comment, venant de vous... » Morlan rit à nouveau. « Je comprends. Eh bien, voilà : pourquoi est-ce que le coude de la piste est comme le bruit de l'aube? »

Steve la répéta plusieurs fois, puis secoua la tête.

— « Et vous n'avez pas la réponse? »

A nouveau Steve secoua la tête, complètement désorienté. Puis, prenant subitement une décision, il invita, d'un geste de la main, l'étranger à passer au living-room. Après tout ce type désirait voir Terry. Peut-être que Terry y comprendrait quelque chose, s'il voulait bien retomber des nues assez longtemps pour s'en donner la peine.

Le plancher vibra sous le pas de pieds pesants et Roger parut dans le hall, derrière Steve.

— « Qu'est-ce que c'est que ces palabres? »

Plus tard, en faisant un retour dans le passé, Steve ne fut jamais certain de la manière dont cela s'était produit... tout avait été trop rapide. Lui prétendait que l'étranger avait simplement levé les poings pour se mettre en garde. Roger affirma plus tard que l'homme élégant lui avait lancé un coup de poing le premier.

A la vitesse d'une rapière le crochet du gauche de Roger avait percé la garde de l'étranger et Morlan, grognant sous le choc, fit quelques petits pas en arrière pour garder son équilibre.

Récupérant rapidement, il revint à la charge, feintant, zigzaguant, et brusquement Roger, tout boxeur entraîné qu'il fût, battit des bras désespérément, aveuglément, incapable de parer cette attaque inorthodoxe et sournoise. Il avait l'air maladroit, balourd, en titubant en arrière, absolument désemparé. Son talon se prit dans un pli du tapis et il s'écroula, faisant trembler toute la maison quand son corps de géant s'étala sur le plancher. Il gémit, puis devint flasque.

Steve était trop surpris pour faire le moindre mouvement. Roger avait un avantage de poids d'au moins 30 kilos sur Morlan. L'homme élégant ajusta le bracelet qu'il portait à son poignet gauche... son complet stupéfiant n'était même pas dérangé.

Morlan avait de nouveau le sourire.

— « Roger n'a pas mal, » affirma-t-il. « Mais je dois voir Terry. C'est une question de temps... »

— « Eh bien, » dit Steve dubitativement en lançant un regard en coin vers le grand corps de Roger étendu sur le dos. « Je suppose que vous feriez aussi bien de l'attendre... si votre petite guerre est terminée. »

— « Mais la guerre n'est pas terminée. C'est pourquoi nous avons besoin... »

Morlan hésita, parut interloqué. Steve se dit qu'il souriait d'un air bête. Puis le regard de Morlan se fixa au-delà de Steve.

Celui-ci se retourna. Le géant se relevait péniblement, mais Steve le saisit à bras le corps. Se débattant, jurant, Roger s'élança, essayant de se libérer.

Il saisit le livre sur le guéridon de l'entrée et le lança aveuglément en

direction de Morlan. Déséquilibré par cet effort Roger céda à la saccade brusque de Steve et tituba en arrière, vers la porte du living-room.

Morlan rattrapa aisément le livre, son bracelet étincela alors qu'il allongeait le bras pour s'en saisir. Il jeta un regard rapide sur le titre, sourit, et glissa le livre dans la poche de son veston.

— « Dites à Terry que Morlan maintiendra le rendez-vous. »

Il fit un signe de la main à Steve et sortit dans la nuit.

***

Les pensées de Steve tourbillonnaient encore lorsqu'il referma la porte d'entrée et retourna au living-room. Roger debout sur le tapis chiffonné, les jambes écartées, le regarda avec des yeux brûlants.

— « Qui était ce morpion? » demanda-t-il d'un ton bourru.

Steve le regarda d'un air morose.

— « Je ne l'avais encore jamais vu... Je pensais que tu le connaissais... à la manière dont vous avez fait bon ménage tous deux, on aurait juré que vous étiez des amis de longue date. Pourquoi lui avoir lancé ce coup de poing? »

Sur le visage de Roger la fureur fut remplacée par une expression de surprise totale.

— « Moi? Je lui aurais donné un coup de poing? Je n'ai fait que demander bien tranquillement ce que vous aviez à vous raconter aussi longtemps, là dehors, et voilà que brusquement cet individu se jette sur moi. Je ne comprends pas. » Il se frotta pensivement le menton. « Pour son poids il est certainement de première force. Je n'ai jamais vu un type boxer dans un style pareil. J'aimerais bien faire quelques séances d'entraînement avec lui. » Il fit une grimace et cligna des yeux, comme s'il ressentait une douleur.

— « C'est peut-être dans le domaine du possible... Mal au crâne? »

— « Une migraine affreuse, » dit Roger, tendu. « Ce gnon en pleine poire ne m'a certainement pas fait du bien. »

Il se dirigea vers le divan et s'y jeta de tout son long.

La porte d'entrée s'ouvrit, se referma, et deux personnes entrèrent dans la pièce. Anne et Terry. Anne Verlain, petite, d'un blond doré, aux traits espiègles. Terry Adler, désinvolte, brun, taciturne. Amis de Steve et de Roger.

— « Hé! » Les yeux d'Anne s'étaient posés sur le tapis chiffonné.

— « Que se passe-t-il? »

Roger n'avait pas bougé. Les yeux fermés, il se tenait la tête à deux mains. Il grogna quelque chose d'indistinct.

Steve essaya de donner le change :

—« Oh, pas grand-chose, » dit-il. « Quelqu'un est venu... un type nommé Morlan. Il demandait Terry. »

Terry leva des sourcils interrogateurs.

— « A-t-il dit ce qu'il me voulait? »

— « Pas exactement, » dit Steve, essayant de se souvenir. « Il semblait croire que c'était important... qu'il avait besoin de vous... Il a également demandé de vos nouvelles, Anne. »

Steve la regarda avec curiosité.

— « A propos, vous sentez-vous bien? »

Anne fronça les sourcils.

— « Je ne me suis jamais sentie mieux. Pourquoi? »

— « Ce type, ce Morlan, parlait comme s'il savait que vous avez été malade ou quelque chose. Vous connaît-il? »

— « Je ne crois pas le compter parmi mes relations. De quoi a-t-il l'air? »

Steve décrivit Morlan... sans oublier de parler de ses vêtements.

Les deux nouveaux arrivés secouèrent la tête et Anne dit :

— « Non, c'est un inconnu pour nous. C'est étrange qu'il sache nos noms. »

— « Il m'a également appelé par mon nom, » dit Steve, se remémorant l'arrivée de Morlan. « Ce doit être quelque placier, faisant du porte à porte... » Sa voix se perdit, incertaine. En fait de réponse cela laissait à désirer.

Terry le regarda avec un détachement glacé. « A-t-il laissé un message? »

— « Il m'a simplement prié de vous dire qu'il était venu. Du reste, il m'a donné l'impression qu'il reviendrait peut-être demain. Serez-vous là? »

Terry secoua la tête. « J'en doute. Je travaille sur quelque chose... »

—« Un nouveau livre sur le subespace? »

Terry hésita, parut chercher l'expression exacte.

— « Eh bien ! oui et non. Mon livre n'était qu'un début. Comme la première pièce d'une rangée de dominos. »

Steve se rendait compte que son visage devait refléter le vide total de son esprit. A peu près comme lorsqu'il parlait à l'étranger... mais il savait aussi que ce que disait Terry avait un sens, le sens que Terry voulait y mettre.

Celui-ci poursuivit : « Je vais essayer de vous expliquer. Où est cet exemplaire de mon bouquin que je vous avais donné? »

— « *Etude du Subespace lacunaire*... et cætera? »

Terry hocha la tête affirmativement.

— « Eh bien..., » Steve se troubla et malgré lui son regard se dirigea vers le divan. « Il y a eu un peu de grabuge... »

Roger se redressa d'un seul bond.

— « C'est lui qui a commencé, » dit-il d'une voix âpre.

Anne rit.

— « Que s'est-il donc passé? »

Steve le lui raconta, tandis que Roger lui lançait des regards de plus en plus noirs.

Terry dit : « Je ne comprends pas pourquoi il ne m'a pas attendu... Du reste, cela n'a pas la moindre importance... il reviendra. J'ai un autre exemplaire du livre dans ma voiture. Faites-moi penser à vous le donner avant de partir. »

Ils bavardèrent encore pendant quelques minutes, puis Anne et Terry prirent congé. Roger les raccompagna et Steve retourna à ses papiers et à son problème sur le moyen d'éviter la faillite, alors qu'un tel moyen n'existait pas. »

Roger revint, porteur d'un livre qu'il lança sur la table sous le nez de Steve.

— « J'ai beau lire et relire ce titre, » grogna-t-il, « ça me dépasse. « *Etude du subespace lacunaire par le contrôle mental de certaines extensions énoncées mais non formulées.* » Voilà ce que j'appelle un titre à vous faire avoir des cauchemars. »

Steve leva les yeux. « Ce livre a été vendu à environ 1.500 exemplaires ce qui en fait, et de loin, le *best-seller* dans son domaine. Je ne suis même pas capable de le lire ; quant à y comprendre quelque chose, n'en parlons pas. Terry est bougrement intelligent, il a mille, que dis-je, dix mille ans d'avance sur nous autres. Einstein a déclaré qu'il est en train de créer une science absolument nouvelle. »

Roger haussa les épaules et retourna à son divan.

C'était le lundi.

*
* *

Le mardi, Steve reçut un coup de fil de la Compagnie Mondiale de Télévision. Jackman, le grand manitou de la C.M.T. lui offrait 80.000 dollars pour ses tridapteurs en téléchrome. Il éclata de rire et raccrocha brusquement quand Steve lui déclara que s'il désirait enlever l'affaire il lui fallait augmenter son offre.

Pendant un bon moment Steve considéra le téléphone d'un regard amer, puis il prit son chapeau et sortit. Jackman n'était pas le seul poisson dans la mare. Steve rit, d'un rire jaune. Il se représentait l'acheteur en puissance sous la forme d'un poisson. En fait c'était exactement le contraire. C'était lui qui avait mordu à l'hameçon et qui était en train de se faire mettre sur le sable.

Neuf heures plus tard, bouillant, fatigué, dégoûté, il revint chez lui. La maison était vide. Il se souvint que Roger avait rendez-vous pour dîner avec une souris à qui il contait fleurette. Terry devait être dans son laboratoire... Il consacrait tout son temps à la chose qu'il avait en chantier. Anne était probablement avec lui, l'aidant dans la mesure de ses moyens

Steve se dirigea vers la cuisine, puis se rendit compte qu'il n'avait pas faim. Peut-être que s'il buvait, cela dénouerait les nœuds qu'il sentait dans son cerveau et lui procurerait, en même temps, une détente

physique. Il remplit un verre, alluma une cigarette et se laissa tomber sur le divan pour réfléchir.

Le carillon de la porte retentit et, dans le silence de la maison, sa sonorité fit sursauter Steve. Il hésita, n'ayant pas la moindre envie de voir qui que ce soit. Roger, Anne, Terry... avaient chacun leur clef. A moins que Terry n'ait perdu la sienne une fois de plus. Tel était l'inventaire de toutes les personnes au monde ayant quelque importance pour Steve.

Morlan ?

Ce devait encore être lui, à la recherche de Terry. Steve reposa son verre et alla ouvrir la porte.

C'était bien Morlan.

La gravure de modes ! Lisse et brillant, sortant à l'instant même des pages de quelque magazine de luxe. Son costume plaisait vraiment à Steve. Même plus que l'autre. Cette fois-ci c'était un magnifique peigné brun.

Avec un sourire forcé Steve ouvrit la porte toute grande.

— « Roger est de sortie ce soir, aussi serez-vous en sécurité. A moins que vous ne désiriez vous battre avec moi ? Ou peut-être, pour changer, aimeriez-vous simplement être spectateur... il y a de la lutte à la télévision. »

Morlan parut surpris, mais entra, se mouvant avec cette aisance naturelle qui était en harmonie avec la perfection de ses vêtements.

— « C'est évidemment Terry que je viens voir. Il n'est pas ici ? »

Steve secoua la tête. « Avec lui on ne sait jamais. Hier soir il est arrivé peu après votre départ. Je lui ai dit que je pensais que vous reviendriez ce soir. »

Les traits vifs de l'homme élégant exprimèrent sans aucun doute le désappointement :

— « Me permettez-vous encore de l'attendre? »

— « Certainement. Entrez donc et prenez un siège. »

Ils s'installèrent au living-room. Morlan regarda autour de lui et Steve pensa qu'il donnait presque l'impression de n'avoir encore jamais vu une pièce semblable à celle-ci. Morlan essayait visiblement de graver dans sa mémoire le moindre petit détail des aménagements.

Puis son regard étrangement déconcertant vint se poser sur Steve.

— « Comment est Anne? Elle devrait se sentir tout à fait guérie maintenant? »

Mentalement Steve décida que *cette fois-ci* il maintiendrait, à tout prix, la conversation sur un terrain sûr.

— « Anne? Mais elle se porte à merveille. Tout va bien. Je l'ai interrogée hier soir... La croyiez-vous malade? »

— « Pas malade... souffrante... elle a subi un choc. »

Steve médita cette réponse. Puis il se souvint des nombreuses fois où Anne — malgré l'amour profond et immuable qu'elle portait à Terry — avait exprimé sa rancœur de le voir si profondément plongé dans

une de ses incursions mentales dans les régions inexplorées de l'intellect, qu'il paraissait à peine conscient de la présence de sa fiancée et le faisait voir.

— « Ouais ! » acquiesça Steve finalement. « Je suppose que vous avez raison. »

Ce Morlan devait connaître Anne et Terry, il devait avoir eu des relations avec eux, qu'ils avaient oubliées.

— « Les connaissez-vous depuis longtemps? »

— « Qui? »

— « Anne et Terry. »

Morlan avait de nouveau son sourire condescendant aux lèvres.

— « Anne, j'ai fait sa connaissance. A la guérison. Mais je désire en grande partie faire connaissance de Terry... il n'a jamais fait connaissance avec moi, mais c'est très important. »

Steve hocha la tête, faisant semblant de comprendre. Or, il en était loin. Quelle étrange façon de s'exprimer que celle de ce Morlan ! Pas la moindre trace d'un accent, mais un choix curieux des mots et une drôle de manière de faire ses phrases. Il parlait avec beaucoup d'application, trop ; avec une grande précision, comme s'il voulait être absolument certain de ce qu'il disait. Non ! c'est de sa *façon* de s'exprimer qu'il voulait être certain.

— « Roger est encore furieux, » dit Steve. « Il jure que ce n'était pas sa faute. »

— « Mais naturellement pas. A ce moment ma concentration était sur Anne... j'étais privé de tact. Et j'ai parlé ainsi que je parlerais à... » Il s'interrompit brusquement, puis ajouta : « Je laisserai une excuse et un espoir pour un pardon. »

Steve agita négligemment la main. « Ce n'est rien. Ça lui sortira de l'idée. »

— « Je ne désire pas être la source de contrariété... »

— « Ça ne durera pas, » l'assura Steve. « Roger fut intrigué sur le moment, exactement comme j'avais été intrigué par votre devinette. »

Le visage de Morlan s'épanouit. « Vous avez la réponse? »

Steve secoua la tête négativement. « Accordez-moi un peu de temps. Si je n'arrive pas à trouver, je vous dirai. Ne me fournissez pas la réponse, avant que je ne donne ma langue au chat. »

Morlan avait les sourcils froncés. « Mais vous... » commença-t-il à dire, presque d'un air de reproche.

Il fut interrompu par le bruit des pneus d'une voiture grinçant contre la bordure du trottoir, devant la maison.

Morlan se leva et se dirigea vivement vers la porte. Malgré sa surprise devant ce geste imprévu. Steve était émerveillé par le costume de Morlan qui tombait toujours impeccablement. Il ne perdait jamais la perfection de sa ligne. Il n'y avait pas la moindre trace d'un faux-pli indiquant que l'homme qui portait ce costume venait de rester assis pendant presque une heure.

— « C'est votre ami Roger, » dit Morlan par-dessus son épaule. « Il ne sera pas amical. Il est meilleur pour moi de m'en aller. Dites à Terry que je retournerai demain soir. »

Steve le suivit jusqu'à la porte d'entrée, en protestant.

— « Roger est sorti avec une fille... il ne rentrera pas de sitôt. »

Morlan eut un sourire fuyant. « C'est Roger. » C'était une affirmation pure et simple. Saisissant la poignée de la porte, il ajouta : « Est-ce le moment pour le livre? »

— « Le livre? » Steve le regardait avec des yeux ronds, incompréhensifs.

Morlan s'arrêta un instant à la porte, comme s'il attendait quelque chose, puis, entendant le bruit des pas lourds qui remontaient l'allée du jardin, il ouvrit la porte et sortit rapidement.

Mais il était trop tard. Roger l'avait repéré. Rentrant la tête dans ses épaules énormes il fonça, poings levés. Morlan fit un pas de côté, fuyant comme de la fumée, et faillit réussir à se dégager. Cependant Roger avait pu le saisir par le bras et le maintenait. Le petit homme élégant se tordit presque sans effort apparent. Quelque chose brilla dans la lumière diffuse de la lampe du porche au moment où il réussit à s'arracher de l'emprise de Roger et disparut presque magiquement dans la nuit.

Roger fit deux ou trois pas pesants à sa poursuite, puis s'arrêta. Manifestement il ne pouvait espérer rattraper le fugitif à la course.

Le regard de Steve fut attiré par quelque chose qui brillait dans l'herbe. Il le ramassa. C'était le bracelet de Morlan. Suivi de Roger il rentra dans la maison et examina l'objet à la lumière vive du living-room. C'était un bracelet uni, sans ornement, une simple bande de métal s'élargissant légèrement vers le haut. Mais le métal était des plus étranges... Steve n'en avait encore jamais vu de semblable.

A première vue on aurait dit de l'argent. Mais qui avait jamais vu de l'argent ayant cet étrange reflet rose? Un reflet rose qui paraissait se trouver juste sous la surface du bracelet et cependant donnait l'impression d'être dans la masse du métal. Steve essaya de comprendre le système de fermeture. Il n'y avait qu'à joindre les deux extrémités et elles adhéraient solidement. Une légère torsion les libérait. Il agrafa le bracelet sur son poignet. Il l'épousait parfaitement, chaudement, comme s'il avait été fait sur mesure. Steve aima cette sensation et décida de garder le bracelet au poignet.

Roger haletait encore.

— « Il a réussi à filer, » grommela-t-il.

« Pour de bon? »

Le géant rougit. « Dehors j'aurais certainement pu lui faire passer toute envie de se battre. Il n'y a pas de tapis, là, pour me faire trébucher. »

— « Evidemment... Mais comment se fait-il que tu sois déjà rentré? »

— « Une migraine. » Puis Roger parut supris.

— « Tiens ! Je ne la sens plus... Est-il entré dans la maison? »

— « Il a attendu un bon bout de temps. Il tient absolument à voir Terry. Il m'a dit qu'il reviendrait demain soir. »

— « S'il en a l'audace ! »

— « Il l'a. C'est un brave type, Roger. Laisse-le tranquille... Dis-moi... pourquoi est-ce que le coude de la piste est comme le bruit de l'aube? »

Roger écarquilla les yeux. « Hein? »

— « N'en parlons plus, » dit Steve en faisant un geste négligent de la main.

C'était le mardi.

***

Le mercredi, ils venaient de terminer leur dîner quand le carillon de la porte d'entrée les fit sursauter. Roger se leva brusquement et sa chaise tomba avec fracas.

Steve ricana et d'un signe de la main l'invita à se rasseoir.

— « Doucement ! C'est ton tour de faire la vaisselle. C'est probablement Anne... elle m'avait téléphoné... Souviens-toi que tu m'as promis d'être sage ce soir. »

Roger eut un sourire ovin.

— « Je le serai. »

— « Et tu ne donneras pas de coup de poing à Morlan, à moins que celui-ci ne t'attaque. »

— « Je lui accorde la priorité du premier coup. »

— « Entendu ! »

C'était bien Morlan. L'élégant Morlan. On pouvait admirer son costume au même aspect verni, mais cette fois-ci, il était bleu pastel avec de très fines rayures vertes. Steve décida de découvrir où cet homme se faisait habiller. Ces tissus... non ! ils ne pouvaient être de ce monde.

Morlan sourit à Roger qui restait sur ses gardes, prêt à passer immédiatement à l'action, puis cligna de l'œil vers Steve.

— « Est-ce que Terry est là? »

— « Toujours pas là. Je vous ai déjà dit ce qu'il en était avec lui. »

Morlan, toujours souriant, pivota sur ses talons pour repartir.

— « Peut-être il peut être vu demain soir? A-t-il donné un message? »

— « Non, rien... Attendez-le si vous voulez. On ne sait jamais quand Terry peut arriver. »

Morlan ouvrit la bouche pour répondre, mais il ne put le faire. Il y eut soudain un horrible crissement de pneus, le grincement de freins serrés à fond... puis le subit rugissement d'un moteur emballé et une voiture s'enfuit dans la nuit, son feu arrière rouge disparaissant en

quelques secondes. Les deux hommes avancèrent vers le haut des marches du perron.

— « Il s'en est fallu d'un cheveu, » dit Steve.

— « Non, » le contredit Morlan. « Il y a eu collision. »

Le grondement du moteur de la voiture lancée à toute vitesse se perdit au loin.

— « Je n'ai entendu que le bruit des freins et des pneus, » insista Steve.

— « Quelqu'un a été collisionné ! » annonça Morlan.

Quelqu'un ! Steve avait songé à une autre voiture.

Ils descendirent dans la rue, leurs yeux fouillant les ténèbres. Morlan le vit le premier : un paquet informe, près du trottoir d'en face.

— « C'est bien un accident avec délit de fuite, » murmura Steve avec rancœur.

C'était une femme, toute recroquevillée, absolument immobile. Steve s'agenouilla auprès d'elle, puis poussa une exclamation d'horreur.

— « Vous la connaissez, Steve ? »

Steve essayait de glisser une main sous ce corps flasque, tentant de le soulever.

— « Si je la connais ! » dit-il avec brusquerie. « C'est la fiancée de Terry. J'aimerais mettre la main sur ce... »

— « La fiancée de Terry ? »

Steve se sentit poussé de côté. Morlan s'agenouilla. Ses mains se tendirent en avant, frôlèrent doucement la tache blanche qu'était le visage d'Anne et passèrent le long de son corps.

Steve l'observa pendant un moment, puis regarda autour de lui, se demandant où trouver le docteur le plus proche. Il se souvenait vaguement d'avoir vu une plaque de médecin quelque part dans le voisinage.

— « Aidez-moi, Steve. »

— « Il faut trouver un docteur ! Appelez la police ! Il ne faut pas la bouger ! »

— « Je suis un... docteur. Il faut la porter à l'intérieur... Dépêchez-vous, Steve ! »

Ils soulevèrent Anne, son poids équitablement réparti entre eux deux. Se faisant face, marchant en crabes, avançant lentement en tâtant prudemment le chemin du bout des pieds, ils se dirigèrent vers la maison, avec des précautions infinies. Morlan poussait Steve à se dépêcher, mais lorsque celui-ci avançait plus vite il lui intimait d'être plus prudent.

Roger était sur le seuil de la porte. Il leur lança un regard rapide, puis débarrassa le divan. Ils y déposèrent leur fardeau, très doucement.

Morlan, silencieux à présent, agissait avec rapidité, assurance et efficacité. Il leur fit signe de s'éloigner. Steve le vit enlever son veston et retrousser les manches de sa magnifique chemise bleuâtre. Par la suite, il fut incapable de se souvenir si, oui ou non, il y avait un bracelet au poignet gauche de Morlan. Plus tard encore il se rappela, avec des

remords de conscience, qu'il aurait dû rendre à Morlan le bracelet qu'il avait trouvé sur la pelouse. Cependant, lorsque l'homme élégant était présent, la force de sa personnalité était toujours suffisante pour chasser bien des choses de l'esprit de Steve.

Morlan demandait énormément de choses, des choses de la cuisine, des choses de la salle de bains. Puis, d'un ton péremptoire, il envoya Roger au *drugstore.*

Comme fasciné, Steve observait les mains de Morlan. Elles paraissaient avoir une vie à elles, tandis que Morlan travaillait sur le corps inerte de la jeune femme. Peut-être la tension avec laquelle il le regardait et l'anxiété brouillèrent la vue de Steve... mais, par moments, il lui semblait qu'il y avait presque des lueurs et des étincelles métalliques alors que les doigts agiles de l'homme élégant se pliaient aux volontés de leur maître. Steve ne fut jamais bien certain de ce qui s'était passé.

Néanmoins, au bout de deux heures, Morlan leva les yeux et hocha la tête avec satisfaction. Il avait les traits tirés, la seule fois où Steve y lut une réaction physique et le visage moite de transpiration.

Le visage de Steve révélait toute la curiosité qui se manifestait en lui.

Même la voix de Morlan était empreinte de lassitude, elle n'était plus tout à fait aussi mélodieuse.

— « Elle doit sommeiller jusqu'au matin. Alors elle sera bien. »

Steve poussa un soupir de soulagement.

— « Il était moins une, n'est-ce pas? »

— « Moins une? Oui... Elle était morte. »

— « Morte? »

Steve avait presque hurlé et entendit l'écho rauque de la voix de Roger.

Morlan fit un signe de tête affirmatif.

— « Elle mourut juste après que nous l'avons placée sur votre divan. Mais j'ai ramené la vie en elle. »

— « Mais... »

Steve savait que les morts pouvaient être réanimés, à condition de... « Vous avez fait cela, *ici,* sans le moindre équipement? Je n'ai jamais entendu dire... »

— « Si le... docteur... sait ce qu'il fait, exactement ce qu'il fait, bien des choses ont des possibilités. »

Roger se mêla à la conversation.

— « C'est parfait, » dit-il. « Mais les os, les lésions internes? »

— « Elle aura la perfection, comme avant. Pas de cicatrices, pas d'os cassés, pas de lésions. Il y aura de la lassitude quand elle se réveillera et elle ne se remémorera pas, au début. »

Steve se retrouva tenant le veston de Morlan. Au toucher, la souplesse et la douceur du tissu n'étaient pas tout à fait réelles. C'était, ce devait être un tissu en matière plastique. Il avait bien l'aspect d'être *tissé,* mais le bout de ses doigts disait à Steve que c'était là une matière

moulée. Cependant, en l'examinant de près, il voyait nettement chaque fil et chaque fibre séparée, comme dans un tissu ordinaire.

Morlan redescendit ses manches, remit son veston Le costume tombait toujours avec la même perfection, chaque pli aussi net que s'il venait de recevoir un coup de fer et le vêtement épousant avec grâce les épaules tombantes de Morlan. Le visage, les yeux, tout dans son attitude, témoignaient de la tension qu'il venait de subir. Il se laissa choir dans un fauteuil et sourit aux deux hommes.

— « Docteur, » dit brusquement Roger, « vous pourriez peut-être m'aider. Je suis sujet à des migraines atroces... des douleurs affreuses, comme si j'avais un millier de couteaux dans le crâne. Je n'ai encore jamais trouvé un médecin qui ait été capable de m'en débarrasser. »

La réponse de Morlan fut presque automatique. Steve eut l'impression qu'il énonçait des conclusions formulées à l'avance et mises en réserve au fond de son cerveau.

— « Inéquilibre psychosomatique, Roger. Votre type d'homme est appelé à disparaître de la race. Vous êtes parasitique ; un quasi-intellectuel. Vous pouvez penser aussi bien qu'un autre penseur, mais ce n'est pas la voie que vous devez suivre. Votre équilibre n'est pas correct pour... la civilisation ! »

Le visage de Roger s'assombrit et Steve le surveilla de près.

— « Je ne vous suis pas, » grogna le géant.

Morlan pointa le doigt en direction de Steve.

— « Steve, » dit-il, « a la dépense de la moitié de son énergie physiquement et de la moitié mentalement. Ceci est pour lui une proportion correcte. Si vous pensez autant que lui le fait, il vous faut avoir une augmentation de votre dépense physique. Votre équilibre devrait montrer une dépense d'énergie physique de neuf fois celle de dépense mentale. Travaillez dans une autre proportion et vous avez des ennuis. »

Morlan se leva, jeta un regard en direction du livre se trouvant toujours sur la table du living-room et se dirigea vers la porte. Steve le suivit dans l'entrée où Morlan écourta ses remerciements d'un geste de la main.

— « Simplement arrangez connaissance avec Terry pour moi, Steve. Je reviendrai demain soir. Et... » il sourit « ...Si je dois abandonner sur la devinette, fournissez-moi la solution... »

— « La devinette? »

Dans son émotion Steve l'avait totalement oubliée.

— « Ah ! Avec plaisir ! » Il rendit son sourire à Morlan. « Si je trouve la solution je la comparerai à la vôtre. »

Au living-room, Steve retrouva Roger debout à la place où il l'avait quitté. Il était là, les sourcils froncés, l'air absorbé. A l'entrée de Steve il leva les yeux.

— « Sais-tu, Steve, que Morlan pourrait avoir raison. Je me sens toujours mieux après m'être beaucoup dépensé physiquement. Néan-

moins, je n'aime pas que l'on me traite d'imbécile... Peut-être... » il hésita, choisissant les mots, « ...peut-être ai-je été en quelque sorte jusqu'à maintenant... eh bien! disons-le, un parasite... vivant à tes crochets... »

— « N'en parlons plus. »

Steve donna à son ami une claque dans le dos.

— « Il ne t'a pas traité d'imbécile... pas exactement... Allons chercher des couvertures pour couvrir Anne. »

C'était le mercredi.

***

Anne ne se réveilla que vers le milieu de la matinée du lendemain, alors que Roger avait déjà quitté la maison dans l'intention bien arrêtée de chercher du travail. Steve était énervé. Il ne lui restait plus que quatre jours et il n'avait pas la moindre idée de la manière dont il pourrait vendre ses tridapteurs. Il aurait bien voulu ne pas laisser la jeune femme seule et il ne voulait pas inquiéter Terry en lui envoyant un message pour lui apprendre l'accident d'Anne. Il arpentait le living-room en se faisant du mauvais sang lorsqu'il entendit la jeune femme appeler.

Il se précipita auprès d'elle. Les paupières d'Anne se levèrent lentement, comme si elle éprouvait une douleur. Puis ses yeux furent grands ouverts. Dans la lumière vive du matin, ils avaient des reflets brun doré et elle regardait Steve, son visage trahissant un complet désarroi.

— « Steve? »

Elle se redressa dans son lit, regarda autour d'elle.

— « Que fais-je ici?... Ah!... j'ai dû tomber. Non, ce n'est pas ça, je venais ici et... »

Elle se troubla visiblement, ne sachant plus que dire.

Steve lui facilita la tâche.

— « Vous avez été prise en écharpe par un chauffard, en traversant la rue. »

Anne se tâta le corps, bougea bras et jambes.

— « Il vous a simplement frôlée. Nous avons fait venir un médecin. Il vous a fait une piqûre... c'est pourquoi vous vous sentez hébétée pour le moment. Il a déclaré que vous n'aviez rien de grave. Vous n'avez pas eu de mal. »

Elle voulut connaître tous les détails. Steve lui brossa un tableau un peu fantaisiste de l'accident, puis fit dévier la conversation sur le petit déjeuner.

Anne resta allongée toute la matinée, puis décida qu'elle se sentait suffisamment valide pour rentrer chez elle. Steve lui fit promettre de ne pas s'attarder en route et de se reposer le reste de la journée. Il appela un taxi, l'y installa, puis revint à ses propres problèmes.

Sapristi! Mais Jackman était le débouché logique pour ses tridap-

teurs, maintenant que Barger n'était plus sur les rangs. Il n'existait vraiment pas un autre groupe suffisamment important pour passer un pareil marché à si court terme. Peut-être qu'en allant voir Jackman, il pourrait lui parler d'homme à homme et réussirait à se tirer de ce mauvais pas en n'y laissant pas trop de plumes...

Il pensait avoir des difficultés pour être reçu par Jackman, mais la secrétaire, installée dans le bureau extérieur, l'annonça sans hésiter dès qu'il eut décliné son nom.

Jackman, un homme énorme, au visage mielleux d'où suintait une cordialité synthétique, sourit et désigna d'un geste un fauteuil à Steve.

— « Je vous attendais, Harper, » dit-il.

Il tirait sur son cigare, dévisageant Steve.

— « Etes-vous disposé à traiter à mon prix? »

Steve, persuadé que Jackman savait qu'il se trouvait dans de sales draps, sentit la moutarde lui monter au nez.

— « Ecoutez, Jackman, » lança-t-il. « Ces tridapteurs achetés à mon prix vous reviendront encore trois fois moins cher que si vous les faisiez fabriquer ou les achetiez ailleurs. »

Un rictus plissa le visage bouffi de l'homme, mais ses yeux, dans leurs orbites rembourrées de graisse, restèrent alertes et durs.

— « Mais oui, mais oui, » dit-il onctueusement. « Ainsi vous estimez que c'est une bonne affaire à *votre* prix. J'adore les bonnes affaires, mais... à *mon* prix. Alors, que faisons-nous? Voulez-vous traiter avec moi? »

Le goût amer de la défaite à la bouche, Steve s'effondra dans le grand fauteuil. S'il acceptait, il réaliserait encore un petit bénéfice et il se pourrait qu'avec son flair habituel il découvre quelque part une autre opération fructueuse, si la banque voulait bien lui accorder un petit délai. S'il disait non, il aurait encore quatre jours pour trouver un acheteur... Mais il n'y avait *pas* d'autre acheteur à trouver. Steve jouait mécaniquement avec le bracelet de Morlan qu'il avait au poignet, essayant de prendre une décision. Jackman l'observait, sans ciller, bien trop perspicace pour dire quelque chose.

Puis Steve dit :

— « Jackman, vous couperiez le cou à votre mère si cela devait vous procurer un bénéfice. Vous savez très bien que mon prix est raisonnable... vous gagneriez encore... »

A sa grande surprise, Jackman hocha la tête affirmativement. Il souriait encore, mais ce sourire paraissait être flou.

— « Vous pourriez avoir raison, Harper, » dit-il. « Oui, je crois bien que vous avez raison. Je n'avais pas considéré la situation sous cet aspect. »

Steve le regardait les yeux ronds, la gorge serrée.

— « Combien en vouliez-vous déjà? »

Steve sentait son cœur marteler sa poitrine et ne réussissait pas à

croire que ses oreilles ne le trompaient pas. Les mots lui restaient dans la gorge alors qu'il murmurait d'une voix rauque :

— « Quatre... cent... soixante-dix... mille. »

— « Oui, cela me paraît vraiment raisonnable. »

Steve, hébété, regarda avec des yeux incrédules le magnat de la C.M.T. signer un chèque en blanc et appuyer sur un bouton d'appel de son bureau. La porte s'ouvrit et la secrétaire entra.

— « Etablissez ce chèque au nom de Mr. Harper, pour 470.000 dollars, » dit Jackman à la jeune fille. « Faites-le contresigner par Winston et rapportez-le moi. »

La secrétaire fut de retour avec le chèque contresigné avant même que Steve eût réussi à se convaincre qu'il ne rêvait pas. Encore à demi hébété, il se retrouva serrant la main de Mr. Jackman, promettant la livraison immédiate des tridapteurs et se faisant raccompagner à la porte. Il osa jeter un rapide coup d'œil en arrière... Jackman, de retour à son bureau, suivait Steve du regard, tirant de son cigare une série de courtes bouffées. Puis la porte se referma sur Steve qui s'empressa de quitter l'immeuble de la C.M.T.

Tant bien que mal, il trouva le chemin de la banque, y déposa son chèque, le fit vérifier et insista pour qu'il fut encaissé immédiatement. Puis il téléphona à l'entrepôt où se trouvaient les tridapteurs et prit des dispositions pour leur livraison immédiate. Il exigea une confirmation téléphonique de l'exécution de la livraison.

Alors seulement il se permit de pousser un énorme soupir de soulagement, un soupir qui venait du plus profond de lui-même et, alors seulement, il se rendit compte qu'il avait enfin réussi à se détacher de l'hameçon.

Il épongea son front moite, puis fronça les sourcils. Il fallait absolument tirer tout ça au clair. Cela ne ressemblait pas du tout à Jackman de conclure une affaire sans marchander ; sans parler même d'accepter tout de go une affaire au prix du vendeur.

Il y avait encore d'autres anomalies qui travaillaient Steve... oui, il y avait certainement des tas de choses à tirer au clair.

Il rentra chez lui.

Il était encore étendu sur le divan, les yeux dans le vague, liquidant son deuxième paquet de cigarettes, lorsque Roger rentra cinq heures plus tard.

Roger fut le premier à parler. « Et voilà, Steve ! » dit-il, « Morlan a gagné. Plus de méditations pour moi pendant un certain temps. J'ai trouvé un boulot. »

— « Un boulot? »

— « Ouais, un boulot. Du travail. Du labeur. De la sueur. Tu saisis? »

— « Mais c'est merveilleux, Roger. »

Steve était encore en train de chercher à comprendre.

— « Et que vas-tu faire? »

— « Je me suis dit que j'allais essayer les docks pendant un certain temps... Morlan a raison, Steve. Je suis resté assis sur mon derrière trop longtemps... Je partirai lundi. Déjà je me sens mieux rien qu'à l'idée de me mettre au boulot... »

Steve hocha la tête.

Ils avaient terminé leur dîner et Steve était revenu s'allonger sur le divan, essayant toujours d'ajuster les morceaux du puzzle pour en faire un tableau complet, lorsque Morlan arriva. Steve se leva et le fit entrer... Roger était dans sa chambre, en train de faire les bagages.

Comme d'habitude Morlan était d'une élégance achevée et, malgré toutes ses préoccupations, Steve ne pouvait détourner les yeux de son costume sensationnel, de coupe parfaite... C'était de nouveau un tweed, d'un dessin différent de celui que Morlan avait porté lors de sa première visite... mais aussi admirable que celui-ci.

Morlan avait le sourire lorsque Steve leva les yeux sur lui.

— « Hier soir, » dit-il de sa voix calme et mélodieuse, « votre information pour moi était que Terry pourrait être ici ce soir. »

— « Il ne m'a pas encore donné signe de vie, » dit Steve. « Mais je dois vous dire qu'Anne se porte à merveille. »

— « Anne? »

— « Oui, la fiancée de Terry. »

— « Ah !... oui... évidemment. »

Morlan paraissait surpris.

— « Elle est rentrée chez elle sans savoir exactement ce qui lui était arrivé, mais se portant comme un charme. »

— « C'est présumable... Ceci n'est pas le soir pour le livre? »

Le regard de Steve se porta vers le guéridon dans l'entrée. Lundi soir il y avait eu un livre sur ce guéridon, celui que Roger avait lancé à la tête de Morlan... Donc celui-ci devait l'avoir... et cependant il continuait à en demander un...

Morlan se mit à parler, mettant fin aux conjectures de Steve.

— « Dites à Terry... dites-lui qu'il y a une urgence. Je reviendrai demain soir. »

Il se tourna vers la porte.

Steve dit :

— « Je le lui dirai... dès que je le verrai... A propos de cette devinette... »

— « Quelle devinette? »

— « Mais celle au sujet du coude de la piste. »

Steve crut voir Morlan répéter ses paroles.

— « Je ne l'ai pas entendue, » dit finalement Morlan, son visage restant sérieux. « Comment se dit-elle? »

Steve estima que l'on ne pouvait pas attendre d'un médecin aussi occupé que celui-ci semblait l'être et aussi désireux de voir Terry, qu'il se souvînt des moindres petits détails. Il répéta la devinette :

— « Pourquoi est-ce que le coude de la piste est comme le bruit de l'aube? »

Morlan redit ses paroles, puis ajouta : « J'y réfléchirai, Steve. Ne m'informez pas de la réponse. »

Steve se prêta au jeu. « Entendu, » dit-il, « je ne vous la donnerai pas. »

Morlan était sur le point de sortir lorsque Roger parut dans l'entrée.

— « Dites-voir, Docteur, » dit Roger. « Vous m'avez donné un excellent conseil. Je le suis à la lettre... et je me sens déjà mieux. »

Morlan lui lança un sourire et si Steve n'avait pas été persuadé du contraire, il aurait cru que l'homme élégant voulait donner l'impression qu'il ne connaissait Roger que très superficiellement. Il sembla sur le point de dire quelque chose, mais se ravisa et disparut.

Lorsqu'ils furent revenus au living-room, Roger avait les sourcils froncés et Steve croyait se débattre dans des ténèbres profondes, quoiqu'il commençât à percevoir une faible lueur de lumière, très au loin.

— « Le moins que l'on puisse en dire est que c'est un drôle d'oiseau, » opina Roger et il retourna emballer ses affaires.

Steve s'installa à sa table de travail, prit une feuille de papier et y traça deux longues flèches, pointant en sens opposé, comme les flèches d'une équation d'équilibre chimique. Il y traça des barres, divisant les flèches en sections égales. Puis il numérota ces segments. Ceux de la flèche supérieure, de gauche à droite, et ceux de la flèche inférieure, de droite à gauche. Cela l'aidait de mettre les choses sur du papier. Pendant de longues minutes il fixa ce diagramme. La lumière, qu'il entrevoyait faiblement à travers les ténèbres, semblait devenir plus forte. Peut-être s'il en discutait, en se servant de Roger comme ballon-sonde...

— « As-tu une minute, Roger? » appela-t-il.

Les bruits de l'activité débordante qui régnait dans la chambre à coucher cessèrent.

— « Pour le moment j'ai les mains pleines, » fut la réponse. « Je suis à toi dans quelques minutes. »

Steve fixa des yeux le bracelet aux reflets rose argent, enroulé à son poignet, le toucha.

— « J'aimerais te voir immédiatement. »

Il y eut le bruit d'un paquet de vêtements tombant sur le plancher et Roger parut dans l'encadrement de la porte. Steve scruta son visage et ne fut pas du tout surpris d'y retrouver cette même expression floue qu'il avait observée chez Jackman, au début de l'après-midi.

Il pointa le doigt vers un fauteuil.

— « Mets-toi là ! » dit-il.

Roger s'assit. Steve lui offrit une cigarette et lui tendit du feu.

Puis il lui posa une question : « Que sais-tu des voyages dans le temps? »

Le géant fut surpris et ne le cacha pas. « Les voyages dans le temps? Rien du tout, je suppose. C'est quelque chose qui se réalisera probablement un jour, comme se réalisent toutes les choses dont on nous parle dans les livres et les journaux. »

Ce qui était *exactement* l'opinion de Steve.

— « Et que penses-tu de Morlan? »

Roger haussa les épaules.

— « Je t'ai déjà déclaré que c'était un drôle d'oiseau, » dit-il. « Plus j'y réfléchis, plus je me dis qu'il ne... »

Il s'interrompit brusquement, regarda Steve, tira longuement sur sa cigarette et dit : « Mais où veux-tu en venir? »

— « Qu'allais-tu me dire au sujet de Morlan? »

Roger se gratta la tête. « Il n'est pas... d'ici. Il y a je ne sais quoi de *différent* en lui. Comme s'il était un... visiteur qui ne voudrait pas que quelqu'un puisse penser qu'il n'est pas des nôtres. Il a *l'air* différent. Son visage, son comportement, sa façon de parler, cet air supérieur qu'il affecte et ces vêtements... ce ne sont pas des vêtements ordinaires qu'il porte... il semble être déguisé. »

Steve grogna, restant sur la réserve. Son ballon-sonde était exactement du même avis que lui.

— « Et puis, regarde ce qu'il a fait pour Anne... des choses dont aucun docteur moderne n'aurait été capable, mais lui les a faites. Au moyen de ses mains, mais surtout au moyen de son cerveau. Il a certaines notions extraordinaires du corps humain et ce qui m'ouvre les yeux, c'est que je me dis qu'il est bien en avance, des années, même des siècles en avance sur les traitements que les médecins tels que nous les connaissons ont mis au point. »

Steve avait également longuement médité sur ce point dans le courant de l'après-midi.

A bout de réponses, Roger passa aux questions.

— « Aussi vient-il peut-être de l'avenir? C'est bien ce que tu penses? »

Steve acquiesça d'un mouvement de tête, quoique à contre-cœur.

— « Bon... alors que fait-il ici *maintenant,* Steve? Veux-tu me le dire? »

— « Exactement ce qu'il dit : il cherche Terry. »

— « Pourquoi faire? Pour lui Terry doit être ce qu'un sauvage serait pour Terry. Je ne comprends pas. »

— « Non, Roger. Souviens-toi de tes leçons d'histoire. D'après les conceptions actuelles, la plupart des peuples des premiers temps étaient ignorants, illettrés, à peine supérieurs aux animaux, et cependant ils avaient leurs Platon, leurs Aristote, leurs de Vinci... on pourrait en citer une belle brochette, qui étaient vraiment des cerveaux. »

— « Et tu crois que c'est le cas de Terry ?

— « C'est peut-être qu'à l'époque de Morlan, les hommes, compre-

nant un livre qui leur aura été légué par le passé, ont besoin d'être aidés par l'homme qui l'avait écrit. Qu'ils cherchent cet homme? »

— « Etre aidés en quoi? »

Steve secoua la tête. Il se souvint de ce premier soir où il avait fait allusion à une guerre en parlant à Morlan et combien celui-ci avait semblé être pris au dépourvu.

Roger secoua également la tête et dit dubitativement :

— « Il me semble que nous parlons beaucoup, Steve, mais que ce que nous disons n'a pas beaucoup de sens. Il en résulte seulement que Morlan est un original, or les originaux ne manquent pas de par le monde. »

Steve se leva, alluma une cigarette, traversa le living-room, revint sur ses pas, puis s'assit sur le coin de la table, un pied sur le plancher, l'autre se balançant en l'air. Il tirait sur sa cigarette en silence. Enfin il dit :

— « Non! Il n'y a pas d'autre réponse. Ecoute! Morlan essaye bien de trouver Terry, n'est-ce pas? »

Roger hocha la tête affirmativement.

— « Et il revient toutes les vingt-quatre heures pour voir si Terry est ici. C'est bien ça? »

— « Oui, c'est exact. »

— « Il est venu lundi. Il a demandé des nouvelles d'Anne, il s'est battu avec toi et il m'a posé une devinette. Il se comportait comme si je devais connaître cette devinette. Il est revenu mardi. Il a redemandé des nouvelles d'Anne et s'est fait pourchasser par toi, à cause de votre bagarre de la veille. Hier soir, mercredi, il a sauvé la vie à Anne et t'a expliqué de quelle façon tu pouvais te débarrasser de tes migraines. Ce soir il semblait ignorer qui est Anne. Il s'est comporté comme s'il jouait à une charade lorsque je lui ai dit combien Anne se sentait mieux et quand tu l'as remercié d'avoir bien voulu te donner un conseil pour tes migraines... Ce soir, je lui ai posé la devinette que lui-même m'avait posée lundi soir. N'importe qui aurait parié qu'il ne l'avait encore *jamais entendue.* »

Les yeux plissés, Roger réfléchissait profondément.

— « Je crois que je vois ce que tu veux dire... mais cela ne rime à rien. »

— « Non? Nous l'avons vu lundi, mardi, mercredi et jeudi, évidemment dans cet ordre. Lui nous a vus jeudi, mercredi, mardi et lundi, donc dans l'ordre inverse. »

Roger s'agita dans son fauteuil.

— « Ça me semble plutôt tiré par les cheveux, Steve. J'aimerais bien avaler ce bobard, mais... »

— « Pourquoi? Ecoute-moi bien. Il est venu ce soir et je lui ai posé une devinette. Je jurerais qu'il ne l'avait encore jamais entendue. Il est venu hier soir, il a sauvé la vie à Anne et il t'a conseillé de ne pas être trop intellectuel. Il est venu mardi soir et a demandé des nouvelles

de la santé d'Anne. Il t'a fui croyant que tu étais furieux des révélations qu'il t'avait faites sur toi-même, mercredi soir. Il est venu lundi soir et m'a posé la devinette que je n'avais encore jamais entendue et il s'imaginait que tu lui en voulais encore. »

— « A t'entendre, il faut admettre qu'il voyage à reculons. »

— « C'est exactement ce que je prétends. Il a brouillé les commandes de sa machine à voyager dans le temps ou de l'engin dont il se sert, quel qu'il soit. Chaque fois qu'il vient, il a l'intention de revenir vingt-quatre heures plus tard, mais au lieu de cela, il se lance dans notre courant du temps en marche arrière et revient en avance de vingt-quatre heures sur chaque visite précédente. »

Steve s'arrêta de parler, écrasa le mégot de sa cigarette dans un cendrier. Pendant un bon bout de temps les deux hommes restèrent silencieux. Parfois leurs regards se croisaient, alors ils détournaient vivement les yeux.

Le téléphone sonna. Steve prit le récepteur. C'était l'entrepôt qui confirmait la livraison des tridapteurs.

— « Avez-vous eu des difficultés? » demanda-t-il.

La voix à l'autre bout du fil était forte et le récepteur faisait des borborygmes à l'oreille de Steve.

— « Pas de difficultés de livraison, si c'est ce que vous voulez dire. Jackman est venu plusieurs fois, gueulant comme un putois, affirmant que vous l'aviez roulé dans cette affaire... que vous l'avez influencé... »

— « Je le plains de tout mon cœur... Il a accepté la livraison? »

— « Pour sûr. »

Steve sentit qu'il avait à réfléchir au sujet de ce bracelet. Jackman... achetant docilement ces tridapteurs à un prix que personne au monde n'aurait pu l'obliger de payer. Et, plus récemment, Roger... laissant tout tomber pour venir lui parler. Roger non plus n'avait pas l'habitude qu'on l'influence.

Influence?

Ce bracelet était-il vraiment quelque chose de plus qu'un simple ornement pour le poignet? Délibérément il écarta cette pensée de son esprit.

— « Si nous prenions une tasse de thé, Roger? »

Le géant cligna des yeux.

— « Tu *sais* que je déteste le thé, » grogna-t-il en se renfrognant.

Steve le savait. Pendant quelques instants il ne dit rien ; puis, touchant fortuitement le bracelet de sa main droite, il demanda :

— « T'ai-je entendu dire que tu aimerais prendre une tasse de thé, Roger? »

Roger regarda Steve. Ce quelque chose de flou était sur le visage du géant.

— « Oui, » dit-il. « Réflexion faite j'en prendrai bien une. »

— « Tu veux bien le préparer? »

— « Mais certainement. »

Roger alla à la cuisine.

Cela ne prouvait encore rien... ou bien? Non, il n'avait pas le droit de passer outre avec une telle légèreté. En admettant que Morlan... eh bien !... quelque chose empêchait-il logiquement d'admettre la possibilité de créer un... survolteur-persuadeur ? Il était certain que la psychologie moderne en accepterait au moins la possibilité. Et s'ils existaient à son époque, Morlan s'en munissait certainement pour ses incursions dans le passé.

Roger apporta le thé. Steve sirota le sien, Roger ne toucha pas à sa tasse, il semblait l'avoir oubliée.

Steve avait bien ruminé la situation au sujet de Morlan et de Terry et n'était pas du tout certain que tout lui plaisait.

Il demanda :

— « Et qu'allons-nous faire à présent ? Morlan tient vraiment à contacter Terry. Il pourrait avoir des ennuis s'il continue à revenir en arrière dans le temps, au petit bonheur. »

— « Quels ennuis? »

— « Eh bien, je ne sais pas... pas encore... Pourquoi n'est-il pas venu dimanche? »

— « Je donne ma langue! Pourquoi? »

Steve se laissa glisser de la table et se remit à arpenter la pièce.

— « Dans la direction vers laquelle il progresse, dimanche aurait été vingt-quatre heures plus tard que lundi. »

En effet, il y avait suffisamment matière à inquiétude.

D'une façon ou d'une autre il leur fallait absolument renseigner Morlan, lui faire savoir qu'il allait dans la mauvaise direction, le faire repartir dans la bonne.

Direction?

Steve pensa à des cartes routières... des cartes du temps.

Son ballon-sonde se remit à fonctionner. « Si ce soir il savait ton nom Steve, c'est qu'il avait déjà dû venir ici auparavant. C'est-à-dire, pour nous, ce qui sera demain soir. Nous pourrons le mettre au courant alors. »

Steve fit la grimace. Il était bien difficile de tenir cette affaire en main, de ne pas la laisser s'emballer. Il lui semblait que son cerveau se figeait sous la tension. Demain soir... c'était déjà le passé pour Morlan.

Et même alors...

— « Tu pourrais avoir raison. Et comment nous y prendrions-nous? »

Roger eut un petit geste impératif. « C'est fort simple. Nous lui dirons de rajuster ses commandes de façon à revenir samedi soir au lieu de jeudi. Terry et Anne seront là... ils viennent toujours le samedi. Morlan et Terry se rencontreront. Et tout s'arrangera. »

Steve s'arrêta, réfléchit pendant une minute et dit : « Entendu. Supposons que nous le mettions au courant lors de sa prochaine visite et qu'il rétablisse la situation, comme tu le dis. Mais alors, il ne serait

pas venu ici ni ce soir, ni hier soir, ni jamais avant. Il ne voyagerait plus en arrière dans le temps par rapport à nous. Nous n'aurions plus à le remettre sur la bonne voie. Nous ne l'aurions encore jamais vu... Mais voilà, il se fait que nous l'avons déjà vu... par conséquent nous ne lui dirons rien demain. »

— « Je ne vois pas la différence que ça peut faire? » objecta Roger. « S'il ne voyage pas en arrière et si ces autres visites ne se produisent pas... ne se sont jamais produites... peut-être que nous... oublierions... »

Son visage commençait à prendre un air déconcerté. Brusquement il sentit que ses arguments n'avaient pas la moindre base.

— « Et qu'adviendra-t-il d'Anne? »

Roger se gratta la tête.

— « Alors, elle ne serait pas sauvée, j'en ai bien peur. »

C'était bien là, le hic. Ils ne pouvaient pas prendre ce risque en mettant Morlan au courant demain soir. Et cependant il était indispensable de le remettre dans le droit chemin.

Le rire de Roger fut bref et sans joie. « A la façon dont je vois les choses, » balbutia-t-il, « il faudrait que nous le lui disions lundi soir. *Lundi dernier.* »

Steve le regarda les yeux ronds. « Parfait !... Mais comment? »

— « Nous pourrions lui donner un papier, en lui disant de ne pas le lire... avant... avant... »

La voix de Roger se perdit à nouveau.

— « Avant quand? Si nous lui disons de ne pas le lire avant lundi... nous le mettons au courant. Si nous lui disons de ne pas décacheter le mot avant sa cinquième visite chez nous... comment pouvons nous être certain que demain soir ce sera sa première visite? »

Steve hésita, réfléchissant. Il alluma une nouvelle cigarette et poursuivit : « En outre, nous n'aurions pas la moindre certitude qu'il ne lirait pas notre mot avant le moment que nous lui aurions indiqué. Ou devrai-je dire *après?* Alors il pourrait lui prendre l'idée d'arranger les choses... *en avance?* Cela liquiderait Anne. Au moins Anne, car Dieu seul peut savoir l'effet que cela aurait sur le reste d'entre nous. »

Roger n'eut rien à répliquer. Il fixait le tapis des yeux. Steve était également au bout de son rouleau, quoiqu'une idée commençât à germer tout au fond de son cerveau.

C'était le jeudi.

*
* *

Le vendredi après-midi, Terry téléphona pour dire à Steve qu'il avait l'intention de venir passer quelques minutes chez lui, le soir même vers dix heures. Cette nouvelle fit plaisir à Steve ; les choses commençaient à s'arranger, du moins l'espérait-il. Il passa un coup de fil à Anne pour la prévenir de l'heure de la visite de Terry.

Ce soir-là, à 8 heures 30 précises, Morlan arriva à la porte d'entrée pour la première fois. C'est-à-dire la première fois pour *lui,* ainsi que Steve se le dit en lui-même.

C'était le même Morlan élégant, souriant, parlant de cette voix aiguë et néanmoins mélodieuse. Il portait un costume magnifique, en gabardine qui semblait être parsemée de minuscules points lumineux pétillants. Steve ne fut jamais certain de la couleur de base de ce tissu. Plus tard, il essaya de se souvenir, mais sans réussir, si oui ou non Morlan portait un bracelet.

Sous le bras, Morlan avait un exemplaire du *Daily Herald*. Steve se dit qu'il voulait probablement l'emporter comme souvenir... il était certain que Morlan désirait emporter des tas de choses du passé dans sa propre époque.

Roger était présent, inquiet, énervé, fumant une cigarette après l'autre. Steve était épouvanté, et il se l'avouait. Une seule parole fausse, même simplement une indication laissant voir qu'ils en savaient plus qu'ils n'étaient censés en savoir, pouvait réellement faire évoluer la situation vers un adieu total. Il était tendu jusqu'au point de rupture par les efforts qu'il faisait pour garder un visage impénétrable pendant toute la durée de cette rencontre impossible.

Morlan, grave, suave, se présenta et dans sa manière précieuse expliqua l'importance qu'il attachait à entrer en contact avec Terry Adler, auteur d'une œuvre très profonde traitant du subespace lacunaire. Steve ricana malgré lui, lorsque Morgan déclara qu'il venait de très loin pour rencontrer Terry. Il ne pouvait s'empêcher de penser que cet homme élégant avait encore un drôle de voyage en perspective, le voyage de retour à travers la semaine.

Steve et Roger se présentèrent. Steve dit à Morlan qu'il ne savait pas au juste quand Terry reviendrait, mais qu'il lui transmettrait volontiers un message. Peut-être que si Morlan pouvait passer le lendemain.

Juste avant que Morlan prît congé, Steve lui donna le mot qu'il avait préparé. Morlan surpris, l'examina attentivement, tandis que Steve se rendait compte qu'il ne pouvait empêcher ses yeux de se fixer sur le magnifique costume du visiteur.

Le visage de Morlan trahissait une très légère trace de mécontentement et Steve voyait bien qu'il ne comprenait rien à son mot. Il sentit une grande bouffée de soulagement monter en lui.

— « Ce mot est très important, » déclara-t-il à l'homme de l'avenir. « Il est d'une importance vitale. Surtout ne le perdez pas... veillez-y comme à la prunelle de vos yeux. »

Le sourire de Morlan reparut et il glissa le mot dans sa poche, ayant l'air de bien vouloir se prêter à un caprice de son hôte. Mais ses sentiments n'avaient pas la moindre importance aussi longtemps qu'il ne perdrait pas ce mot.

Lorsque Steve revint au living-room, après avoir raccompagné Morlan, Roger était en train de lire le journal que l'homme élégant avait apporté. Steve aperçut un gros titre :

DIX MORTS DANS L'EFFONDREMENT DES TRIBUNES ALORS QUE « HERITAGE BLEU » GAGNE LE GRAND PRIX

Le sentiment fugitif que quelque chose clochait traversa l'esprit de Steve en lisant ces lignes, mais fut aussitôt supplanté par les choses plus importantes qui l'inquiétaient.

Il fut une fois sur le point de dire quelque chose à Roger, mais le géant était plongé dans la lecture du journal. Quelques instants plus tard, Steve l'entendit siffler légèrement, le genre de sifflement qu'il émettait lorsqu'il découvrait une belle coquille. Puis Steve fut repris par ses tourments. Tout dépendait du fait que Morlan gardât son mot ou non, à condition qu'il l'eût sur lui au bon moment.

Anne arriva vers 9 h. 30. Terry ouvrit la porte à 10 heures tapant.

Terry sembla différent à Steve. Il était toujours svelte, sombre et taciturne. Le changement n'était pas extérieur, il n'avait rien de marquant... mais il y avait un changement quelque part. Steve devina que c'était lui-même qui avait changé en réalité. C'était comme... il regarda Terry d'un air méditatif... comme la différence qu'il y avait à considérer un pistolet soit comme un casse-tête, soit comme une arme à feu. Dans un sens il semblait petit et plutôt insignifiant, pas bien différent de n'importe quel autre casse-tête. Dans l'autre sens, il pouvait sembler très, très grand. Bien différent d'un casse-tête. Oui, le changement s'était bien opéré en Steve. Son point de vue s'était modifié... avait *subi* une modification. Et celle-ci était d'importance.

Anne se sentait merveilleusement bien et était tellement heureuse de voir Terry, que Steve se dit qu'elle avait complètement oublié l'accident. Terry était bien loin dans les nuages, avec la tâche qui l'absorbait pour le moment, mais franchement heureux de voir ses amis et il eut un sourire tout spécial pour Anne.

A 10 h. 30 Morlan revint. Steve regarda, en clignant des yeux, le costume de merveilleuse flanelle gris tourterelle qu'il portait... puis se souvint que pendant l'intervalle de deux heures de *son* temps à lui, depuis sa première visite ce soir-là, Morlan était retourné de quatre jours en arrière, de quatre jours en arrière dans *son* temps. Il invita l'homme élégant à entrer, le débarrassa du grand carton qu'il portait et le posa à côté du guéridon, dans l'entrée.

— « Merci infiniment, » dit-il.

Morlan sourit.

— « C'est mes remerciements à vous. Maintenant, j'ai la compréhension. Notre machine est expérimentale, c'est la première... construite pour un cas d'urgence... » Il haussa les épaules d'une façon éloquente.

— « Il y a *une guerre* en train? »

Le sourire de Morlan s'atténua.

— « Oui, une guerre totale, quelque chose que vous ne pourriez pas connaître. Notre victoire dépend de Terry. »

— « Mais... dans une civilisation aussi avancée que doit-être la vôtre... de quelle aide pourrait vous être Terry? »

Morlan hésita. « Je ne sais pas si l'explication vous est compréhensible. »

— « Peut-être saisirai-je l'idée générale, si vous restez simple dans vos explications. »

Morlan secoua la tête. « Ce n'est pas exactement ça. Vous pouvez peindre un tableau... qu'un homme de votre passé éloigné pourrait comprendre? »

— « Je ne sais pas peindre, mais... oui, je crois que même un homme des cavernes comprendrait un tableau. »

— « Comment lui expliqueriez-vous une photographie, prise avec un appareil? »

— « Hummm ! Ce serait difficile... ça demanderait du temps et du savoir-faire. »

Morlan souriant à nouveau, hocha la tête avec animation. « Et maintenant la télévision? »

Steve sourit de toutes ses dents. « Là, je perdrais mon latin... du reste l'homme des cavernes également... je commence à voir où vous voulez en venir. »

Morlan dit : « Tout ceci a de la simplicité. »

— « Vous voulez-dire... en comparaison de ce que vous avez à m'expliquer sur ce qui se passe chez vous? Comparativement à vos problèmes? »

— « Oui. Votre... homme des cavernes... aurait la visibilité d'un résultat. Mais la compréhension de la théorie... vous voyez?... Je vais essayer pour vous. Vous pensez à des gens qui ont la vie, sur des mondes qui ont la presque vie, autour de soleils qui ont... » Morlan écarta les mains. « Tout ça dans l'espace. L'espace qui est le froid, la non-vie et le vide. »

Steve fronça les sourcils et dit : « Oui, c'est à peu près ainsi que je me l'imagine. »

Brusquement le regard fixe, appuyé, de Morlan donna une impression de malaise à Steve, comme si quelque chose rampait dans son dos. Le surnaturel. La voix aiguë poursuivit : « Maintenant figurez-vous ça dans l'autre sens. Pensez aux gens, aux mondes et aux soleils comme étant comparativement inertes. Et ce que vous appelez l'espace comme étant rempli de vie, haïssant la matière, décidé à l'anéantir. »

— « Mais c'est... »

— « ...impossible? » déclara catégoriquement l'homme élégant, le sourire aux lèvres. « Pour vous ! Et maintenant substituez la guerre à la haine. Espace contre matière. »

Steve éclata de rire et ne chercha plus à comprendre. « C'est là que je suis entré dans le jeu, » dit-il « et je sais quand il faut m'arrêter. Le mieux que je puisse faire en l'occurrence, c'est de comprendre qu'il y a une guerre. »

Puis il pensa au livre de son ami : ETUDE DU SUBESPACE LACUNAIRE *par le contrôle mental de certaines extensions énoncées, mais non formulées.*

— « Mais Terry, lui, comprend? »

— « Il comprend mieux que nous. Avec lui, nous pouvons gagner. Sans lui... » Le haussement d'épaules de Morlan était éloquent.

— « Entendu, » dit Steve, ayant pris une décision. « Je veux bien vous croire. Si Terry peut aider la Terre de l'avenir... »

— « La Terre? » Morlan secoua la tête. « La Terre a été vaincue, Steve... il y a bien longtemps déjà... Et... ne croyez pas que je sois entièrement... entièrement *humain,* Steve. »

C'était un choc suffisant pour figer toutes les autres pensées qui bouillonnaient dans le cerveau de Steve. Subitement il revit le mercredi soir, l'instant où Morlan travaillait, penché sur le corps inerte d'Anne. Il se souvint des éclairs et des reflets presque métalliques des doigts agiles de Morlan. Il avait cru alors que ce n'était qu'une illusion, due à la fatigue des yeux. A présent...

Il regarda longuement Morlan, puis pivota sur ses talons et le conduisit au living-room.

Il lui présenta Terry et Anne. Morlan s'isola dans un coin de la pièce avec Terry et pendant longtemps ils s'entretinrent à voix basse. Puis Terry pria Anne de venir les rejoindre.

Steve essaya de lutter contre son désir de les observer, de saisir un mot de temps en temps. Il offrit une cigarette à Roger, en alluma une lui-même.

— « Quand penses-tu partir?... Lundi? » demanda-t-il.

Roger détourna les yeux. « J'en avais l'intention, » murmura-t-il.

— « Voyons, » réfléchit Steve. « Nous sommes le 12. Lundi sera le... » Ce n'était pas ça. Il regarda Roger. Le rouge montait au visage du géant. « Quelle est *la date exacte* d'aujourd'hui? »

Roger s'agita, mal à l'aise. « Nous sommes le 11. »

Steve jeta un regard rapide autour de la pièce, puis reporta ses yeux sur Roger. « Ce journal... Je me rappelle sa date... »

— « Il portait la date du 12! » lança Roger d'un air de défi. « C'était le journal de demain... que nous avons eu aujourd'hui... Morlan a *dû* nous faire une première visite demain et n'a trouvé personne à la maison. »

— « Où est ce journal? »

— « Eh bien... je... cela ne m'est jamais venu à l'esprit... »

— « Où est-il? »

Roger roula les yeux. « Eh bien... je l'ai brûlé, » avoua-t-il.

Steve regarda le géant les yeux écarquillés, ne pouvant croire ce qu'il entendait. Puis il dit : « Le journal de demain... la rubrique des courses... la cote de la Bourse... »

Tout penaud, Roger dit : « Je suis navré... je n'avais pas réfléchi... »

Dans le coin de la pièce, le conciliabule se terminait. Terry demanda à Steve de s'occuper de ses affaires, de tout liquider, car dorénavant il

n'aurait plus besoin de rien de tout ça. Il présumait que ses deux amis comprenaient ce qu'il avait décidé.

Anne l'accompagnait Ils partaient... immédiatement.

Il n'y avait pas le moindre empêchement à ce départ. Ils n'avaient de famille, ni l'un ni l'autre. Ils serrèrent la main de leurs amis, échangèrent des vœux de succès. Roger et Steve embrassèrent Anne. Elle souriait, mais les larmes qui perlaient dans ses yeux faisaient comme des guillemets scintillants à son sourire.

Morlan fut le dernier à franchir la porte. Steve, se souvenant brusquement de quelque chose, lui posa la main sur le bras.

— « Au sujet de cette devinette, Morlan... »

Le sourire de l'homme élégant disparut. Une trace de rouge apparut sur ses pommettes, puis s'évanouit. « Je ne sais pas Steve. Pas toutes les choses... » Il se troubla, fut sur le point d'ajouter quelque chose, puis se tourna de nouveau vers la porte.

Steve gardait opiniâtrement sa main sur le bras de Morlan. « Lequel de nous deux y a *pensé le premier?* » demanda-t-il.

Morlan secoua la tête.

Steve dit : « Bon. N'en parlons plus. Cependant j'aurais bien aimé connaître la solution... Quant au journal que vous aviez apporté... c'était celui de demain. Il disait qu'il a plu. Cela veut-il dire qu'il pleuvra réellement demain? »

Une fois de plus Morlan ne trouvait plus ses mots. Finalement il dit en hésitant : « Nous ne savons pas. Nous ne faisons que commencer des expériences avec le Temps... Nous avons trouvé... eh bien !... nous avons constaté qu'il était plutôt hostile à notre égard. » Puis il pivota sur ses talons et partit.

Steve resta pendant de longues minutes sur le seuil de la porte ouverte, fouillant la nuit qui avait englouti Morlan, Anne et Terry, essayant de pénétrer les ténèbres encore plus profondes du Temps... de l'Avenir... dans lesquelles plongeaient ses amis. Cette pensée lui donna un serrement au cœur et ses épaules étaient voûtées de lassitude lorsque, enfin, il revint au living-room.

Les yeux de Roger brillaient de curiosité en le voyant rentrer. « Alors, mon vieux, » dit le géant, « que s'est-il passé? Comment t'y es-tu pris? »

— « Pris pourquoi faire ? Oh ! Mais exactement comme tu me l'avais dit, je l'ai mis au courant lundi dernier. »

Roger émit un grognement sceptique.

— Il n'y a rien d'extraordinaire à ça, » poursuivit Steve. « Je me suis souvenu du livre que tu lui avais lancé à la tête ce soir-là... Morlan l'avait attrapé et l'avait glissé dans sa poche. Je lui ai écrit un mot en code, dont la clef était ce livre... c'était le mot que je lui ai remis lors de sa première visite ce soir. Mais elle n'avait aucun sens pour lui *avant qu'il soit revenu à lundi* et soit en possession du livre, de façon à pouvoir trouver les numéros des pages, les lignes et les mots dans ces lignes, pour déchiffrer mon message. »

Roger proféra un juron admiratif. « Tu es un type formidable ! » s'exclama-t-il.

— « Je lui ai dit d'inverser les commandes de sa machine pour faire un bond en avant de quatre jours et deux heures, ce qui lui permettrait de contacter Terry. »

— « C'est très simple... maintenant que tu viens de me l'expliquer... Qu'est-ce qu'il y a dans cette boîte? »

— « Je crois que ce sont des cadeaux. J'ai parlé de différentes choses dans mon mot. »

Steve commença à déballer le carton, Roger accroupi à ses côtés.

— « Ce pourrait être des montres-bracelets et des appareils photographiques, » dit Roger. « Et des livres, des pièces de monnaie et des tableaux. Des jeux et des jouets. Des films. Des échantillons d'un avenir que nous ne verrons jamais, puisque nous ne vivrons jamais assez vieux pour le voir. »

Puis il jura amèrement lorsque Steve enleva le couvercle du carton. « Peuh ! des vêtements en matière plastique ! »

— « Je n'ai jamais cru que ce carton contiendrait autre chose, » déclara Steve. « J'étais vraiment en admiration devant les costumes de Morlan. »

Roger se releva, la figure rouge, furieux. « Tu... tu aurais pu... »

— « Nous sommes quittes, Roger, » l'interrompit Steve. « J'ai toujours eu une envie terrible de lire le journal du lendemain. »

La rage du géant s'apaisa instantanément. Il épongea son front devenu brusquement moite. « Je ne voulais pas te le dire, Steve. Te souviens-tu de ce gros titre? J'ai lu l'article. Ton nom figure sur la liste des victimes de l'écroulement des tribunes. »

Ils se regardèrent, Roger avait visiblement peur et Steve était incrédule, pour l'instant. Puis Steve éclata de rire et dit :

— « Mais il n'y a rien de plus facile. Voilà une bien belle occasion pour moi de ne pas aller aux courses demain. Je sauterai dessus... Que dirais-tu d'une bonne tasse de café avant d'aller nous coucher? »

Roger hésita, jeta un regard en coin à Steve, puis prit lentement le chemin de la cuisine. A la porte, il hésita encore, s'arrêta, se retourna à demi comme s'il voulait dire quelque chose, décida de n'en rien faire, et alla préparer le café.

C'était le vendredi.

*
* *

En se réveillant le lendemain, Steve sentit dans sa bouche une langue aussi enflée et aussi floconneuse qu'une balle de tennis. Il lutta longtemps pour réussir à ouvrir les yeux, les orienter et leur faire enregistrer ce qu'ils percevaient. Il se sentait engourdi, ensommeillé. Il n'avait aucune envie de sortir de son lit et dut lutter pour ne pas se rendormir.

Il était tard — sa montre marquait 1 h. 10. Il ne pouvait en être

autrement... Un soleil étincelant jouait sur le plancher, tombant à travers la fenêtre ouverte et inondant les pieds de la table.

Steve réussit enfin à s'arracher de son lit. En titubant il se rendit dans la salle de bains et brossa ses dents. Cela lui fit déjà un peu de bien. Il avait la gorge sèche et une soif brûlante... il dut avaler trois verres d'eau d'un trait avant de reprendre un peu ses esprits.

De retour dans la chambre à coucher il enleva son pyjama et tendit la main vers ses vêtements qu'il rangeait toujours sur une chaise à côté du lit. Ses yeux s'écarquillèrent d'étonnement. La chaise était vide. Il ferma les yeux pour essayer de se souvenir où il s'était déshabillé la veille au soir. Inutile... pas la moindre souvenance. Mais d'habitude il se déshabillait toujours là, juste à côté du lit et il rangeait toujours ses vêtements sur cette chaise.

Mais avec une tête comme il en avait une en ce moment... il avait dû prendre une cuite la veille et ne s'en souvenait plus? Et à la manière dont un homme soigné peut éparpilller ses vêtements lorsqu'il est ivre, était-il allé jusqu'à les suspendre dans le placard?

Il tripota la poignée de la porte du placard à vêtements. Décidément, tout allait de travers ce matin... puis il se rendit compte que cette porte était fermée à clef. Et la clef n'était ni dans la serrure ni ailleurs.

Steve était désemparé. Il voulait une réponse à tout ceci... mais avant tout, il voulait un pantalon. Il n'était pas adepte du nudisme même dans l'intimité. Eh bien ! Pour un dimanche qu'il passerait à traîner dans la maison, un pantalon de flanelle de Roger ferait l'affaire, même s'il lui allait comme un de ces pantalons grotesques dont s'affublent les clowns...

Roger n'était pas dans sa chambre. La clef ne se trouvait pas dans la serrure de son placard à vêtements. Elle avait également disparu.

Subitement menaçant, inquiet, Steve fouilla la maison. Aucune trace de Roger nulle part. Pas de pantalon. Pas d'argent. L'endroit où ils cachaient leur argent était vide et naturellement le portefeuille de Steve était dans la poche de son pantalon disparu. Roger... argent...

« *Héritage Bleu !* » Le Grand-Prix !

Et voilà, songea Steve amèrement, voilà un retour dans le droit chemin qui n'avait pas duré bien longtemps. Mais qui donc avait pu espérer que même le merveilleux Mr. Morlan ait pu réussir à faire de Roger un homme sérieux pour plus de vingt-quatre heures?

Peut-être pas sérieux, mais en tout cas bien débrouillard. Ne voulant pas faire de mal à Steve, mettant simplement quelques cachets de somnifère dans son café hier soir et prenant toutes les dispositions utiles pour que sa nudité l'emprisonnât plus efficacement que des menottes...

Oui, mais Roger avait tout de même oublié quelque chose. Steve s'injuria lui-même ainsi que son cerveau drogué, pour avoir laissé s'écouler des minutes vitales avant de s'en souvenir. Le cadeau que Morlan lui avait fait avant de repartir...

Ses mains tremblaient lorsqu'il enfila le splendide costume en matière plastique. Il épousait ses formes chaudement, d'une façon caressante. Il lui allait comme aucun costume fait par le meilleur tailleur ne pourrait

jamais lui aller. Même en cet instant d'urgence implacable, il ne put résister au besoin de perdre une minute devant la glace pour s'admirer ainsi vêtu.

Ses mains tremblantes firent branler la poignée de la porte d'entrée lorsqu'il sortit dans la rue. Il *savait* ce qui allait se passer et le départ de la course devait se donner dans moins de vingt minutes ! Lorsque les canassons prendraient le tournant pour s'élancer dans la ligne droite... et que la foule se lèverait...

Un tout petit coin de son cerveau seulement lui disait que ce ne pouvait être vrai. Puis, traversant la pelouse en courant, il glissa sur le gazon mouillé. L'arroseuse était en panne. Donc il *avait plu* ce matin !

C'était l'argument-massue !

Il héla un taxi et bondit en criant :

— « Fairmont Park... à toute vitesse ! »

Puis il pensa : *pas d'argent!* Il y aurait un retard considérable pendant qu'il se débattrait avec le chauffeur.

Il toucha le bracelet. Celui-ci était toujours à son poignet. Se penchant en avant sur son siège, il cria :

— « C'est une course à l'œil ! »

Le chauffeur continuait à regarder avec émerveillement le costume de Steve, dont il n'avait pas réussi à détacher ses yeux depuis que celui-ci avait bondi dans sa voiture. L'expression floue apparut sur son visage.

— « D'ac patron ! » dit-il.

Ils firent la course le drapeau du compteur levé.

La foule était massée auprès des tribunes... et les voitures : voitures officielles, ambulances, deux voitures de pompiers.

Steve fit un tour, écouta sans réellement entendre les déclarations haletantes de survivants encore étourdis.

Des éditions spéciales étaient déjà en vente dans les rues lorsqu'il se fit reconduire chez lui. Il acheta un journal, mais n'eut aucun besoin de le regarder ; il savait que son nom figurait dans la liste des victimes. Il n'y avait pas que de l'argent dans son portefeuille volé... Tous ses papiers d'identité s'y trouvaient.

Au fond il ne blâmait pas Roger. Une pareille occasion de réussir un grand coup... un très grand coup...

Le taxi s'arrêta à la porte de sa maison. Le même chauffeur. Le drapeau toujours levé. Lorsque Steve sortit de la voiture, le chauffeur regarda son costume, les yeux ébahis.

Steve oublia le journal dans le taxi. Après tout il n'en avait pas vraiment besoin.

Il remonta lentement l'allée. A mi-chemin de la maison, il s'arrêta enveloppant du regard le vide de celle-ci et sentant un vide identique l'envahir doucement.

Où était Roger... à présent?

Et Terry... et Anne... Steve fouilla la voûte bleue du ciel au-dessus de sa tête, essaya d'imaginer l'éloignement du temps s'alignant sur l'éloignement de l'espace.

L'espace contre la matière... Terry en serait-il la cheville ouvrière? Gagnerait-il la guerre?

Eprouveraient-ils jamais l'envie de venir le voir... de refaire un voyage dans le Temps? Avaient-ils un moyen de revenir? Dans quelle mesure le Temps était-il hostile?

Finalement Steve haussa les épaules, essaya de chasser ses idées noires et se dirigea à pas lents vers la maison. N'ayant, au fond, pas la moindre envie d'y entrer...

— « Les choses arrivent, » murmura-t-il méditativement. « Les choses changent... »

Et ce fut tout.

Le thème des voyages dans le temps est souvent la porte ouverte à toutes les facilités et, depuis Wells (il faut toujours en revenir à lui!) il n'a pas manqué de se banaliser. Nous pensons cependant que ce récit, par les paradoxes originaux qu'il soulève, sort suffisamment de l'ordinaire pour mériter l'attention. Bien sûr, les cinéphiles ne manqueront pas de relever la similitude qui existe entre son dénouement et celui du film d'humour fantastique de René Clair : « C'est arrivé demain » *(où on voit également le héros lire sa mort imprimée dans le journal* du lendemain, *alors que ce sera en fin de compte celle d'un individu qui lui a dérobé entre temps ses papiers).*

Mais, hormis cette coïncidence (ou cette inspiration?), les éléments de « L'étrange visiteur » *se révèlent être assez nouveaux. Et il faut surtout louer les auteurs pour la rigueur impeccable avec laquelle ils ont tiré parti de leur idée de base. Nous ne pouvons en fait que vous conseiller de relire la nouvelle pour découvrir — ce qui est impossible la première fois — avec quelle logique (évidemment non-cartésienne) toutes les circonstances, tous les détails qui étaient en apparence incompréhensibles, s'emboîtent les uns dans les autres et s'insèrent dans la continuité* à rebours *de l'action (les allusions à l'* « *état de santé* » *d'Anne ; la devinette entre Steve et Morlan, que chacun des deux a posée* en *premier à l'autre, puisque leurs temps suivent deux directions opposées ; le livre que Morlan demande le jeudi, le mercredi, le mardi et le lundi, puisque c'est le vendredi que Steve lui a confié le mot qui s'y rapporte, etc.).*

A vrai dire, l'expérience la plus amusante serait encore de suivre le « *voyageur* » *dans ce qui représente pour lui le* vrai *déroulement des événements. Et par conséquent de relire l'histoire à l'envers, journée par journée en partant de la première des deux visites de Morlan le vendredi, pour se reporter finalement à la seconde — la visite définitive — celle qu'il fait après avoir rétabli, en renversant les commandes, la marche normale de sa machine détraquée. C'est un jeu auquel nous vous convions, s'il ne vous effraie pas!*

Le réacteur Worp

(Seule documentation actuellement valable sur l'engin ainsi dénommé.)

(The available data on the Worp reaction)

par LION MILLER

C'est un phénomène bien connu des psychiatres que celui de l'Idiot-savant. Il calcule sans pouvoir raisonner et sans être intelligent. Mr. Lion Miller a utilisé ce thème avec humour dans l'histoire suivante, plaisante galéjade qui nous présente un tel personnage découvrant le secret de la gravitation, mais incapable de l'expliquer!



Extrait des : Prolègomènes à des recherches préliminaires sur certains cas d'anomalies uniques, *par Alma Victoria Snyder-Gray, Docteur ès sciences à Fort, Indiana., Presses Universitaires de Fort, 2222.*

Les tout premiers renseignements dignes de foi concernant Aldous Worp signalent que dès sa plus tendre enfance, quoique apparemment normal du point de vue physique, il était certainement considéré par ses voisins, ses camarades de jeu et sa famille comme étant un idiot incurable. Nous savons également que c'était un enfant calme, aux habitudes extrêmement tranquilles. Le seul son qu'on lui eût jamais entendu proférer était une monosyllabe, très proche de l'exclamation : « Whee ! » et ceci uniquement lorsqu'on l'appelait pour les repas et, moins souvent, lorsque d'une façon incompréhensible son intérêt était éveillé par un stimulus extérieur, tel : un caillou de forme bizarre, une canne, ou même l'articulation d'un de ses propres doigts.

Subitement cet enfant abandonna son inertie habituelle. Peu après avoir atteint son sixième anniversaire — malheureusement cette époque n'a pu être située que très approximativement — Aldous Worp entreprit une série de voyages d'exploration au dépotoir municipal, qui se trouvait derrière la demeure des Worp.

Après plusieurs de ces voyages, le gamin revint un après-midi à la maison, traînant une grande roue dentée. Après mûre réflexion, il cacha la dite roue dentée dans un poulailler désaffecté.

C'est ainsi que débuta un projet qui ne se termina que près de vingt années plus tard. Le jeune Worp consacra son enfance, son adolescence et ses premières années de jeune homme adulte, à transférer des milliers d'objets métalliques, petits et grands, de toutes sortes, du dépotoir au poulailler. Etant donné que n'importe quel genre d'éducation était visi-

 Copyright, 1953, by Fantasy House, Inc.

blement au-delà de ses capacités mentales, ses parents furent ravis de cette activité qui contentait Aldous et le rendait heureux. Vraisemblablement les problèmes d'esthétique qu'elle impliquait ne les inquiétaient nullement.

Aussi brusquement qu'il l'avait commencé, Aldous Worp abandonna ce labeur qu'il s'était imposé lui-même. Pendant une année environ — ici encore cette indication de durée n'est qu'approximative, les renseignements dignes de foi étant insuffisants — Aldous Worp se cantonna à l'intérieur des limites de la propriété des Worp. Lorsqu'il n'était pas absorbé par des nécessités physiques fondamentales, telles que manger ou dormir, il flânait lentement parmi ses tas de ferraille, sans plan ou but apparent.

Un matin, son père (selon les propres déclarations de celui-ci) le vit choisir certains objets dans les tas et commencer à en faire un montage.

Je crois qu'à ce stade il serait utile de faire ressortir qu'aucune description du Réacteur Worp ne saurait être complète sans quelques citations du père d'Aldous, Lambert Simnel Worp. Au sujet de la structure mentionnée ci-dessus, le chef de famille des Worp a notamment déclaré :

— « Là où il m'a bien possédé, c'est que chaque (censuré) (1) pièce qu'il ramassait, s'ajustait à quelque autre (censuré) pièce. Cela ne faisait aucune (censuré) différence, si c'était un (censuré) ressort de sommier ou un (censuré) fouet à œufs cassé. Dès que le gosse l'accolait à une autre (censuré) pièce quelconque tout ça restait en place. »

Au sujet de l'utilisation d'outils par Aldous, L. S. Worp a déclaré :

— « Jamais aucun outil. »

Un exposé plus long nous est offert par L. S. Worp en réponse à une question que je cite in-extenso :

— « Comment, pour l'amour de Dieu, a-t-il réussi à faire adhérer les unes aux autres toutes ces pièces détachées, pour en faire un tout? » (Question posée par le Dr. Palmer.)

Réponse :

— « Les (censuré) pièces adhéraient les unes aux autres encore plus solidement que la maladie sur le pauvre monde et personne... je dis bien *personne*... n'aurait été capable de les séparer. »

Et apparemment ce montage était très solide, puisque le jeune Aldous grimpait fréquemment sur son engin hétéroclite, pour y ajouter une autre pièce et ceci sans en altérer l'équilibre le moins du monde.

Ce qui précède, aussi vague que cela puisse être, est tout ce que nous possédons en fait de renseignements sur l'expérience elle-même jusqu'à son apogée. Nous sommes redevables au Major Herbert R. Armstrong, Officier du Génie des Forces Armées des Etats-Unis d'Amérique et au Docteur Philipp H. Eustace Cross, Membre de la Commission de l'Energie Atomique d'un rapport détaillé et exact sur les circonstances

---

(1) Les expressions et qualificatifs utilisés par M. Lambert Simnel Worp dans sa conversation étant susceptibles de choquer les personnes délicates et s'accordant peu avec le sérieux de cette communication, l'auteur a jugé bon de censurer certains termes un peu trop... imagés.

concomitantes à l'unique démonstration « contrôlée » du Réacteur Worp, dont ils furent les témoins oculaires.

Il paraît qu'à 10 h. 46 précises, Aldous Worp, alla chercher une roue dentée, très vieille et très rouillée... le tout premier objet qu'il avait récupéré de l'oubli sur le dépotoir municipal, il y avait déjà bien longtemps, lorsqu'il n'était encore qu'un marmot de 6 ans. Après une brève hésitation, il grimpa au sommet de sa construction de pacotille, s'y arrêta un instant, puis descendit dans ses profondeurs. Il disparut à la vue des observateurs-experts pendant quelques minutes (selon le Docteur Cross quatre minutes cinquante-neuf secondes, selon le Major Armstrong cinq minutes cinq secondes.) Finalement Aldous reparut au sommet de son œuvre, en redescendit et la contempla, le regard fixe.

Maintenant nous citons des passages des rapports combinés du Major Armstrong et du Docteur Cross :

« Après être resté debout pendant quelques minutes, comme s'il était » étourdi, Worp vint finalement se placer tout contre son assemblage. » Une barre, munie d'une boule de cuivre, provenant d'un vieux pied » de lit, dépassait de l'engin. Aldous Worp la tira doucement vers lui. » Ce qui se produisit alors, fut absolument fantastique. Au début, » nous entendîmes un bruit impétueux, quelque chose qui ressemblait » au fracas d'une chute d'eau. Ce bruit augmenta appréciablement de » volume et, au bout de quinze secondes environ, nous vîmes une lueur » pourpre émaner d'*en dessous* de ce dispositif baroque. Puis tout ce » fatras s'éleva en l'air à une hauteur d'environ 2 mètres et y resta sus- » pendu, immobile. Le jeune Aldous gambadait autour, apparemment » au comble de la joie et nous l'avons distinctement entendu pousser » trois fois un « Whee ! ». Puis il s'approcha du phénomène, étendit la » main, saisit la roue rouillée d'un moulin à café, la tourna, et sa » « machine » se reposa doucement sur le sol. »

Naturellement ceci causa une sensation formidable. Les représentants des Services Armés, des Services d'Information, de la Commission de l'Energie Atomique, et de divers Etablissements d'Enseignement Supérieur, etc., arrivèrent en foule. Toute communication avec Aldous Worp était impossible, étant donné que ce jeune homme n'avait jamais appris à parler. L. S. Worp père, aussi grossier qu'il pût être dans son parler, était un homme sérieux et sincère, désireux de servir son pays, mais les extraits de ses déclarations, donnés ci-dessus, indiquent le peu de lumière qu'il était capable de verser sur ce problème. Les tentatives que l'on fit pour examiner l'intérieur de l'engin ne donnèrent que de maigres résultats, car les analyses les plus minutieuses et les plus détaillées ne purent fournir d'autre hypothèse de fonctionnement que celle formulée par le Dr. Palmer : « Tout ceci n'est rien d'autre qu'un amas de ferraille. » En outre, de tels examens irritaient visiblement le jeune Worp.

Néanmoins, il éprouvait une grande joie à faire fonctionner son engin, et à tout bout de champ, il faisait une démonstration de la « réaction » pour des visiteurs.

Les épreuves les plus poussées : Geiger, électronique, Weisendonk, tournesol, etc., ne révélèrent rien.

Finalement, il fut impossible d'éviter plus longtemps les indiscrétions de la presse et, au début de l'après-midi du second jour, les techniciens de la télévision arrivèrent sur place.

Aldous Worp les examina très attentivement pendant un moment, puis ramena son invention au sol. Le visage contracté, il grimpa au sommet de l'engin, descendit dans les entrailles et, le moment venu, reparut, la vieille roue dentée en mains. Il la rangea avec soin à son ancienne place dans le poulailler. Systématiquement, en suivant l'ordre inverse du montage, il enleva chacune des pièces de la construction et les remit consciencieusement à leur place primitive sur les tas, près du poulailler.

⁂

Aujourd'hui, les pièces détachées de ce tout unique qu'était le Réacteur Worp, sont dispersées. Car silencieusement, ignorant les supplications frisant la crise nerveuse des hommes de science et des militaires, Aldous Worp, après avoir complètement démonté son engin et en avoir empilé toutes les pièces dans et autour du poulailler, s'astreignit par la suite à la tâche pénible de les reporter une à une à leur place première au dépotoir municipal.

Et à présent, nullement affecté par les admonestations occasionnelles de L. S. Worp, gardant le silence lors des rares interrogatoires officiels, Aldous Worp, passe ses journées assis sur une caisse dans l'arrière-cour de la demeure ancestrale des Worp, contemplant avec sérénité le dépotoir municipal. De temps à autre, à de très longs intervalles, ses yeux s'illuminent un instant et très doucement, il dit : « Whee ! »



CHANGEMENT D'ADRESSE D'ABONNÉS

Nous rappelons à nos abonnés qu'il ne pourra être tenu aucun compte des indications de changements d'adresse qui ne seraient pas accompagnées de la somme de 30 francs en timbres.

Le brouillard du 26 octobre

par MAURICE RENARD

Si nous nous en rapportons aux commentaires flatteurs qui ont suivi la publication de « La Cantatrice » *dans notre numéro 2, nous sommes certains que vous verrez avec plaisir figurer de nouveau la signature de Maurice Renard au sommaire de ce numéro. En vous rappelant en décembre dernier quelle part importante prenait Maurice Renard dans la littérature fantastique contemporaine, nous formions le vœu que ses œuvres — hélas! épuisées — soient prochainement republiées par un éditeur clairvoyant. Il semble que cet appel ait été entendu, et nous nous en réjouissons. D'après les renseignements qui nous ont été communiqués récemment, il paraîtrait qu'une maison d'édition de la place — et non des moindres! — envisage sérieusement la réédition des œuvres de Maurice Renard. Nous ne manquerons pas de porter cette information à votre connaissance si, comme nous le souhaitons, elle se confirme dans un proche avenir.*



« *At this shadow I gazed wonderingly for many minutes. Its character stupefied me with astonishment. I looked upward. The tree was a palm.* »

EDGAR ALLAN POE.
(*A Tale of the Ragged Mountains.*)

FEU Chanteraine, le botaniste, de son vivant directeur du Muséum, a laissé de curieux mémoires. S'ils sont encore inédits, c'est qu'on y voit trop au naturel mainte figure contemporaine dont il sied d'attendre qu'elle appartienne à l'Histoire pour publier qu'elle n'en était pas digne. La coutume le veut ainsi. — Nous détachons du manuscrit ces pages descriptives où, par exception, l'auteur ne traite pas des hommes d'à présent.

*
* *

. . . .

— « Endossez votre caban, » me dit Fleury-Moor, « voici venir la fraîcheur, et je veux vous conduire à mes champignonnières modèles. »

— « Est-ce loin? »

— « Non certes. A deux pas. C'est là-haut. » Le géologue désignait le faîte de la colline. « Voyez-vous cette bosse. Chanteraine? elle mérite d'être célèbre. Notre-Dame de Reims en est sortie, du moins pour une

 Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres.

fraction. L'échine se trouve entièrement perforée de galeries souterraines qui sont des carrières abandonnées. J'en utilise deux à l'éclosion de mes cryptogames ; elles s'ouvrent de l'autre côté de la hauteur. — Vous pouvez prendre votre fusil, la chasse m'appartient. Venez ! »

— « Il est déjà tard... Trois heures passées. »

— « Nous serons de retour bien avant la nuit. Allons, en route ! »

J'emportai mon calibre 12 et ma gibecière. Pour être franc, l'excursion n'avait rien qui m'ennuyât, — sauf le but mytologique, — moi qui suis un vieil amateur de paysages et l'infatigable spectateur des crépuscules.

Date : 26 octobre 1907.

Le sentier s'élevait doucement par les vignes vendangées et les champs d'asperges poussés en brousse après récolte. Des paysans coupaient ces verdures aériennes et les amassaient pour les brûler. Cela faisait des lueurs un peu partout et de hautes fumées dans l'air calme. Nous montions, sans nous presser, vers un bois de cuivre et de rouille. Je regardais souvent par-dessus mon épaule la gorge et la plaine qui se découvraient. A l'orée du bois, le sentier fit un coude et, longeant la bordure, plaça devant nous l'arrondi de la vallée. Spacieux hémicycle évasé en face de l'étendue, elle offrait l'image accomplie de ce mois de brumaire qui venait de commencer. Malgré le temps hargneux et froid, malgré le ciel terne et la buée qui d'un voile précoce indécisait les fonds marécageux, son manteau de frondaisons jaunies la revêtait d'un ensoleillement. Nul souffle n'agitait les ramures. De temps en temps quelque arbre s'effeuillait dans le bois, avec un petit bruit d'averse, pas gai. On entendait planer l'invincible recueillement précurseur de l'hiver. On sentait la campagne se stupéfier d'heure en heure et l'automne mûrir.

Avant de nous engager dans une tranchée sablonneuse, sous une voûte éclaircie d'acacias, nous fîmes halte. C'est alors que je parlai du brouillard pour la première fois, en observant que la gaze palustre embuait à présent toutes les basses terres, comme une moisissure dont la peluche grisâtre s'épaississait à vue d'œil. Une nuée plate faisait le siège de Cormonville ; d'invisibles fileuses tissaient, d'un bout à l'autre de la gorge, des traînées arachnéennes, stagnantes et toujours plus opaques, tandis que, par la plaine indéfinie, de longues raies vaporeuses stationnaient et se multipliaient sans que l'on vît comment. Nous n'étions pas repartis qu'elles avaient duveté tout l'espace jusqu'au bord où la nuit se lèverait tantôt.

— « Dépêchons-nous, » dit Fleury-Moor. « On a si vite fait d'attraper un refroidissement ! »

Je le suivis dans le chemin creux.

Au bout d'un instant, il me parut que les entours devenaient troubles. Je passai ma main sur mes yeux, croyant qu'ils se brouillaient ; la taie persista. C'était la brume. Elle nous enveloppait de sa mousseline.

— « Ne craignez-vous pas d'être surpris par le brouillard ? » demandai-je.

Nous allions entre des murs de sable fauve stratifié de terre farineuse. Mon collègue avait pris une poignée de cette terre et me la présentait en l'émiettant. Je n'y pus voir qu'une infinité de parcelles calcaires, de minuscules débris de coquilles telles qu'ammonites et cornets, dont quelques-unes avaient subsisté dans leur tout, grâce à leur taille microscopique.

— « Hein ! qu'est-ce que je vous disais, ce matin ! »

Ce qu'il m'avait dit le matin, je m'en souvenais à merveille ; et je revis l'instant où la 35 HP qui nous portait avait débouché de la forêt d'Ardenne. Ce fut soudain comme si le jour venait de se lever une seconde fois. La plaine champenoise s'étendait devant nous à perte de vue, blanche, crayeuse, largement ondulée de plis harmonieux qui nous semblaient en mouvement, et presque marine à force d'être immense et de paraître ondoyer. Les villages, disséminés de loin en loin, faisaient penser à des îles rocheuses. Les boqueteaux de sapins, carrant par-ci par-là leurs rectangles tirés au cordeau, simulaient d'étranges madrépores géométriques. Il y avait au lointain certaine route si droite qu'on l'eût prise pour une jetée. — « Nous marchons à 75 kilomètres, » déclara Fleury-Moor. J'aurais souhaité qu'il dît : « Nous filons 40 nœuds », tant j'éprouvais cette belle nostalgie de la mer, qui est dans le cœur des hommes, et tant ce territoire me donnait à la fois de regrets balnéaires et d'illusions navales.

— « Parbleu ! » s'écria Fleury-Moor à l'aveu que je lui fis. « la Champagne ressemble à l'océan comme une fille à son père. La configuration du pays révèle son origine neptunienne, et que la mer préhistorique l'a jadis modelé à son image, à grands coups de vagues et de remous. Et tenez, voici tout là-bas les collines qui ont émergé les premières, à l'époque éogène, quand les flots se retiraient de siècle en siècle. (C'est là que viennent finir les coteaux de la Vesle et de l'Aisne, et c'est aussi là que nous allons.) Eh bien, n'y voyez pas autre chose que des monticules de sédiments et d'alluvions, des bancs de sable et de calcaire, autrefois sous-marin, et qui regorgent de coquillages. »

Voilà ce dont je me souvenais.

— « Cela est fort bien, mon cher, » répliquai-je. « Mais le brouillard ! Est-ce que vous ne craignez pas de vous perdre, s'il augmente? »

— « Pas de danger ! Ces coins-là, voyez-vous, je les connais par cœur. J'irais à mes couches les yeux fermés ! d'ailleurs, chez nous, les brouillards ne sont jamais denses... Mais si vous voulez, en pressant le pas, nous aurons vite fait de dépasser celui-ci... »

Bientôt, en effet, dégagé du couloir, le chemin brusqua sa pente, et l'atmosphère se libéra de toute confusion. J'en profitai pour jeter un coup d'œil d'ensemble, et je constatai — non sans étonnement, après l'assurance de Fleury-Moor — qu'on ne voyait plus du tout Cormonville. Le vallon s'emplissait à mi-hauteur de volutes nébuleuses ; elles meublaient jusqu'aux extrêmes lointains et submergeaient l'immensité.

— « Hé ! vous soutenez que ce brouillard-là n'est pas dense? »

— « Non, il ne l'est pas. Si nous étions dedans, vous seriez de mon avis. Mais nous l'apercevons de haut, sous une forte épaisseur... »

Un lapin déboula. Je le tuai. La détonation claqua sans se répercuter.

Nous arrivions au sommet : une savane jonchée d'éclat de pierre et parsemée de genévriers. Cet endroit me parut si désolé que j'éprouvai quelque honte à le parcourir sans être en deuil ou désespéré. La solitude, le silence et l'immobilité s'aggravaient l'un l'autre. Les contours s'estompaient déjà par l'effet du brouillard naissant. Le site, imprécisé de mystère et de mélancolie, ressemblait au souvenir d'un paysage. Il me plut de croire que nous hantions un pastel en train de s'effacer.

Fleury allait toujours. Nos brodequins foulaient une herbe coupante. Nous traversions le dos d'âne.

— « Diable ! c'est cocasse tout de même ! » s'écria mon guide.

De là, on aurait dit que la Champagne n'était plus qu'une formidable steppe couverte de neige. Une surface sibérienne miroitait sous un soleil laborieux, nivelait tout. Et ce qu'il y avait d'assez poignant, c'était l'abandon qui semblait résulter pour nous du phénomène. J'avais l'impression qu'un déluge universel et floconneux nous avait seuls épargnés sur cette colline ; et le charme se serait prolongé, sans quelques voix de bûcherons et des sifflets d'oiseaux qui résonnèrent fantastiquement sous la couche impénétrable.

Fleury m'enseigna que, d'habitude, les vallons formaient de-ci de-là deux demi-lunes délicieusement bocagères. Toutefois, des marais fort boueux en détrempaient la cuve, derniers vestiges de l'ère paludéenne qui avait suivi la période lacustre, laquelle s'était substituée à l'époque marine.

Et désignant, à notre niveau, la concavité du feston qui venait d'apparaître :

— « C'est là-bas, » dit-il, « que sont mes champignonnières. »

Il prit une voie dont le tracé accompagnait en contre-bas le tournant de la crête. Une sapinière continuait à notre gauche, sur un talus qui s'érigeait verticalement. A droite, embroussaillé de ronces, d'églantiers, de clématites aux fleurs desséchées comme un peuple d'araignées mortes, le versant dégringolait, perdu dans le brouillard.

Le soleil décliné, qui venait de luire un instant, n'était plus qu'un disque pâle, grimé de vapeurs, si lunaire que Pierrot s'y fût trompé. Les plans éloignés s'évanouissaient petit à petit. Des écharpes, semblables à de monstrueux fils de la Vierge, enroulaient leurs méandres autour des buissons. Et le gros du brouillard s'enflait furtivement à l'assaut de la rampe.

C'est à peine si j'eus le temps de remarquer cinq ou six orifices de carrières qui, de distance en distance, trouaient d'obscurités la tranche à pic du talus : soudain le soleil s'éteignit, comme un ballon japonais à court de chandelle. Une nuit blafarde nous environnait. Des bouquets de noisetiers vinrent à nous, masses diffuses apparues et redisparues.

Ces ténèbres livides étaient glaciales, et, le frimas s'alourdissant, la lumière diminuait encore.

A l'inverse de ce que je lui conseillai, mon champignonniste s'obstina vers ses champignonnières. Il avançait posément. Je l'entrevoyais de moins en moins, tel qu'une ombre à peine indiquée, telle son ombre qui se serait levée et qui se serait mise à déambuler toute seule. Pour se diriger, il se fiait à la piste du sentier. Nous ne distinguions plus que cette trace, ou, pour mieux dire, plus que le rond de terrain dont nous étions le centre. Je marchais dans le brouillard comme une créature auréolée marcherait dans la nuit, sans rien voir qu'à la faveur de son nimbe. Mais, par Dieu, qu'on était mal ! Une odeur poussiéreuse et mouillée s'insinuait jusqu'au tréfonds de ma poitrine ; mes dents claquaient ; j'avais les cils et la barbe trempés ; d'innombrables gouttelettes perlaient sur mes vêtements. Il me semblait devenir un homme-éponge imbibé de neige fondue, un sorbet humain. Et j'avais beau me dire que tout cela n'était en somme que les prestiges accoutumés du brouillard, un sentiment désagréable me rappela que j'avais été, moi aussi, l'enfant qui pleure dans le noir.

Dès lors, je me demandai si vraiment il ne se passait pas des faits interloques, que ma subconscience aurait éventés. Mais je ne sus rien démêler qui méritât l'honneur d'une crainte, si ce n'est l'intensité d'une ambiance malsaine, boréale et traîtresse, où le pire eût été de se perdre et de s'enrhumer tout ensemble.

Néanmoins, la brume se condensait infatigablement. C'était une maladie de l'espace. Elle avait matelassé le vide. Elle assourdissait le bruit de nos pas. Elle était si lourde qu'on y suffoquait, et si chargée d'eau qu'à ma place un poisson n'eût peut-être pas étouffé davantage. Positivement, l'air devenait aquatique.

J'essayai de traduire mon inquiétude en facétie :

— « Nous faudra-t-il nager, mon cher, ainsi qu'aux temps immémoriaux où l'océan pesait sur ces collines? »

J'avais parlé comme à travers un bâillon. Fleury-Moor n'entendit pas, ou feignit de n'avoir pas entendu. Mais le fantôme taciturne qui me précédait ralentit sa marche ouatée. Jusqu'ici, j'avais pu surveiller le sol battu, couleur de cendre, où se posaient mes chaussures luisantes de rosée ; je ne le voyais plus. Fleury-Moor s'arrêta. Je regardai mes pieds ; ils avaient disparu. Dans le brouillard environnant, un second brouillard montait avec rapidité. Nous l'avions aux genoux. Il était d'une température de glaçon, qui mordait la chair de nos mollets.

Fleury-Moor se pencha vers moi :

— « J'aime mieux attendre que ce soit passé, » fit-il du ton le plus naturel. « On s'égarerait, ma foi ! Cela ne peut pas durer. Très intéressant, vous savez. Rarissime ! »

Ses paroles tranquilles me parvenaient comme au long d'un mauvais porte-voix. Elles fumaient en bouffées de pipe, dont le brouillard s'emparait aussitôt.

— « Je me demande ce qui va nous arriver, » dis-je avec effort. « Les jambes me font diantrement souffrir... Et cela grimpe... »

— « Que voulez-vous qu'il nous arrive? » persifla le spectre fuligineux.

Je saisis le bras de Fleury-Moor qui se laissa faire sans résistance, et nous assistâmes à notre ensevelissement. Nous devînmes à nos propres yeux des ombres-bustes, puis des ombres-têtes, puis plus rien. Et pendant que nous regardions nos corps s'enliser dans l'invisible, eux, nos corps, subissaient l'abominable épreuve de plonger peu à peu dans un fluide oppressif et glacé, plus affreux que la mort. Je ne voyais même plus mes doigts contre mes cils. Aveugle par l'opération d'un météore, je puis dire que j'étais en quelque sorte hérissé de tous mes nerfs. Ah ! pour le coup, certitude ! Certitude qu'on pouvait frémir à bon escient ! Tout à l'heure mes intuitions ne m'avaient pas trompé. *Une nouveauté s'accomplissait*. Le savoir du professeur et l'instinct de la bête s'accordaient là-dessus en moi-même ; tous deux maintenant espéraient une merveille et craignaient un cataclysme.

Le géologue embоucha mon oreille. Il criait paisiblement, à la manière des personnes qui conversent de part et d'autre d'un obstacle :

— « Ce qui me surprend, voyez-vous, c'est qu'un brouillard hygrométrique à ce point ne se résolve pas en averse, — que dis-je ! en flocons ! en grêlons !... Et ce qui m'étonne encore, c'est qu'avec ce froid de canard, l'eau qui nous humecte ne se congèle pas !... »

Alors je suçai ma moustache dégouttante, et je constatai que l'eau du brouillard, si froide, était *salée*.

— « Ah ! Fleury, quelle horreur ! On dirait des larmes de cadavre ! »

— « Ouais !... Tiens, vous avez raison. C'est comme de l'eau de mer. »

Et il ajouta :

— « Voilà pourquoi ce brouillard ne saurait « prendre ».

— « Enfin, dites, avez-vous jamais entendu parler d'une aventure semblable? Nous ne sommes pourtant pas les premiers venus, vous et moi... Ne vous écartez pas, surtout ! »

— « Non. Je ne bouge pas... Nous ferons un rapport... Définition : une obscurité absolue mais blanchâtre, d'un blanc terne... Ah ! tenez, il me semble que cela s'éclaire... »

— « Oui, cela commence à s'éclairer... »

Notre entourage devenait lumineux. La bourre impalpable qui nous calfeutrait s'allégea d'un soupçon d'aurore. Une faible lueur s'y répandait en vacillant ; mais la transparence ne revenait pas volontiers.

Je réaperçus d'abord l'ombre chinoise de Fleury-Moor qui se matérialisait progressivement tout entière, au lieu de reparaître morceau par morceau comme elle avait disparu. Mon excellent collègue s'étonnait ainsi :

— « Oh ! diable ! Où donc... Qu'est-ce que... Voyons, voyons, je suis cependant certain de m'être arrêté sur le sentier... »

— « Eh bien? » demandai-je.

— « Eh bien, qu'est-ce que c'est que ce sable rouge, à mes pieds? »

— « Nous aurons dévié... »

— « Où dévié? Où?... du sable rouge, ici ! Depuis quand? »

— « C'est peut-être un résultat du brouillard salé... une combinaison de sa chimie avec celle de la terre... Mais voyez donc comme l'aspect du sol est encore incertain, flottant... »

Fleury se courba, scrutant le sable rouge.

— « Voilà le vent qui s'élève, » remarquai-je.

Il se redressa, d'urgence :

— « Qu'est-ce que vous dites? »

— « Je dis : voilà le vent qui s'élève. Ne l'entendez-vous pas dans les sapins? »

— « Et vous, ne voyez-vous pas que le brouillard est immobile, et que par conséquent il ne fait pas de vent? qu'il ne peut pas en faire? »

— « Ecoutez seulement... Il faut qu'il en fasse !... Ecoutez ! »

— « Mais ce bruit... ce bruit de vent... c'est à droite ! »

— « Alors? »

— « Alors? Il n'y a pas de sapins à droite. »

— « Il n'y a pas... Mais puisqu'on entend le bruit du vent dans les sapins... »

— « Ce n'est pas le bruit du vent. »

— « Que serait-ce? Que serait-ce?... »

— « Ne vous énervez pas. Nous allons le savoir. Ce maudit brouillard se dissipe. »

La luminosité augmentait avec une espèce de fluctuation fatigante. En même temps, la froidure cédait. Le cercle apparent s'élargit. De vagues choses s'y montrèrent : des cailloux, des touffes d'herbes. Le géologue, ayant considéré ces herbes, fit une exclamation :

— « Venez voir ! »

Mais alors une clameur stridente retentit dans les profondeurs insondables : un appel de trompette, rauque et féroce, qui faisait souvenir de ménageries, de cirques ou de jardins zoologiques...

Nous nous regardions pâlir mutuellement, avec des yeux dilatés où se lisait la même conjecture impossible.

A voix basse et la mine farouche, Fleury s'obstina pourtant :

— « Ces herbes, examinez-les, vous, le botaniste ! »

Je le fis. C'est pourquoi je battais l'air à tour de bras, pour me dépêtrer de l'élément qui nous embourbait. Possédé par l'instinct de conservation, cette démence rarement salutaire, je n'étais plus qu'un être de secousses et de fuite. Je m'élançai.

Fleury me retint :

— « Du calme ! Et restez là, pour Dieu ! Je ne sais pas au juste où nous sommes... Le ravin doit être ici, tout près. Vous y tomberiez... »

— « Et puis, » conseilla-t-il impérieusement, « souvenez-vous donc

de ce que vous êtes, sacrebleu ! Reprenez conscience de votre rang. Nous devrions bénir ce qui nous arrive. Nul n'est plus qualifié pour de pareilles météoroscopies ! Et dites-vous bien que tout cela finira par un mémoire à telle ou telle section de l'Institut ! »

Cette leçon me rendit le sang-froid.

— « D'accord. Mais convenez, » repris-je tout honteux, « qu'il est plutôt démontant de rencontrer en pleine Champagne une *herbe des Tropiques* et d'entendre... »

— « Ecoutez ! » me dit-il en allongeant le bras dans la direction probable du ravin. « Ce que vous appelez le vent !... »

— « Cela s'est amplifié... Ce n'est pas le vent. »

— « Je ne le vous fais pas dire. »

— « ... Un bruissement de fleuve... ou de torrent... Un vaste fleuve... »

— « Attention ! voilà du nouveau, Chanteraine ! »

Le jour tremblotant n'avait cessé de croître, et des formes s'esquissaient aux alentours, dont l'une, moins écartée, dessinait une colonne mouvante qui allait se dégradant par le haut. Derrière elle, d'autres fûts réalisaient leur sveltesse. Cependant, je ne prétends pas que le brouillard se désagrégeât le moins du monde. Non, en vérité. Que l'on me comprenne. Les choses ne surgissaient pas autour de nous comme lentement débarrassées de la nue ; mais elles semblaient se crayonner en grisaille, puis se sculpter à même la substance volage. Elles semblaient constituées par le brouillard. Bien mieux : il n'était pas jusqu'au friselis fluvial qui ne semblât une qualité sonore de la brume ; et la tiédeur qui venait nous parut s'en dégager, avec une odeur de résine.

— « Ah ! Chanteraine ! L'arbre ! Là ! »

— « Miséricorde ! »

Le chapiteau de la colonne sortait de l'inconnu. C'était un bouquet de feuilles. Un palmier s'élançait à nos regards ! Nous le discernions dans le faux jour et le miroitement qui le déformait sans trêve et le faisait onduler comme un reptile. Plus loin, toute une palmeraie s'affirmait, moirée des mêmes ondes.

Ainsi dansent les reflets d'une berge. Tout ce que nous apercevions dans un chatoiement. De plus, la vision passait continuellement par des alternatives d'ombre et d'éclat. Et je ne tardai pas à découvrir que la vue n'était pas le seul de nos sens impressionné de la sorte. Le parfum balsamique se renforçait effluve à effluve ; le bruissement de l'eau comportait une progression de *forte* suivis de *piano* ; et la chaleur redoublait par bouffées, suivant un rythme fantasque dont on peut dire qu'il était général, car toutes ces défaillances et ces poussées coïncidaient parfaitement, qu'elles fussent olfactives, auditives ou visuelles.

Cependant elles s'atténuaient à mesure que le décor gagnait en lucidité. Il se précisait dans le brouillard comme une projection sur l'écran lorsqu'on « met au point » et que l'éclairage papillote. Les photographes saisiront sans peine la meilleure comparaison, celle d'une

image qui « vient » sur la plaque sensible, dans le bain révélateur qu'on agite. De seconde en seconde le lieu fantasmagorique devenait plus fixe, plus positif, plus profond. Le cercle — ou plutôt le cylindre — apparent mesurait peut-être vingt pas de rayon, quand Fleury-Moor conclut :

— « C'est un mirage, comme au désert. Seulement, c'est un mirage particulier, *qui nous enveloppe* et nous donne non pas l'illusion d'apercevoir au loin quelque irréalité de lac et d'oasis, mais l'illusion *d'être* quelque part, en Afrique, ou ailleurs. »

— « Oui, » ajoutai-je, « ce qu'il a de particulier, c'est en effet qu'il nous enveloppe. Mais c'est encore qu'il se produit à une distance considérable de l'endroit miré. Et c'est, par-dessus tout, qu'il affecte l'ouïe et l'odorat aussi bien que la vue ! »

— « *Optime*. C'est un mirage qui nous fait voir, entendre et respirer ce qui est très loin de nous. Il y a sympathie optique, acoustique et osmologique dans l'espace — tout au moins dans un sens — entre le lieu où nous sommes réellement et le lieu qui se projette sur le brouillard autour de nous. Je savais bien que le sable rouge... Voyons : l'Egypte, n'est-ce pas?... Non?... »

— « Non... », répétai-je, étonné jusqu'à l'émotion. « Plus au sud... Je crois... je crois que ce sont là des plantes équatoriales... Mais... Voilà des nopals... un baobab... Et pourtant... »

— « Quoi? »

— « Mon Dieu ! Fleury, ce... cet éventail de palmes, en roue de paon, là, qui transparaît dans la brume... Vous le reconnaissez? »

— « Ho ! ce n'est pas possible ! Un dichot... le dichotome du Cap... ou de Madagascar... »

— « Oui : la *flabellaria Lamanonis !* Du Cap, de *Madagascar*, ou de *l'époque tertiaire !* »

— « De l'époque tertiaire? Qu'est-ce que vous dites? »

— « Ouvrez les yeux ! Regardez ces fougères arborescentes, près des aloès... »

— « Ce sont des osmondes. Des osmondes... de Ceylan... »

— « Eh bien, non ! C'est une espèce *éteinte !* »

— « Vous êtes sûr?... Ah ! mais oui ! voyez, voyez : ce palmier ! le *palmier-parasol !*... Et quoi encore? Des lauriers-roses... avec des camphriers... Du myrte... Un bouleau ! »

— « Des ceps de vigne ! Un rouvre ! Des noyers ! »

— « Les angiospermes ! Nous sommes au beau milieu de la période néozoïque ! »

Aussitôt qu'il l'eut dit, le murmure de rivière s'enfla tellement que nous fîmes volte-face. De ce côté-là, on ne voyait que le brouillard, et le sable rouge y disparaissait en pente douce. Le grondement s'apaisa derrière le rideau brumal. Un flot écumeux venait d'en jaillir et, dentelle pétillante, mourait avec grâce. Un deuxième flot lui succéda dans un mugissement de cataracte. Le sable se mouilla, la mousse crépita, des embruns voltigeaient...

— « La mer ! » balbutiai-je. « La mer qui existait il y a des millions d'années ! »

Deux rocs noirs ébauchaient leur carrure au bord du ressac.

— « Ce n'est donc plus seulement un mirage dans l'espace ! » décréta Fleury-Moor transporté d'enthousiasme. « C'est aussi un mirage dans le temps ! »

— « Ce n'est, » répliquai-je, « qu'un mirage dans le temps. L'espace où nous sommes. Nous avons l'illusion d'avoir bougé dans la durée ; nous n'avons pas bougé dans l'étendue. Voyez plutôt. »

Le brouillard s'illustrait davantage. Assez bas relativement, il pesait toujours sur les choses comme un plafond nébuleux ; mais, dans les autres dimensions, le paysage se déclarait à merveille. Et l'on en voyait suffisamment pour reconnaître la conformation approximative du coteau de Cormonville, avec par ici sa banquette en surplomb, et par là son ravin, dont la plage antédiluvienne épousait la courbure. Plus de doute : un caprice anachronique de la nature nous permettait de contempler la Marne dans son aspect de la préhistoire. Ces chênes, ces érables étaient les premiers chênes européens, les premiers érables français ; et cette vigne — ô charme attendrissant ! — était la première vigne de Champagne !...

Ce fut, je crois, à cet instant, qu'un horrible cri déchira la nuée au-dessus de nos têtes. Nous levâmes les yeux, sans rien surprendre de plus que l'évasion d'une ombre volante et majestueuse. Je ne pus comprendre pourquoi ce cri m'avait bouleversé au point de savoir, en l'écoutant, que je ne l'oublierais jamais plus. Fleury-Moor avait la figure à l'envers. Nous étions tremblants. Et c'est en vain que nous réentendîmes, au fond du brouillard, l'appel de trompette qui nous avait troublés auparavant. Nous ne pouvions blêmir davantage. L'horreur du cri domptait toutes les autres.

Pourtant, l'appel de trompette déjà familier se répéta plusieurs fois de suite, à des points différents de la vastitude ; et Fleury-Moor, prêtant l'oreille, m'interrogeait du regard.

— « Proboscidien, n'est-ce pas? » dit-il.

— « Assurément. *Elephas meridionalis* ou *primigenius.* »

— « Diantre !... Est-ce que le mirage intéresserait aussi le toucher?... »

Il s'accroupit et manipula quelques brins d'alfa.

— « Hum ! » grogna-t-il.

— « Quoi? »

— « Palpez vous-même. »

Le résultat de mon expérience fut que je glissai dans mon fusil deux cartouches à balle.

A cette vue :

— « C'est fou ! » me dit Fleury-Moor. « Est-ce que nous rêvons? Il y a quelque chose de fou dans ce que vous venez de faire ! Nous

rêvons ; ce brouillard est narcotique. Ou pestilentiel ; et c'est du délire. »

— « On ne rêve pas à deux, et des hommes comme vous et moi ne sont pas hallucinés de la même façon simultanément. Non, non, Fleury : puisque nul prestidigitateur n'est capable de nous jouer ce tour de yoghi, c'est que voilà bien un mirage d'ordre nouveau, *un mirage intégral dans le temps*. Nous regardons, nous écoutons, nous humons, nous goûtons et nous touchons une scène du passé, comme on admire parfois au désert, mais des yeux seulement, une scène qui se passe hors de portée. »

Une chaleur d'étuve nous accablait. Nos vêtements humides exhalaient d'abondantes vapeurs. J'ôtai mon caban.

Et la mer fut. Et le ciel fut. Une mer étamée sous un ciel indigo. Le soleil, large et rose, ascensionnait dans un halo de brume. Il était donc à une place *matinale*, et toutefois...

Je consultai ma petite boussole-breloque.

— « Voyez donc le soleil, Fleury, comme il est drôlement placé... »

Mon compagnon ne put s'empêcher de sourire.

— « Vous oubliez, » dit-il, « que, depuis sa naissance, la Terre n'a cessé de se relever sur l'écliptique... »

— « C'est vrai ! »

Fleury-Moor tira sa montre et continua :

— « *Réellement*, il est 4 h. 20. Notons-le. Mais *artificiellement*, c'est-à-dire d'après le soleil du mirage, il est environ 10 heures du matin. Et... c'est le printemps. »

Je confessai que tant d'anomalie me retirait la plupart de mes moyens, et je complimentai le géologue sur sa vaillance. Il me dit n'éprouver que le désagrément de n'avoir emporté ni calepin, ni crayon, ni sa bonne photo-jumelle.

Nous causions, mais sans nous distraire de l'immense éclosion magique où se reproduisait l'enfance de la Terre. La zone libre de buées grandissait alentour. Les premières apparitions étaient désormais concises, matérielles, immuables. Cependant, la perspective reculait encore dans une palpitation vibratoire analogue à celle qui règne par les grandes chaleurs. Cela nous fit croire à des présences animées. Je voulus que des choses lointaines eussent remué ; et je m'assurai qu'à l'occasion les deux rocs au bord de la mer pouvaient nous servir de refuge. Ce faisant, j'aperçus au large une nageoire dorsale garnie de piquants. Elle venait d'émerger, elle replongea.

L'audition tyrannique de la mer nous absorbait. Son odeur, combinée au parfum résineux, tonifiait notre sang. Nous comprîmes bientôt d'où venait ce relent de gomme et de térébinthe. La palmeraie mêlée d'arbres occidentaux accompagnait de plain-pied la grève rouge ; mais, plus à l'intérieur des terres, le talus existait encore (pardon : il existait *déjà*), plus imposant, moins proche et planté de pins. Dans un intervalle

de la palmeraie, il nous présentait sa paroi d'argile marneuse, où bâillait une entrée de caverne.

Comme on le pense bien, les végétaux m'intriguaient plus que tout le reste. Il y en avait de dimensions extravagantes. Certains, qui n'en finissaient plus, portaient de volumineuses corolles musclées, d'un violet ardent au pistil jaune d'or. D'autres inconnus, de la famille des magnolias, étalaient d'admirables feuilles bicolores, plus belles que des fleurs. Au pied des troncs, c'était une exubérante et féroce mêlée de serre chaude fantastique, une étreinte inextricable où, comme des pieuvres, les aloès allongeaient et retournaient leurs tentacules épineux ; où les raquettes gonflées des cactus brandissaient des houppes de poils et des aigrettes de crins ; où de grosses chenilles à fourrure pâle, mises bout à bout, faisaient de ridicules et redoutables plantes grasses. Ce n'était qu'une cohue léthargique de membres verts et tordus, un entassement de nudités lisses et de toisons brunes au bas des fougères arborescentes recourbant d'énormes crosses velues. La vie outrancière et la défense de la vie éclataient dans la prospérité des gousses, la turgescence rubiconde des mucilages, les griffes et les cornes de toutes ces tarasques paralytiques, dentelées et barbelées à la ressemblance des dragons jurassiques, et dont quelques-unes formaient des épis de couteaux caraïbes. Cela grouillait sans bouger. Pharamineux jardin d'hiver où le mimosa, l'euphorbe, le myrte, et les disparus : le *dryophyllum,* le *doliostrobus,* le *callistris* et le *lepidodendron,* voisinaient avec les aulnes et les trembles, les frênes et les châtaigniers ! Dans la pénombre du sous-bois pointaient des pyramides baignées de bleu et d'indécis, moitié fougères et moitié mélèzes, arbres et plantes à la fois ; et des candélabres baroques, singulièrement « art nouveau » bien que naturels et préhistoriques, éployaient dans un même plan vertical leurs branches d'espalier. Chacune d'elles, mouchetée d'un bourgeon, se relevait en portemanteau et supportait de monstrueuses poires blettes qui pendaient, fripéees, lourdes, gargantuesques.

La sueur coulait sur nos joues. L'air demeurait double ; un rien de noir se délayait dans l'indigo céleste, et je fis cette observation que sans doute l'atmosphère ne s'épurerait point davantage et que c'était bien là celle d'un âge torride et moite. La lune, au terme de sa course, traçait un mince croissant spectral. Malgré l'heure diurne et irradiée, une grosse étoile ronde timbrait le zénith. Nous l'aperçûmes tous deux en même temps... Ah ! nous n'avions pas besoin d'échanger nos impressions ! Un attendrissement d'une grandeur et d'une qualité inexprimables nous remuait le cœur, et je crus que nous allions pleurer devant l'étoile, *ce deuxième satellite de notre planète, aboli sans retour, — l'ancienne petite lune de la Terre bien-aimée !*

Nous ne pouvions détacher nos regards du zénith...

Quand nous les abaissâmes, le prodige était achevé. Le dernier panache de brouillard fondait là-bas comme une haleine. La mer, crêpelée de vaguelettes, s'épandait au levant, et la colline arquée sortait de

l'onde ainsi que nous l'avions vue sortir de la brume dans un aperçu préalable. Elle figurait une crique flanquée de deux presqu'îles latérales. Nous étions sur l'un de ces promontoires ; l'autre s'allongeait en face de nous. C'était une langue de terre rougeâtre égayée de quelques lentisques et de séquoias, lesquels se resserraient à mesure qu'ils se rapprochaient du continent, si bien que le fond du petit golfe était déjà fourré de cette verdoyance qui virait jusqu'à nous et allait ensuite se clairsemant vers la pointe de notre cap. Au milieu du fer à cheval, l'arête du coteau se laissait voir par-dessus les bois, nue, chauve et rougeaude contre l'azur violacé du temps...

Et c'est là que débouchèrent pesamment, un à un, quatre éléphants si monumentaux que, pour évaluer la distance qui nous séparait d'eux — plus de 800 mètres à vol d'oiseau — je dus me rappeler les véritables proportions du terroir. Quoi qu'il en fût, nous nous trouvâmes d'un commun accord à l'abri des rochers avant même de savoir que nous y fussions.

— « Observons ! » dit le géologue.

— « Observons. »

Les animaux titans passent à la file indienne, silhouettés le long du tranchant. Ils s'enlèvent en découpures sombres. Leurs défenses se distinguent mal ; Fleury-Moor, qui est myope, prétend qu'il en voit quatre par individu. Je tiens pour deux, et courbes. Il veut des pelages ; moi pas. Bref ne pouvant nous décider entre l'*elephas meridionalis, antiquus* ou *primigenius,* nous n'arrivons pas à conclure de là quelle est la période de l'ère néozoïque où le mirage nous a transportés. Ce n'est pas l'éocène ; encore moins le pliocène ; la mer et la végétation l'indiquent. Mais est-ce l'oligocène ou le miocène ?... Par chance, une autre péripétie vient résoudre le différend.

Le mammouth de tête marque un temps d'arrêt. Il ouvre toutes grandes ses oreilles prodigieuses, comme si son crâne voulait s'envoler ; jette une claironnade charivarique, et s'éclipse au galop derrière le faîte. Ses camarades ont exécuté le même « à gauche ». Ils s'esquivent. La terre tremble sourdement. Et voilà qu'au nord une espèce de montagne noirâtre s'avance à travers bois, dépassant les cimes des plus hauts conifères. Et voilà que c'est le tapir mastodonte, le pachyderme à la trompe courte, aux défenses abaissées, qui vient dans la forêt grandiose comme le tapir moderne va dans une prairie.

— « Le dinothérium ! » soufflai-je tout bas.

— « Oui : le dinothérium, du *miocène !* »

Fleury-Moor avait prononcé « miocène » d'un accent indéfinissable. Je le considérai ; je sus qu'il éprouvait une fierté sans bornes à pouvoir déterminer ainsi, d'un clin d'œil, par-delà des myriades de siècles, un point dans l'éternité.

Pour moi, le dinothérium me stupéfiait. Manière de baleine terrestre, il n'était pas « à l'échelle » de son entourage. Il semblait dépaysé, bâti pour une création beaucoup plus spacieuse, ou bien pour l'océan colossal.

On devinait qu'il n'était plus chez lui sur terre, et qu'il n'avait plus qu'à s'en aller.

Nous eûmes la bonne fortune de pouvoir l'examiner à loisir. Il leva son moignon de trompe vers la retraite des mammouths, hésita, fit demi-tour, et, comme une dévastation, se porta sur l'extrémité du promontoire qui bornait le septentrion. Là, il s'étendit laborieusement et commença de fouir le sol.

Cela durait depuis quelques secondes, lorsque nous avisâmes au-dessus de la mer une volée de grands oiseaux — ou du moins de grandes bêtes volantes — qui se rapprochaient de la côte en folâtrant à la surface de l'onde et même en s'y posant parfois, l'aile haute, pour cueillir des poissons à la mode des pétrels. Nous les comptâmes ; ils étaient douze, et volaient avec une élégance remarquable. Soudain, poussant tous ensemble le cri surnaturel qui avait le don de nous épouvanter si complètement, ils fondirent comme des javelots empennés sur le dinothérium.

Celui-ci se redressa. Les grands oiseaux le cernaient d'un tourbillon discordant. Ils le harcelaient. La horde criarde virevoltait au-dessus de lui, obsédante et injurieuse. Puis, l'un après l'autre, ses assaillants se couchèrent sur son dos montagneux où leur groupe forma comme une hydre grouillante. L'animal s'ébranla. Palais quadrupède, Notre-Dame de Fourvières sens dessus dessous, il tourna tête à queue et s'enfuit dans une tempête assourdissante. Il meuglait. Sa protestation ressemblait aux véhémences d'un paquebot, et ses tourmenteurs, qui avaient repris l'air, couvraient de huées sa déroute. Nous les suivîmes longtemps du regard. Fleury-Moor abritait ses yeux contre l'éblouissement du soleil. Il dit :

— « Je donnerais cinq ans de ma vie pour une lorgnette de théâtre ! Impossible de voir !... Ah ! si j'avais su ! Tout ce que j'aurais emporté, Chanteraine ! Et je n'ai que ma montre, en tout et pour tout !... Qu'est-ce que c'est que ces êtres volants? Ah ! le savoir !... Quelles sales bêtes ! Ce qu'ils chantent mal !... »

— « Fichtre oui ! Mais j'ignore... Ptérodactyles ?... »

— « Non... Et cependant... Oh ! non, non : le lézard ailé n'existait plus à cette époque ; j'en mettrais ma tête à couper... — Ah ! les sales bêtes ! » reprit-il en essuyant sa face reluisante. « Ah ! le vilain cri ! Je ne me rappelle pas de sensation plus odieuse... depuis certaine date de mon enfance... »

— « Laquelle donc?... »

— « Oh, rien. Je veux parler du premier singe que j'ai vu. Cette parodie... Eh bien, d'entendre crier cet oiseau... »

— « Vous avez raison, » lui dis-je, frappé de la justesse du rapprochement. « ... Mais il vaudrait mieux baisser la voix. Nous ne savons pas ce qui se cache là-dedans... »

L'ombre azurée du couvert gardait sa mystérieuse hostilité. Le feuillage, animé d'oiselets indiscernables, tressaillait. Des essaims de mouches

convulsives séjournaient au milieu du clair-obscur. La jungle s'éveillait à chaque instant, sensible à des passages dérobés. Des sillages courbaient les tiges et tout à coup s'arrêtaient avec une brusquerie terrible, me laissant à penser qu'un monstre invisible nous avait vus.

— « Il faut, » repris-je, « contourner cette roche et l'interposer entre nous et la terre. L'océan me paraît plus inoffensif... »

— « Si vous y tenez ! » fit Fleury-Moor pendant que la manœuvre s'exécutait. « Mais, » ajouta-t-il, « je m'attends à ce que le mirage s'évanouisse d'un moment à l'autre. Observez, n'est-ce pas. »

— « Jusque-là, » remarquai-je, « nous serons plutôt mal installés ! »

La mer, en effet, venait lécher la base du monolithe.

— « Restons quand même, » accepta Fleury-Moor, un pied dans l'eau et l'autre levé. « L'essentiel est de ne pas faire trop de mouvements, qui décèleraient notre existence. D'ailleurs, il est dangereux en soi de se déplacer quand on est dans un mirage, c'est-à-dire dans une fausse contrée qui masque les embûches de la contrée véritable. Ne l'oubliez pas, Chanteraine, et quoi qu'il arrive, gardez-vous de prendre la fuite. L'endroit que nous *voyons* n'est pas superposé à l'endroit où nous *sommes*. Vous pourriez rencontrer, dans le vide apparent de cette clairière antédiluvienne, quelque solide tronc d'arbre bien présent... C'est, je crois, le seul péril qui nous menace. Car... Mais oui ! » s'écria-t-il en se frappant le front. « Si total que soit le mirage, ce n'est jamais qu'un leurre ! Echos, reflets, chimères ! Le toucher lui-même, illusion ! Par conséquent, l'image d'éléphants trépassés depuis quelque cent millénaires ne saurait nous causer le moindre tort ! Elle est cantonnée dans son époque autant que nous le sommes dans la nôtre ! »

Sa confiance me gagnait :

— « Et puis, mon cher, dites, celle-là est bien bonne : les êtres d'autrefois, que nous voyons, ne peuvent pas nous voir, parce que le mirage n'est pas réciproque, je suppose ! Les mirages africains ne sont jamais réciproques ! »

— « Parbleu ! » renchérit le géologue. « On peut très bien avoir une sensation directe du passé (chaque nuit, le firmament, avec ses astres plus ou moins éloignés, nous montre autant de passés qu'il renferme d'étoiles). Mais on ne saurait avoir une sensation de l'avenir... Donc, si tout à l'heure nous nous étions levés en criant, le dinothérium n'aurait rien aperçu, ni rien entendu ! »

— « C'est juste ! C'est juste ! » affirmai-je avec un rire de soulagement.

Sur ce, nous quittâmes l'écran de la roche, ayant recouvré toute notre désinvolture... L'empreinte de nos souliers stigmatisait le sable humide... Nos souliers américains... Le sable préhistorique...

Fleury-Moor avait croisé les bras sur sa poitrine. Il demeura quelque temps à regarder les flots, et dit enfin :

— « Vous ne savez pas quelle émotion j'éprouve en face de cela,

qui est la mer adolescente, — cela, qui est la mer des premiers temps du monde, si proche encore de l'âge primordial où la Terre n'était qu'une mer !... Toute vie sort de là. Rien de ce qui respire et palpite ne vient d'ailleurs que de l'océan maternel qui semble lui-même respirer et palpiter comme une multitude de poitrines fluides... Voici la mer originelle, et la voici tout près de l'origine. Voici l'admirable matrice de tous les êtres, celle que le Français, plus filial, appelle du même nom que sa maman. Voici la mer, mère des hommes, qui a déjà le goût des pleurs, le goût du sang et la voix des sanglots.

» Nous aurons eu ce bonheur ineffable de l'entrevoir dans sa jeunesse ! A l'heure qui renaît pour nous, elle vient de terminer son Grand Œuvre. Elle a lâché sur les continents, bien étroits encore, toutes les créatures qui devaient sortir de sa fécondité. L'ère des sauriens est même révolue depuis longtemps. Ils se sont métamorphosés. L'oiseau et le mammifère ont surgi du reptile. Les dragons colosses ne reviendront jamais plus. Et maintenant quelqu'un va bientôt venir. Et maintenant, au fond d'une race simienne, l'humanité germe obscurément ; et Virgile est en marche dans le cerveau d'un chimpanzé... »

Il y eut un moment de rêverie, plein du fracas de la marée.

Je hasardai :

— « Pour tant faire que de voyager dans la préhistoire, j'aurais mieux aimé remonter plus haut, jusqu'à l'ère secondaire, qui précéda celle-ci. Un beau spectacle, Fleury-Moor, les dinosauriens ! Le plus bizarre peut-être de toute l'étendue et de toute la durée terrestres ! »

— « Bah ! » repartit Fleury-Moor. « Tous vos diplodocus, mégathériums et autres iguanodons... C'était une population pélagique. Ils vivaient dans l'eau, vous savez, presque toujours, et non comme le livre et le musée nous les représentent... Ne vous plaignez pas : le dinothérium que vous avez vu n'est-il pas un survivant attardé de la faune géante? »

— « Ce n'est pas un saurien, » fis-je avec regret.

— « Et moi, » dit-il sans négliger de promener ses regards de la mer à la palmeraie et de la plage à la pinède, « et moi, si j'avais pu choisir, j'aurais voulu remonter moins haut le cours des siècles, et m'arrêter à cette saison de la géologie où l'homme perçait enfin sous la brute. Ah ! contempler les premiers hommes ! les Adams et les Eves de l'indiscutable Genèse évolutionniste ! »

— « Permettez ! » contredis-je. « En vertu même du transformisme — et comme vous l'avanciez à la minute — l'ancêtre de l'homme exista de tout temps. A cette époque néozoïque, nos aïeux, je vous l'accorde, n'étaient pas encore des hommes tels que ceux de la pierre taillée ; mais certes, ils devaient déjà constituer des personnages bien spéciaux ! »

Fleury-Moor hocha la tête.

— « Je pense, » dit-il, « que c'étaient des orangs comme les autres ; imperceptiblement plus sournois, plus bavards et moins quadrumanes.

Ils vivaient en troupeaux, ayant flairé que l'union fait la force... Mais ils vivaient très loin, très loin d'ici... »

— « En Océanie, n'est-ce pas? Je connais l'intransigeance de vos théories... »

— « Oui, monsieur, en Océanie, qui est selon moi — et selon beaucoup d'autres, monsieur — le berceau de l'humanité, puisque nulle part ailleurs on n'a découvert de fossiles anthropomorphes dans le pliocène. »

— « Le hasard... » aventurai-je.

Mais il poursuivit :

— « A Java, au contraire, et dans le pliocène, dans le terrain correspondant aux périodes immédiatement postérieures à celle-ci, vous vous rappelez, Chanteraine : le pithécantrope d'Eugène Dubois ! »

— « Hum ! Etait-ce bien un *homme-outang,* Fleury-Moor ? On reconstitue ce qu'on veut sur des données aussi insuffisantes qu'une couple de molaires, une calotte crânienne et un fémur !... »

— « Je m'étonne de vous entendre parler ainsi. Mantell, Cuvier, l'iguanodon... »

— « ... Et quel fémur ! » continuai-je. « Quelle cuisse baroque ! nouée de protubérances osseuses qu'on n'a jamais expliquées, sinon par l'hypothèse trop ingénieuse de rhumatismes !... Ha ! ha ! des rhumatismes, Fleury-Moor ! L'homme-singe rhumatisant ! ha ! ha ! Passe encore pour l'homme primitif des cavernes glaciaires ; mais l'homme-singe du pliocène tropical ! ha ! ha ! laissez-moi rire ! »

— « Il n'y a rien là de risible, » gronda le géologue, « et les ossements de Java *sont* des ossements de pithécanthrope. Au reste, pourquoi les hypertrophies de l'os fémur ne seraient-elles pas des lésions mécaniques, suites d'un accident? des fractures ressoudées? On l'a dit ; vous le savez aussi bien que moi... Et puis, assez, voulez-vous? C'est agaçant. »

Il regardait la terre, et moi la mer.

— « Voici les oiseaux revenus, » annonçai-je. « Ils pêchent là-bas. On dirait que leur plumage est blanc, ou bien c'est un effet de la distance et du soleil... Ce sont des goélands formidables. »

— « J'aurais tant aimé savoir ce qu'ils sont ! » rabâcha Fleury-Moor. « Mais il faut y renoncer. Ne perdons pas un temps précieux et tâchons au moins de reconnaître ce que nous avons sous la main. Il y a là des poires monstres qui m'intriguent. Essayons d'aller jusqu'au bois. »

Il fit alors quelques pas, le pied tâtonnant et le bras sondeur, comme s'il eût été privé de l'usage de la vue, et cela parce qu'il craignait les obstacles cachés de l'invisible paysage contemporain.

— « Hep ! » fit-il.

Arrêté dans un haut-le-corps et retourné vers moi d'un air d'hésitation et d'émerveillement, il chuchota derrière l'abat-voix de sa main :

— « La caverne ! Voyez-vous !... »

Muet, je l'avertis d'un signe qu'il fallait revenir ; et j'éprouvai soudainement un désespoir non pareil, à songer que peut-être nous étions seuls à jamais sur une Terre où les hommes n'existaient pas. Des phosphorescences venaient de s'allumer dans les ténèbres de la caverne. C'étaient de petites braises deux à deux, rouge-vert et vert-rouge, incontestables, incontestablement reconnaissables, — des yeux.

— « J'y vais ! » décida Fleury-Moor.

— « Non ! »

Et je me précipitai sur lui.

— « Admettez que le mirage se dissipe, » raisonna-t-il, « est-ce que vous ne vous repentirez pas éternellement d'avoir gâché l'occasion ? Profitons-en, mon cher ! profitons de ce mirage praticable ! »

— « Vous ne voyez donc pas que ces yeux *nous regardent !* »

— « Hein ! Vous déraillez ! Ils regarderaient dans l'avenir?... »

Mais je le tenais ferme, car j'étais alors gouverné par un maître intérieur plus autoritaire que le bon sens. Il dut céder à ma force et finit par se contenter d'un examen à distance.

Les yeux fulguraient, couples d'étoiles sombres, et clignotaient parfois sous des paupières effroyablement inconnues. Ma fantaisie forgeait derrière eux une famille d'ours épouvantables, gros comme des rhinocéros...

— « Vous ne remarquez rien? » dis-je *ex abrupto.*

— « Plaît-il? »

— « Vous ne remarquez pas?... Le rayon de soleil?... »

— « Quel rayon? »

— « Celui qui pénètre dans la caverne, ce pan de lumière oblique... »

— « Après? »

— « Eh bien ! les deux yeux qui paraissent le plus près de l'orifice... ne se trouvent-ils pas *au-dessus* de la clarté? »

— « Oui, c'est vrai. »

— « Donc, si c'étaient les yeux d'un animal posé sur le sol, nous verrions cet animal dans le rayon de soleil... »

— « Bravo ! De toute évidence, ces yeux appartiennent à quelque bête qui s'accroche à la voûte, à moins qu'elle ne stationne à même l'atmosphère. »

Aux profondeurs de l'antre, qu'elles creusaient indéfiniment, les paires de prunelles flamboyantes se multipliaient.

Nous étions fort à découvert et je n'avais garde d'interrompre la surveillance du voisinage, en dépit de l'absurdité d'une telle occupation. La palmeraie, coupée en deux par la clairière de sable rouge, enfonçait l'ombre de ses dessous à droite et à gauche de la caverne. Je ne pus retenir un hoquet de stupeur : cette ombre aussi était ponctuée de regards aux luisances mordorées ! Il y en avait deux au bas de chaque poire pantagruélique. Il y en avait des centaines. Et la forêt Argus nous épiait de tous ses yeux fascinateurs.

L'idée que les poiriers n'étaient pas végétaux me traversa l'esprit comme une araignée velue.

Mais Fleury-Moor parla selon la sagesse :

— « Vos poires, » dit-il, « sont tout bonnement des chauves-souris. Ce sont des vampires géants qui, la tête en bas, dans leur posture consacrée, se tiennent agrippés aux branches de ces candélabres et au plafond de la caverne. Mais ils doivent être diurnes, parce que, voyez-vous, je gage que vos soi-disant goélands ne sont aussi que des vampires. Ceux qui nous environnent font la sieste, probablement. »

— « Vous voulez dire qu'ils s'éveillent ! »

J'aurais préféré n'avoir pas à rectifier. La chauve-souris commune me dégoûtant jusqu'à la nausée, je laisse à penser l'impression que me causa cette cité de vampires, doués, par leur gigantisme, d'une monstruosité supplémentaire.

Je regardai la caverne, la palmeraie et les chauves-souris suspendues, piriformes. Fleury-Moor regardait la mer et les chauves-souris volant au loin...

Une minute ainsi, sans que rien ne bougeât.

Incroyable et contradictoire lubie : cette passivité qui éternisait l'angoisse de l'expectative me poussait à l'action, moi, le plus timide ! Impulsif, je ramassai deux ou trois galets.

— « Faut-il ? » proposai-je en visant la bouche ténébreuse.

Fleury-Moor approuva d'un geste évasif.

Mon premier galet manqua le but et, frappant la muraille, retomba sur un monceau d'arêtes de poissons, près de l'ouverture. Le deuxième galet fila tout droit vers le fond du repaire.

Aussitôt, un concert effroyable, qui nous fit dresser les cheveux sur la tête, s'éleva des entrailles du talus, et la caverne s'emplit de hurlements démoniaques, ainsi qu'un boyau menant aux Enfers. Sa nuit fut constellée de charbons ardents. Et nous vîmes enfin quelque chose remuer au cœur de l'obscurité, blanchir pas à pas et s'avancer vers la lumière sous les yeux incandescents.

« Un homme ! » pensai-je.

— « Un singe, » murmura Fleury-Moor.

C'était l'un et l'autre, et ce n'était ni l'un ni l'autre : un bipède, d'une maigreur affreuse, avec un pauvre petit crâne tout rond, le nez camus, la mâchoire proéminente, des oreilles en feuille de choux et du poil sur toute la figure. A n'en pas douter, le pithécanthrope, l'ancêtre de l'homme était devant nous ! Le pithécanthrope tel qu'Eugène Dubois l'avait restitué d'après les ossements de Java ! Le *pithecanthropus erectus* du pliocène, ici, dans le miocène, en Europe, en Champagne ! vivant ! et qui, par une étrangeté abominable, était l'allié du peuple des vampires ! et qui partageait leur habitat !...

« Bah ! » me dis-je pour me satisfaire, « il les utilise comme esclaves, ou chiens de chasse, ou chiens de pêche, plutôt ! »

L'homme-singe s'arrêta sur le seuil du terrier cyclopéen. Il ouvrit ses yeux rapprochés, qu'il avait tenus mi-clos...

Au grand soleil, ce qu'il avait de plus ébahissant nous apparut Et je le donne en mille !... Ecoutez : ce sauvage entre les sauvages, qu'on attendait à voir tout nu, était drapé dans une ample pèlerine de cuir souple, marron, lustré, dont les plis retombaient le long du corps, en symétrie, jusqu'aux talons !

— « Un manteau ! » s'effarait le géologue. « Civilisé, déjà ! Un orang qui sait s'habiller !... au diable ce vêtement ! il nous empêche de contrôler l'anatomie externe du monsieur... »

Le pithécanthrope fronça les sourcils d'une manière simiesque, puis tourna la tête à la façon d'un homme. Le tumulte prit fin dans la grotte.

— « Il nous regarde, vous dis-je ! »

— « On le dirait tout de même ! » concéda Fleury-Moor. « Mais, s'il nous regarde, il peut donc nous entendre ? Allons ! c'est impossible. »

Il eut un sourire indéfinissable, et cria vers la bête humaine :

— « Ohé ! grand-papa ! »

Et il se mit à rire, certainement pour me dérider. Je n'en avais pas envie ; je n'en eus pas licence.

Notre aïeul étendit un bras démesuré soulevant la toge de cuir. Sa bouche, ouverte, devenait une gueule armée de crocs. Une voix glapissante, un aboiement compliqué s'en échappait avec des coups de gosier qui faisaient sauter la gorge famélique, pareillement à celle des chanteurs italiens :

— « *Hattouix, touix, touix ! Hirah-ah ! Râtoh ! Râtoh !* »

Quelque chose comme cela. Je me rappelle fort bien « *Râtoh !* » qui, après tout, s'écrirait « râteau » sans inconvénient. Et, croyez-moi, c'était vraiment une curiosité, ce mot français, ce terme de jardinage, évocateur de mails et de boulingrins, de Versailles et de Trianon, sur les lèvres à peine ourlées du gorille adamique.

Or, à l'époque miocène, « *Râtoh !* » voulait dire sans doute : « A moi, mes gars ! » ou bien : « Rassemblement ! » A cet appel, ou bien à cet ordre, une bande d'anthropoïdes fit irruption hors de la caverne, chaque côté de la palmeraie dégorgea sur la place une troupe de nos ascendants, et la crête du talus se garnit d'un cordon de sentinelles issues de la pinède. Une odeur ammoniacale de singerie nous prenait aux narines. Des hurlées ignobles comblaient le silence. Une population hostile et bestiale nous investissait, formant le cercle. Tous, comme le chef, étaient revêtus de capes plus ou moins brunes dont ils agitaient les pans avec furie.

Je voulus regagner les roches au bord de la mer... A tire-d'aile au-dessus des vagues accourait une nuée de ces grands alcyons, ou de ces grandes chauves-souris... Sur ce point, nous allions savoir à quoi nous en tenir : albatros ou vampires, ils accouraient à la rescousse, et...

— « Des hommes volants ! » s'exclama Fleury-Moor.

D'honneur ! c'étaient des hommes volants. Et le manteau brunâtre, la cape uniforme des primates qui nous entouraient, qu'était-ce? on l'a déjà compris : — de vastes ailes repliées. — La poire, l'oiseau, la chauve-souris, le pithécanthrope ne faisaient qu'une seule créature : Adam notre père, qui avait régné sur la terre comme dans le ciel.

Lors, de toutes parts, nous étions entourés d'ancêtres. Leur vol arrondissait un dôme d'envergures battantes. Ils nous avaient mis sous cloche, et cette coupole frémissante obscurcissait le jour. On ne pouvait plus s'évader.

L'instinct nous colla dos à dos. Ainsi parés, deux en un, Janus à la double face vigilante, nous supprimions la désolante infériorité de notre revers. Et je serrais mon fusil d'une main nerveuse et spasmodique...

— « Vous voyez bien que le mirage est réciproque, » dis-je, « puisque nous les voyons et qu'ils nous voient ! »

Je sentis qu'il haussait les épaules.

— « Fantômes naturels ! Fantômes naturels ! » expliqua-t-il. « Vous y êtes?... Illusion ravissante. Efforçons-nous de retenir tout ce que nous pourrons... Ah ! ah ! ah ! l'homme a donc fini par les perdre, ses ailes ! à force de ne plus s'en servir ! L'évolution l'a puni de sa paresse ! comme les pingouins ! Ah ! ah ! efforçons-nous de retenir tout ce que nous pourrons. »

— « Oui, c'est entendu. Vous ressassez toujours la même chose ! »

Les pithécanthropes — disons mieux, puisqu'ils avaient des ailes : les ptéropithécanthropes — se contentaient pour le moment de nous tenir en observation. Nous étions le point de mire de tous les regards, ce qui n'allait pas sans m'intimider. Par surcroît, le tumulte incessant, la hourvari des clameurs, le claquement des ailes membraneuses engendraient un vertige de l'œil et du tympan. Je me raidissais contre une faiblesse d'origine exclusivement physique, ou peu s'en faut. Toute ma vie s'employait à combattre mes paupières qui voulaient se fermer. J'attendais avidement la fin du prodige. — Fleury-Moor, lui, pensait tout haut dans le mirage. Afin de mieux se souvenir de ce qu'il avait remarqué, l'incomparable savant prenait des notes verbales. Je l'entendrai toujours enregistrer :

— « Face négroïde. — Prognathe. — Aucune civilisation. — Pas de feu. — Rudiment de langage. — Le chef est le plus robuste et non le plus âgé. — Comme chez les animaux, égalité des mâles et des femelles. — Aucune arme. — Les ailes... ah ! sans pareilles, réunissant les bras et les jambes. Ha ! ha ! les protubérances de Java ! Je tiens la clef de l'énigme ! Sous ce rapport, voilà des êtres intermédiaires, situés entre la chauve-souris et l'écureuil volant ; mais ils ne sont ni insectivores ni rongeurs. Ichtyophages, oui, mangeurs de poissons. En somme, ils procèdent surtout des ptérodactyles ; et décidément toute la faune terrestre descend des sauriens... C'est votre avis, n'est-ce pas, Chanteraine? »

— « Tout tourne ! J'ai le mal de mer ! Tout tourne ! » répondis-je. « Que faut-il faire? Je ne demande qu'à faire n'importe quoi... »

Ma contre-partie grommela son dédain :

— « Stupide... Représentation sans danger... Indigne de son rang... Tableaux vivants... Galerie... Portraits de famille... ».

Enfin il se remet à pester contre le manque d'outillage.

— « Servez-vous au moins de votre chronomètre ! » lui dis-je. « Prenez les temps. Quelle heure est-il ? »

— « Cinq heures cinq. »

— « Rentrez ça ! » m'écriai-je. « Ça les excite ! ça brille ! Rentrez votre montre ! Ils vont vous faire un mauvais parti... Remettez... »

Du sombre et du lourd tomba sur nous. Je fis un écart. Une patte de poils et d'ongles s'abattait sur la main qui tenait la montre vermeille... A terre, couvrant le corps disparu de Fleury-Moor, un pithécanthrope luttait les ailes plissées, abject comme un diable de Callot. La brute, agitée de soubresauts, m'offrait sa nuque évidée sous l'occiput... J'épaulai, je tirai...

Cette fois, le coup produisit un vacarme de foudre. Une épaisse fumée m'entourait, soufflant à l'improviste le soleil immémorial. Cela fut suivi de silence et de froid.

La fumée ne s'en allait pas...

Elle ne pouvait pas s'en aller, puisqu'elle était le brouillard réapparu. La déflagration de ma poudre avait ébranlé sa lourdeur et fait s'évanouir l'étonnante rétrospection qui se jouait en lui. Nous avions regagné le vingtième siècle.

Immédiatement et comme suite à la même dislocation, la brume devint de la bruine. Une pluie ténue et frigorifique me vaporisa...

Le soir du soir était venu. Dans une pénombre où la nuit et le brouillard confondaient leurs négations, j'aperçus à mes pieds ceux de Fleury-Moor étendu tout du long, la face contre terre.

Il reprit connaissance avec des gémissements.

— « On m'a tué ! On m'a tué ! » geignait-il.

Et vraiment il avait l'air de lamenter cela de l'autre côté de la Mort. Ses mains étaient celles d'un homme qui a péri. Je les frottais en pure perte. Il regardait autour de lui, les traits inexpressifs, ahuri d'épouvante. Il avait les yeux qu'on doit avoir sous les paupières quand on dort.

Je lui montrai, dans le vague, l'ébauche d'un sapin. Cette vue familière le rasséréna. Il me dit qu'on voyait assez clair pour s'en retourner et qu'il désirait le faire au plus vite.

Je confectionnai rapidement une croix de branchettes et je la plantai dans la terre d'une certaine façon. Fleury me pressait de partir.

A quelque vingt mètres de là, nous retrouvâmes le sentier. Nouvelle croix. Nouvelle impatience de Fleury-Moor.

Plus avant, des tailleurs de pierre, qui regagnaient Nauroy-les-Cor-

monville, répondirent à mes questions. Ils n'avaient rien vu, que le brouillard ; ni rien entendu, que le coup de fusil.

— « La bizarrerie était localisée dans un espace très restreint », fis-je quand ils nous eurent quittés. « Cela est fort heureux. Autrement, que de villages eussent été submergés !...»

Je voulais rire. Vaine dépense. Fleury-Moor descendait la colline à toutes jambes, faisant des crochets inexplicables et des haltes subites, inquiet des chauves-souris traçant leurs éclairs noirs, ému par le brouillard vert d'un champ d'asperges qu'on aurait pu traverser pour couper au court. Le feuillage vaporeux d'un saule l'effraya comme un épaississement de brume. Un hibou qui fuyait, silencieux à l'égal d'un reflet, lui fit rentrer la tête dans les épaules.

Je le suivais tant bien que mal. Nous arrivâmes au château.

Il avait été convenu que nous garderions le secret sur l'aventure qui nous était arrivée. Cela ne fut rien moins qu'aisé. Le soir, mon confrère se sentit plus faible. Ses mains restaient cadavériques et sa physionomie ne pouvait plus traduire les variations de sa pensée. On le coucha. Je le veillai, de compagnie avec sa femme. Toute la nuit j'eus le sentiment que Fleury-Moor, célèbre géologue, avait fini d'être génial, et qu'il ne serait plus désormais qu'un endroit où de grandes choses s'étaient passées.

Au matin, par bonheur, la fièvre baissa. Le docteur prescrivit le repos, le mutisme et le sommeil. Avant de commencer le traitement, Fleury souhaita m'entretenir seul à seul.

Son désir était que je retournasse sur les lieux du mirage, pour déterminer l'emplacement de la caverne. « Il fallait la retrouver coûte que coûte. Elle devait contenir des fossiles inestimables. » Il me félicita chaudement d'avoir planté des repères, et me conjura de faire diligence, de peur que le vent ou quelque vagabond ne les eût enlevés.

Je partis avec des terrassiers munis de leurs instruments.

Les deux croix n'avaient pas été dérangées. L'orientation de la première indiquait la seconde, et l'orientation de la seconde indiquait la caverne. Ma rétine conservait le tableau des distances, et comptait trente mètres environ de la place où Fleury-Moor était tombé jusqu'à l'entrée du souterrain. Mais, à présent, l'apport des siècles avait poussé le talus d'une vingtaine de mètres en avant ; de telle sorte qu'il nous aurait fallu pratiquer une galerie de cette longueur, si, à deux mètres sur la gauche et dans la direction voulue, la carrière la plus opportune ne se fût enfournée. Je mesurai vingt mètres le long de sa paroi. Les terrassiers attaquèrent à droite, et rencontrèrent l'argile presque aussitôt.

Vers trois heures après midi, j'arrêtai le travail. Point de caverne. Elle s'était affaissée, j'imagine, au cours des vicissitudes géologiques. Mais en fouillant avec soin, nous découvrîmes, dans la pâte marneuse, des conglomérats de terre rouge mêlée d'ossements.

J'isolai sur place des fragments de squelettes analogues à celui du pithécanthrope de Java. Les os des bras et des jambes présentaient,

tous, les fameuses excroissances du fémur malais, qui ne sont ni des lésions mécaniques ni des stigmates d'arthritisme, mais bel et bien des apophyses naturelles où venaient s'attacher les tendons des ailes membraneuses. (Ces pièces, ajustées entre elles, forment un squelette composite à peu près entier, que l'amateur peut voir au Muséum sous la dénomination réputée fantaisiste de *pteropithecanthropus erectus*. On dit encore *anthropopterix,* ou plus communément l'*homme ailé de Cormonville*.)

Selon mes prévisions, la fouille ne mit au jour nulle poterie, même grossière, nul silex, même brut pas un tibia d'éléphant, massue toute faite ; pas une corne de narval ayant servi d'épieu. Aussi, grande fut ma surprise d'exhumer une portion de crâne, occipitale, percée d'un trou rond qui semblait attester l'usage du trépan chez l'anthropoïde de l'ère néozoïque. Je n'ignorais pas que l'homme quaternaire, le maître du feu, le fabricant de haches eût pratiqué cette chirurgie précoce ; mais l'homme tertiaire ! un hamadryas ! moins qu'un faune de la légende !...

Je méditai sur ce reste de crâne plus gravement qu'Hamlet sur tout le crâne de Yorick. Ce vide énigmatique, ce petit cercle de néant m'obsédait... J'eus l'idée de prendre sa mesure. Il avait... le même diamètre que les balles de mon calibre 12 !...

Je ne pouvais m'habituer à l'explication qu'un simple rapport numérique venait de faire éclater dans mon incertitude, lorsqu'un terrassier m'apporta ce qu'il avait déterré : une main droite, cimentée intimement à la motte de glaise qui moulait ses os légers, friables et blancs. Elle crispait le grillage de son poing sur une prise que je résolus de dégager.

Depuis des millions d'années cette dextre était enfouie sous une montagne. Cependant, elle tenait un *chronomètre fossilisé !*

Je n'ai jamais vu de relique aussi déconcertante. Des miettes de verre, irisé par l'amoncellement de plusieurs antiquités, parsemaient la ruine du cadran. Les charnières de la montre s'étaient soudées. Je l'ouvris du couteau, comme une huître. Il ne restait des rouages d'acier qu'une poudre de rouille, granulée de rubis. Mais l'or impérissable avait résisté aux ravages du temps. On lisait au boîtier terni le nom du vendeur : *Samuel Goldschmidt, avenue de l'Opéra,* 129, *Paris*. Et les aiguilles, couvertes d'un croûte minérale, marquaient CINQ HEURES CINQ depuis une manière d'éternité.

Je n'entreprendrai pas de dire le désordre de mes pensées.

Trente minutes après, porteur de la montre et de l'occiput, je forçais la consigne et je violais la chambre à coucher de Fleury-Moor. Il était assis dans son lit, les bras croisés.

Son accueil me déçut. Le rapport que je lui fis ne l'intéressa guère, et quand il eut manié distraitement les deux raretés :

— « Chanteraine ! » me dit-il, le verbe haut et l'accent résolu.

— « Eh bien ?... »

— « Il ne faut pas le dire aux hommes. »

— « Quoi donc, mon bon ami? »

— « Que les hommes d'autrefois avaient des ailes... »

— « Hé? »

— « Ce serait trop triste pour eux, voyez-vous... Il ne faut pas leur dire... J'ai beaucoup réfléchi depuis votre départ...

» Ainsi, Chanteraine, notre besoin de sillonner le ciel, notre immortel désir d'envolée, ce n'est donc pas un espoir, une poussée de la race dans le sens du meilleur et du plus beau ! Ce n'était qu'un regret indéfini... le regret des ailes perdues... le regret du paradis perdus ! — Est-ce cela que l'Ancien Testament veut symboliser par l'expulsion d'Adam et d'Eve? Peut-être. Probablement. Ah ! croyez-le : tous les mythes des anciens ont une base dans la réalité de la préhistoire. Tout à tour, chaque héros y représente le genre humain. Prométhée n'est-il pas la conquête du feu? La perte du vol n'est-elle pas aussi la chute d'Icare?... Une tradition élémentaire, sourde et tenace, d'elle-même se transmet dans la rancune ou la reconnaissance de la chair. Quand nous désirons d'acquérir des ailes, nous pleurons, sans le savoir, nos ailes arrachées, comme sans le savoir, lorsque nous éprouvons la nostalgie de la mer, ce qui nous émeut si largement c'est la tendresse de l'exilé pour sa patrie désormais défendue !... Non ! non ! il ne faut pas apprendre aux hommes qu'ils sont des anges déchus. Ce serait trop triste ! »

— « Comment ! » fulminai-je, indigné, consterné aussi. « Vous auriez le courage de vous taire?... Mais notre découverte ne nous appartient pas ! Elle est aux peuples du monde !... Et je me demande un peu ce qu'il y a de « triste » à savoir ce qu'elle enseignera : Jadis les hommes voltigeaient, mais leur âme rampait ! — Avouez que nous avons gagné au change ! »

— « Il ne faut pas le dire. »

— « Et la vérité ! » m'écriai-je. « Le vérité ! Ne faut-il pas la dire, envers tout, contre tout? Ne faut-il pas lui sacrifier tout? La vérité Fleury ! n'est-elle pas le but de notre essor intellectuel? N'est-ce donc pas la vérité qui met des ailes à notre âme et la fait monter plus haut qu'un séraphin hexaptère?... »

— « Il ne faut pas le dire tout de même, » s'entêta Fleury-Moor.

En droit, l'honneur de cette trouvaille indivise revenait à chacun de nous pour moitié. L'un ne pouvait disposer de sa part sans le consentement de l'autre. Je me résignai donc.

Et voilà pourquoi tant de jours se sont écoulés avant que le ptéropithécanthrope ne fasse son entrée au Muséum.

Il doit cette grâce à l'invention des aéroplanes. Au lendemain de la première expérience décisive. Fleury-Moor vint me délier du secret.

— « Encore que ce soient là des engins d'orthopédie, qui sont aux ailes ce qu'une béquille est à la jambe coupée, il me paraît, » dit-il, « que nous pouvons parler, puisque Dieu réintègre Adam au paradis et que voilà Dédale qui remonte aux cieux. »

Nous avons parlé. Qui nous a crus? Personne. Et pourquoi?

C'est que, d'une part, le squelette du Muséum est un squelette comme celui de Java, sans plus. Les ailes du pithécanthrope ressemblaient moins à celles des chauves-souris qu'aux membranes des écureuils volants ; elle n'avaient qu'une armature de muscles, qui a disparu.

D'autre part, nous n'osons pas, vivants, raconter la tribulation qui témoignerait en faveur de notre thèse. La postérité seulement connaîtra le mirage qui nous assaillit dans le brouillard du 26 octobre et nous donna l'inoubliable vision du temps que les hommes volaient.



■ ***Charles Morgan débute dans la « science-fiction ».***

Un écho de « **Paris-Presse** » du 20 février dernier nous apprend que Charles Morgan, le célèbre romancier anglais, vient de remporter un triomphe pour la sortie de sa nouvelle pièce : « *The burning glass* ». Il s'agit d'une pièce d'anticipation à tendances philosophiques, opposant aux monstrueux progrès de la science le seul domaine qui laisse subsister un espoir pour l'homme : le domaine spirituel. Le titre évoque la découverte d'un engin meurtrier, infiniment plus destructeur que la bombe atomique, utilisant la haute atmosphère comme une lentille pour concentrer les rayons du soleil sur un point quelconque de la terre, en y supprimant toute vie (l'idée est assez classique).

A la suite de cela, la « science-fiction » va-t-elle conquérir des lettres de noblesse en Angleterre ? N'oublions pas que c'est Aldous Huxley qui nous a donné avec « *Le meilleur des mondes* » un des plus impressionnants et des plus sarcastiques essais d'anticipation intellectuelle.

Le chemin sur la route

par ALAIN DOREMIEUX

C'est un tout jeune auteur que nous vous présentons aujourd'hui en la personne d'Alain Dorémieux, puisqu'il est né en 1933. Malgré son âge encore tendre, son goût d'écrire est assez ancien.

Déjà, au collège, de la 6e à la 3e, il récoltait traditionnellement les prix de narration. A 12 ans, il commençait à écrire des vers qu'il jugeait dignes de La Fontaine et, à 16 ans, il rédigeait sa première nouvelle — atrocement romanesque — dit-il! La nouvelle reste un genre auquel il est fidèle et son goût effréné du roman policier lui a inspiré notamment de subtiles histoires de crimes. « Si subtiles », ajoute-t-il modestement, « que je suis le seul à les avoir comprises ».

Mais Alain Dorémieux est aussi, depuis longtemps, fervent de littérature fantastique (avec une prédilection pour Edgar Poe). Il fait donc également — avec une passion accrue — des essais dans ce genre. C'est l'un de ceux-ci que nous avons retenu à votre intention car nous avons été frappé, à sa lecture, par les qualités d'imagination et d'écriture qui s'en dégageaient.

Nous avons eu la curiosité de demander à l'auteur comment lui était venue l'idée de ce conte fantastique et voici ce qu'il nous a répondu :

« En août 1951, je passais mes vacances en Charente. C'est là, en me promenant un jour sur une route inconnue, que je découvris le chemin qui aurait pu être *le chemin étrange de cette histoire.*

» D'y avoir pénétré, je crus vraiment me sentir dans un monde différent. Il était bordé de feuillages qui bouchaient la vue et on n'y entendait aucun bruit, dans la torpeur de cet après-midi d'été. Pas même un chant d'oiseau. L'air y avait comme une autre densité.

» Je le suivis et il me parut interminable. Entre sa double haie de buissons et d'arbres qui se répétaient d'un tournant à l'autre, saus aucune solution de continuité, on aurait dit qu'il ne menait nulle part. Mais il aboutit enfin à une chapelle en ruines sur une minuscule hauteur, un lieu enclos de verdure dont l'isolement avait quelque chose de fascinant.

» Et ce fut dans cette sorte de retraite que ma rêverie s'organisa, tandis que je me surprenais à penser : et si, réellement, *un jour, on rencontrait un chemin qui... Mais c'est là tout le sujet de ce conte. Je l'écrivis le jour même en rentrant de ma randonnée. »*



 Copyright, 1954, by Fiction and Alain Dorémieux.

Il n'y avait pas de doute possible. Il fallait se rendre à l'incroyable évidence, admettre une réalité inouïe...

Là, devant ses yeux... Oh ! s'il avait pu se tromper !

Mais chaque détail était à sa place, chaque image s'insérait docilement dans le tableau qui le stupéfiait : l'image de ce noisetier, celle de cette haie fleurie, celle du moindre caillou de ce chemin qui n'existait pas...

Mais ce qu'on voit *doit* exister. C'est nécessaire. Le monde sans cela *ne serait pas* le monde.

L'homme promena ses regards autour de lui. Il reconnut la campagne aux perspectives verdoyantes et vallonnées, les bouquets d'arbres épars, les premières maisons du village au bout de la route.

Tout cela existait, était réel. C'était ce qu'il voyait chaque jour. Et cette route était bien celle qu'il parcourait matin et soir pour se rendre aux champs ; depuis *tant* d'années qu'il la connaissait *par cœur*.

Il fixa de nouveau le chemin devant lequel il s'était arrêté. Comment la vision qu'il offrait pouvait-elle être aussi normale, aussi fidèle à tout le reste du paysage?

Les cailloux dont il était parsemé, la haie fleurie qui l'encastrait étroitement et ce noisetier en bordure, si semblable à tout autre noisetier...

Un simple chemin, ouvert à angle droit sur la route, offrant un tracé sinueux sur une dizaine de mètres avant de disparaître, par un brusque coude, derrière les arbres.

Un simple chemin comme les autres...

De toute la force de son esprit, éperdument, l'homme tenta de fournir une explication à ce qui lui arrivait.

Il ferma, puis rouvrit les yeux. Le chemin se montrait toujours à la même place, plein d'une évidence tranquille.

Les cailloux, la haie de fleurs, le noisetier. Un spectacle *accueillant* et tranquille. Mais chargé, pour celui qui le contemplait, de la puissance terrifiante d'un cauchemar.

Car, et c'était là le nœud du problème où il se débattait, il n'avait *jamais vu* le chemin.

Il se représenta bien tous les aspects de la question. Depuis son enfance, il avait parcouru cette contrée dans ses moindres détours, jusqu'en ses moindres recoins. Enfin, cette route, celle de son village, il ne se passait pas de jour qu'il ne l'empruntât. Chacun de ses aspects était minutieusement enregistré dans son cerveau.

Et il n'avait jamais vu le chemin...

Il était impossible que celui-ci pût avoir existé auparavant sans qu'il l'ait une seule fois *remarqué*.

Le jour même, il en était sûr, lorsqu'il était passé au même endroit quelques heures plus tôt, le chemin n'imposait pas encore son existence à la prairie et au sol qui l'ignoraient. Il n'y avait qu'à voir, cette fois-ci, avec quelle irrémédiable certitude sa présence insolite l'avait immédiatement frappé en plein cœur. Une telle présence auparavant n'aurait

pu lui rester étrangère. Si elle se révélait ainsi à lui, c'est qu'elle avait lieu de le faire pour la première fois.

Il n'y avait donc qu'une solution, claire et insensée : le chemin venait d'apparaître spontanément, il venait de *naître*... Là où il n'y avait rien, que des prés et des champs, et de ces boqueteaux éparpillés de mélèzes, il s'était soudain trouvé mêlé à la réalité extérieure, comme s'il avait débordé d'un autre monde pour venir s'incruster, par erreur, sur celui-ci.

Alors, était-il la porte ouverte sur cet autre monde?

Il existait, en tout cas, et l'homme n'avait que quelques pas à faire pour y pénétrer.

Il remarqua soudain l'arbre qui se dressait à un mètre de l'entrée du chemin. C'était là un arbre du *monde réel,* il le reconnaissait : un vieux bouleau au pied duquel il s'était assis parfois. Et à côté, ou presque, il y avait ce noisetier du chemin, ce noisetier de rêve... C'était inadmissible, il aurait dû y avoir une cassure, une rupture marquant la frontière entre les deux mondes. Mais rien ne rompait la continuité. Chaque brin d'herbe était semblable aux autres et c'était la même herbe en apparence qui se continuait *là-bas,* tout près, *entre les haies fleuries*...

L'homme se sentit envahi du besoin de *savoir*. A tout prix. Il *fallait* qu'il s'engageât dans le chemin et connût le but où celui-ci menait. Car il y avait forcément un but...

S'il ne le faisait maintenant, peut-être serait-il à tout jamais trop tard. Peut-être dès le lendemain le chemin aurait-il disparu. Et il passerait *le reste de sa vie* à le chercher.

Il resta longtemps hésitant sur le bord de la route, tiraillé par la crainte de l'Inconnu. Il s'approchait insensiblement de l'entrée du chemin, d'une démarche méfiante. Bientôt, il ne lui fallut plus qu'un pas pour y être. Il se retourna une dernière fois sur le présent. Un souffle de vent lui apporta, lointains et espacés, les coups de cloche de l'angélus. Il était six heures. Il regarda la campagne et les ombres allongées qu'y portait le soleil déclinant. Une hirondelle fendit le ciel. Il entendit son cri perçant et fit le dernier pas, franchissant la limite invisible qui le séparait de *l'autre côté*.

. . . .

On était merveilleusement bien dans cette fraîche atmosphère. Le corps et l'esprit devenaient légers. Plus rien n'avait d'importance.

Il n'y avait plus d'ombres sur le sol. Mais une lumière blanche brillait, limpide, semblant venir de toutes parts.

Il s'aperçut que les couleurs étaient atténuées. En fait tous les verts prenaient une teinte uniforme, tirant sur un gris bleuté.

« Un monde différent », pensa-t-il avec une extase confuse.

Il prit alors garde au silence et à l'immobilité qui l'entouraient. Il tendit l'oreille. Mais aucun bruit ne s'insinuait dans cet immense, ce glacial silence. Pas même un souffle de brise pour faire bruisser les feuilles. Chaque branche, chaque fleur avait l'air figée pour l'éternité dans sa forme première.

La vie semblait s'être arrêtée là, suspendue.

Il s'avança jusqu'au tournant et regarda en arrière avant de le dépasser. Il aurait dû être surpris de ne plus voir la route qu'il venait de quitter, mais *seulement* le chemin s'enfuyant sinueusement à perte de vue...

Mais il y fit à peine attention, possédé du désir de poursuivre son exploration.

Il voulait connaître la signification secrète.

Le tournant dépassé, il vit que le chemin se continuait sans changer d'aspect, serpentant tel un ruisseau capricieux jusqu'à un nouveau tournant nimbé de feuillages.

Il l'atteignit : le chemin filait au loin et se perdait encore.

Il s'entêta, marchant machinalement entre les bords herbeux, obsédé par une seule idée : celle de parvenir au but.

Et toujours se révélait à lui une nouvelle portion du chemin, comme si celui-ci le précédait et l'invitait moqueusement à le rejoindre, pour à nouveau se transporter plus loin...

Il avait l'impression de suivre un labyrinthe perpétuellement tordu en zigzags, enchevêtrés de méandres trompeurs.

Une inquiétude furtive peu à peu le gagnait, tourmentant ses nerfs. Il se força à rire et son rire lui parvint étrangement assourdi, comme au travers de profondeurs ouatées.

Cependant le chemin s'élargissait insensiblement. Ses bords s'étaient relevés jusqu'à former deux hauts talus, entre lesquels il se sentit emprisonné.

Il ne savait plus depuis combien de temps durait ce voyage aveugle. Etait-ce des heures?

Il aurait voulu crier, mais sa voix ne perçait plus l'épaisseur du silence. Il lui sembla que des murs invisibles se resserraient, se refermaient autour de lui.

Il se sentit suffoquer. Il n'entendait plus le bruit de sa respiration.

En trébûchant, il continua sa marche.

Encore un détour...

Et là, soudain, le but !

La clé de tout.

Flanquée du double talus, une grille fermée tenait toute la largeur du chemin.

Il s'approcha, le cerveau tendu dans l'attente de la *révélation*. La grille s'écarta lentement sous la poussée de sa main. Mais il avait déjà *vu*...

La grille était celle d'un cimetière.

Et ce cimetière avait ceci de particulier que les tombes s'y succédaient à l'infini, avec leurs croix comme autant de bras dressés, sans que nulle limite vînt s'opposer, d'un côté ou de l'autre, à leur prolifération démesurée.

Des allées rectilignes y creusaient leur voie et l'homme s'engagea

dans l'une d'elles. Il n'avait plus peur. Il lui parut même, confusément, qu'il avait atteint ce qu'il désirait.

Le paysage de silence des tombes se déroulait doucement sous ses yeux, comme une série d'images au ralenti. Il observait chacune d'elles avec une lucidité attentive. Il cherchait quelque chose.

Il l'aperçut enfin : une tombe béante au bord de laquelle gisait un cercueil ouvert et vide.

Il se dirigea vers elle, le cœur gonflé de calme comme au moment du sommeil. Il déchiffra l'inscription sur la croix. Et là, avec résignation, avec humilité, avec frayeur, il reconnut son propre nom, suivi de sa date de naissance et d'une autre date. La date qui allait être celle de sa mort.

Il s'enfuit, courut de toutes ses forces au milieu de la forêt de croix et se retrouva enfin dans le chemin détestable.

Là, il courut encore, sans trêve. Mais le chemin ne menait plus nulle part. Il s'était *refermé* sur lui-même, comme un cercle inexorable. Et toujours, les mêmes tableaux d'arbres et de fleurs y renaissaient périodiquement.

Il comprit qu'il n'y avait plus d'issue et qu'il était condamné à revenir vers la tombe où, depuis toujours, patiemment l'attendait sa mort.

. . . .

Sur la route du village, son corps est couché à côté du vieux bouleau. Les derniers coups de l'angélus du soir font résonner l'air. Il est mort, en quelques secondes, d'un arrêt du cœur. Sur son visage, un léger rictus d'étonnement.

ENVOI DE MANUSCRITS

A peine notre numéro 1 était-il en vente depuis quelques jours, que nous étions déjà submergés de manuscrits qui nous étaient proposés pour une publication éventuelle ultérieure. Nous nous excusons même auprès de certains de nos correspondants auxquels nous n'avons pas eu le temps matériel d'accuser réception de leurs envois, tant ceux-ci ont été nombreux.

Nous demandons donc à tous les auteurs qui ont des manuscrits de contes ou nouvelles entrant dans le cadre de ce que nous publions et qui auraient l'intention de nous les soumettre, de vouloir bien surseoir à tout envoi jusqu'à nouvel avis de notre part. Nous sommes actuellement couverts en matière rédactionnelle pour plusieurs mois à l'avance et sommes dans l'impossibilité complète d'examiner de nouveaux manuscrits.

L'usine à poussière de rêves

(*The dream dust factory*)

par **WILLIAM LINDSAY GRESHAM**

William Lindsay Gresham est l'auteur du « Peuple du Grand Chariot », *qui parut dans notre numéro 4. Il fait, avec la curieuse nouvelle qui suit, une incursion dans un genre différent, à la limite entre le réalisme et le fantastique. Le thème qu'il a choisi est assez voisin de celui de* « Peter Ibbetson », *le célèbre roman de Georges du Maurier (dont la radio a présenté à plusieurs reprises une excellente adaptation due à Raymond Queneau). Dans les deux cas, il s'agit en effet d'un personnage qui échappe à la réalité dont il est entouré (dans le roman comme ici : une prison) en se réfugiant dans la réalité plus profonde du rêve, mais d'un rêve* dirigé, *organisé par le pouvoir de la volonté. Par contre, alors que les rêves de Peter Ibbetson restent soumis au sommeil qui les engendre, ceux du jeune prisonnier mis en scène par Mr. Gresham s'intègrent à sa vie consciente, éveillée, et s'y superposent. Sur ces données, l'auteur a écrit un récit à la fois très humain et très poétique, qui a le mérite de sortir des sentiers éternellement battus:*



J'IGNORE si vous avez jamais essayé de ramper dans un tuyau d'égout de cinquante centimètres de diamètre, mais si vous ne l'avez jamais encore fait, écoutez mon conseil : ne tentez pas pareille aventure, à moins que vous ne soyez aussi svelte que moi. Moi, je fus obligé de courir ce risque, car c'était la seule issue possible du Pénitencier de Coulterville et je devais en sortir à tout prix, si je ne voulais pas me casser le crâne en le cognant contre les barreaux de ma cellule comme je l'avais vu faire à un geai bleu que j'avais réussi à capturer quand j'étais gosse.

J'amorçai mon tunnel sous le plancher de la cabane servant de dépôt pour la peinture et je mis six mois à creuser un puits de 12 mètres qui me permit d'atteindre la conduite principale de l'égout de l'ancienne prison désaffectée. Depuis de longues années déjà cette conduite avait été oubliée de tout le monde. Je réussis à en défoncer la paroi au moyen d'une barre de fer que j'avais sciée à ma couchette. Puis j'attendis une journée pluvieuse. Si vous avez l'intention de vous faire la paire, il est préférable d'attendre un bon petit brouillard, mais, à défaut, la pluie peut faire l'affaire. Je décanillai après la soupe de

Copyright, 1947, by The Atlantic Monthly Company.

midi. Avec un peu de chance, ils ne s'apercevraient pas de ma disparition avant l'appel qui avait lieu après la cessation du travail.

J'avais quelque deux cents mètres d'égout à franchir pour atteindre la petite rivière Ross et j'ignorais si la bouche de l'égout n'était pas fermée par une grille. Il me fallait en courir le risque.

Je progressai centimètre par centimètre dans le noir, frappant avec ma barre métallique contre les parois humides de l'égout pour faire peur aux couleuvres qui avaient pu s'y nicher. Une fois, quelque chose se tortilla sous ma main et s'enfuit. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, un rire qui me revint tonitruant et résonnant, en une sorte d'écho.

Puis surgit une difficulté que je n'avais pas prévue : l'égout faisait un coude. Je m'arrêtai de ramper et éclatai en larmes. Voyez-vous, il n'y avait aucun moyen pour moi de revenir en arrière et je me dis que, si je devais rester coincé, le directeur du pénitencier, Brady, ne ferait certainement pas défoncer la moitié de la cour de la prison pour m'éviter de mourir de faim ici. Je présumai qu'après avoir découvert le tunnel il le ferait tout simplement combler et maquillerait les registres de la prison pour justifier, d'une façon ou d'une autre, la mort naturelle d'un prisonnier de plus.

Etendu là, à moitié engagé dans le coude, je sentais la fange s'écraser sous ma poitrine. La vase me brûlait les yeux et mes larmes les rincèrent, ce qui me fit beaucoup de bien. On finit par devenir reconnaissant pour des petits bienfaits de ce genre.

Je me mis à maudire mon vieux et à penser à ma mère. Le vieux, c'était mon beau-père et je crois maintenant qu'au fond il avait les meilleures intentions, mais était malheureusement d'un caractère très emporté. Un tableau du passé me revint, comme si je voyais une image sur l'écran d'un cinéma... Maman était au lit avec une migraine. Elle exigeait toujours que les rideaux fussent tirés, car la lumière aggravait ses douleurs. Installé dans la cuisine j'étais en train de bouquiner. J'étais déjà un grand garçon, frisant mes dix-sept ans. J'avais bien fait toutes les corvées, de sorte que le vieux n'eût aucun prétexte pour gueuler ; il venait de rentrer et était d'une humeur massacrante.

Le livre que je lisais appartenait à maman. Son titre était : *Phantasmes*, par un certain MacDonald. C'était un vieux bouquin à reliure verte, portant le titre en lettres d'or très enjolivées. Le dos ne tenait plus que par un fil. Il est vrai que maman et moi, nous l'avions tellement lu.

Avant même d'avoir eu le temps de dire ouf, le livre me fut arraché des mains et, levant les yeux, je vis le vieux dressé devant moi. Il respirait bruyamment par le nez. Il ne dit pas un mot, m'arrachant simplement le livre d'une main, tandis que l'autre se tendait vers le pique-feu.

Je me brûlai bien en essayant d'atteindre le fourneau le premier avant

que le vieux ne me redresse d'une secousse brusque et se mette à me gifler, d'abord sur une joue, puis sur l'autre. J'étais un garçon assez frêle et n'arrivai pas à bousculer le vieux. Il me fendit la lèvre. Cela n'avait pas la moindre importance, mais je compris aussitôt ce que j'allais faire.

Maman vint me voir dans ma chambre, tard dans la nuit, sans faire le moindre bruit. Je fis semblant de dormir. Elle se pencha sur moi, m'embrassa, puis elle me caressa les cheveux. J'avais une envie folle de me redresser d'un bond et de la serrer dans mes bras, mais je n'en fis rien. Voyez-vous, j'étais bien décidé à me tailler de la maison et je savais que si je laissais ma mère me parler, je n'aurais plus le courage de le faire.

J'attendis que maman et le vieux fussent plongés dans un sommeil profond et je ne laissai pas le moindre mot ou message. Une fille de l'école avait glissé une belle carte dans notre boîte aux lettres le jour de la Saint-Valentin, je la plaçai sous mon oreiller où maman la retrouverait certainement le lendemain matin et je mis les voiles. Le ciel ne m'avait jamais paru aussi plein d'étoiles et celles-ci ne m'avaient jamais semblé aussi éloignées.

J'entendis un train de marchandises siffler au loin et je me dirigeai vers la voie ferrée, coupant à travers champs dans la nuit, mettant le bas de mon pantalon en loques sur les barbelés, mais je m'en fichais.

Et depuis lors j'étais resté sur le trimard... jusqu'à ce que j'échoue au Pénitencier de Coulterville.

Lorsque je cessai de rêver et eus repris un peu mon souffle, j'étendis la main dans l'obscurité et tâtonnai aussi loin en avant que possible. Je découvris un bourrelet au point de soudure du coude avec la conduite principale. Je m'y accrochai avec mes doigts et, en poussant avec mes pieds, je réussis à me tortiller comme un ver et à franchir le coude, je ne sais pas encore comment. Là-bas, dans la nuit devant moi, j'apercevais une petite tache de lumière grise.

Il me fallait me dépêcher, car je savais qu'un des gaffes ne manquerait pas de découvrir l'orifice du tunnel sous la cabane à peinture et que la sirène de la taule se mettrait aussitôt à hurler comme une forcenée.

Je progressais à une allure d'escargot, cependant le point lumineux s'agrandissait à vue d'œil et mes oreilles cessèrent de tinter, l'air devenant plus pur au fur et à mesure que je m'approchais de la bouche de l'égout.

Enfin je pus étendre mes mains, saisir les bords de la conduite et d'une traction de bras je réussis à me projeter dans la rivière. L'eau était boueuse et la rivière était transformée en un véritable torrent par les pluies printanières. Je restai étendu dans un bas-fond pendant une minute, l'eau glacée me lavant de la fange dont j'étais recouvert. Puis quelqu'un parla sur la berge au-dessus de ma tête.

— « N'essaie pas de t'enfuir à la nage. Une chaloupe t'attend et te ramasserait. »

C'était la voix de Brady, le directeur du pénitencier.

— « Lave-toi pour te débarrasser de toute cette vase, puis tourne-toi vers moi. Jette cette barre de fer ! »

J'étais fatigué à tel point que tout m'était égal.

Depuis des années un vieux plan des égouts circulait parmi la faune de cette taule. Il avait été volé aux archives, probablement avant même que je sois de ce monde. Cependant, personne n'avait jamais essayé de se tirer par cet égout. Et maintenant personne n'aurait plus la possibilité de le faire. Voilà tout ce qui me passait comme idées dans le crâne alors qu'ils me ramenaient.

Ils me conduisirent au « mitard » sous le bâtiment désaffecté et me poussèrent dans une cellule. Pendant longtemps je ne vis personne. Pas de nourriture, pas d'eau. Le sol était garni de rivets, de sorte qu'il m'était impossible de dormir plus de quelques minutes d'affilée.

Lorsqu'ils vinrent enfin me chercher, c'était Brady et deux gaffes du quartier de réclusion. Brady commença par essayer de découvrir où j'avais bien pu me renseigner sur le tracé des égouts et je passai un mauvais quart d'heure à ne pas vouloir me mettre à table. Finalement ils me rebouclèrent dans ma cellule et partirent.

Je me mis à essayer de gamberger une autre combine pour me tailler de cette taule, mais mes méninges ne voulaient rien savoir pour fonctionner. Ma bouche était sèche et je me retrouvais continuellement plongé dans un tas de rêves fantastiques. Parfois j'avais l'impression qu'ils avaient chauffé ma cellule à blanc, puis brusquement elle me semblait glacée et je claquais des dents. De temps en temps des souvenirs me revenaient, pareils à des éclairs — des souvenirs de choses qui s'étaient passées il y avait bien longtemps — et un de ceux-ci revenait si souvent et avec une telle insistance, qu'il semblait vouloir me faire comprendre quelque chose.

C'était la vue d'une petite vallée que j'avais découverte, encore tout gosse, au-delà de quelques crêtes de collines, pas bien loin de notre ferme. Je l'avais nommée la Vallée Heureuse, parce que je l'avais trouvée au printemps, alors que le feuillage des arbres était d'un vert tendre et que des crocus dorés perçaient à leurs pieds. Il me sembla que l'on ne pouvait qu'être heureux dans cette vallée et c'est pourquoi je l'avais baptisée ainsi.

C'était un lieu magnifique où me réfugier lorsque ça allait mal à la maison. J'y retournais d'année en année. En hiver on aurait pu s'y croire coupé de tout le reste du monde, comme si quelqu'un avait laissé tomber un énorme cadre glacé sur cette vallée, le ciel se tassant sur elle si gris et si bas, promettant encore plus de neige. Le silence était si complet que j'entendais battre mon cœur. Un jour j'y levai un

perdreau et le bruit qu'il fit en s'élançant de la neige pour partir comme une flèche dans l'air, résonna aussi fort qu'un coup de canon.

Eh bien, je revoyais de plus en plus souvent le mirage de cette vallée et j'essayais de m'y raccrocher. Après un certain temps, je ne sentis plus les rivets du sol.

— « Je suis parfaitement bien ici, » me disais-je. « Je vais tout simplement camper ici, dans cette vallée, pendant un bout de temps. »

Ça marcha comme sur des roulettes pendant ce que j'estimai être une nuit et une partie du lendemain.

Parfois c'était l'hiver dans ma vallée, d'autres fois c'était l'été. Ensuite je laissai toute une année passer sur elle, bien tranquillement et lentement, en regardant les feuilles éclore et l'herbe pousser. Puis le bleu du ciel adopta une teinte plus profonde, les feuilles commencèrent à se flétrir et l'automne, tout en ors et rouges, s'établit dans la vallée.

Alors que je continuais à regarder, les premières neiges survinrent et puis il y en eut encore plus, jusqu'à ce que tout fut recouvert d'une couverture blanche où plus rien ne respirait ni ne bougeait, hormis peut-être un hibou partant à la chasse à la tombée de la nuit.

Lorsqu'ils revinrent me chercher et se mirent à m'interroger au sujet de cette histoire d'égouts, j'étais fin prêt à les recevoir, décidé à rester dans ma vallée aussi longtemps que possible. Ils se mirent à me passer à tabac et je me raccrochai à ma vallée de toutes mes forces. J'en arrivai au point d'être capable de sortir complètement de ma peau et à me glisser dans un brin d'herbe. Alors je me dressais là-bas au doux soleil du début de l'été. Je ne sais pas comment mieux expliquer ce que je faisais à ce moment-là.

Je sentais la ceinture me cingler les épaules et quelque chose explosa dans mon crâne comme un pétard, mais j'étais toujours là, sain et sauf, dans mon brin d'herbe. Cependant je devais toujours me cacher dans quelque chose de petit.

Une fois je m'étais laissé glisser hors de mon brin d'herbe et alors je passai un bien mauvais moment. Je perdis ma vallée et il ne me resta plus que le dessus de la table sur laquelle j'étais étendu. En levant la tête je remarquai une petite flaque de sang. Il avait coulé de ma lèvre fendue. Je m'y étais enfoncé les dents sans m'en rendre compte.

J'espérais qu'ils ne tarderaient pas à se fatiguer et me reboucleraient dans ma cellule, parce que je ne voulais pas trahir le type qui m'avait procuré le plan en question.

Lorsqu'ils en eurent marre et que je me retrouvai en sécurité dans ma cellule, je me mis simplement en chien de fusil sur le sol et m'endormis aussitôt. Après un bout de temps dans cette cellule, j'étais arrivé à changer de position en dormant, présentant ainsi aux rivets une autre partie de mon corps à meurtrir, sans trop me réveiller.

Le directeur menaça de me laisser pourrir au « mitard » jusqu'à la

fin de mes jours, mais je restai bouche cousue et finalement ils m'en sortirent, me firent prendre une douche chaude, me laissèrent me raser et me donnèrent des vêtements. Puis ils m'emmenèrent à la 9e Division, le quartier cellulaire, celui de la réclusion et des fortes têtes — des types qui avaient été pris avec un rasoir dans leur soulier et des bagarreurs impénitents. Ça me convenait parfaitement, car n'importe comment, je n'étais pas en état de travailler et je me fichais d'être privé du privilège de la correspondance — maman était morte il y avait quelques années déjà ; personne ne m'écrivait jamais si ce n'étaient quelques filles que j'avais levées dans des gargotes, et des filles de cette espèce finissent toujours par se marier un jour et cessent de toute façon de vous écrire.

La vallée m'occupa très longtemps. Finalement, ce mirage s'épuisa et je me mis de nouveau à avoir les foies, jusqu'à ce que je commence à penser à un geai bleu favori que j'avais dans le temps. Pas celui qui s'était fracassé le crâne, mais un autre. Je l'avais capturé tout jeune, il était tombé du nid. Je le gardais dans une grange et le nourrissais de restes. Il se laissa gentiment apprivoiser et prit l'habitude de venir se percher sur mon épaule. Je le nommai Dégourdi, car c'était un client très espiègle qui me disait un tas d'impertinences lorsque je le caressais. Finalement il se fit prendre par un chat. Celui-ci arriva dans la cuisine, tout fier de son exploit, portant le pauvre Dégourdi dans la gueule, mais maman le lui enleva et nous l'enterrâmes, tous deux, au pied du grand pommier.

Maman m'avait dit alors :

— « Il restera ici éternellement. A présent il fait partie de cet arbre. Lorsque le printemps fera refleurir les fleurs, je suis certaine que nous l'entendrons cajoler dans le vent. »

Elle avait vu juste.

Maintenant que je me mettais à penser à Dégourdi, ce fut exactement comme si le chat ne l'avait jamais tué. Je m'installais sur ma couchette et je me persuadais que je l'avais auprès de moi, perché sur mon épaule, puis je faisais descendre ce mirage dans mes doigts et je réussissais à sentir au toucher les douces plumes de son dos. Je me remémorais l'habitude qu'il avait de déployer une de ses ailes pour lisser les plumes avec son bec et puis, descendant de mon épaule, de venir me fixer d'un œil d'abord, ensuite de l'autre. A la façon dont je le voyais maintenant, ses plumes étaient d'un bleu plus vif qu'elles ne l'avaient été en réalité. Il sautillait tout autour de la cellule et voletait parmi les barreaux. Quand je m'appuyais contre ceux-ci, je le voyais voltiger de-ci, de-là dans la galerie et se percher sur les barreaux des grilles des cellules de toute la Division. Alors je sifflais très doucement et il revenait aussitôt près de moi.

Ce fut à peu près à cette époque que O'Donnel le Rêveur, un vieux privilégié, obtint un emploi d'aide au bureau où il s'occupait des

dossiers des types condamnés à de simples peines de prison. Un jour le toubib me fit demander. Les gaffes m'emmenèrent à son bureau et il me posa tout un tas de questions. Je ne fus pas impertinent, ni rien de ce genre, mais je ne cessais de penser à mon geai bleu en me souriant à moi-même, car je le voyais perché sur mon épaule, me donnant de gentils coups de bec à l'oreille, tandis qu'eux ne le voyaient pas.

Le toubib fut appelé au téléphone et, profitant de son absence, le vieux O'Donnel chuchota :

— « Du beau boulot, mon gars ! T'as bravé la tempête comme un homme ! T'es un régulier ! »

Je lui souris tout bonnement. Cette histoire d'égout et ces passages à tabac me semblaient bien loin déjà. C'était le vieux O'Donnel qui m'avait refilé le plan... pigé?... Il était trop vieux et trop usé pour en profiter. Mais je ne l'avais pas « donné. »

Le vieux continuait à chuchoter du coin de la bouche : « ... disent que tu es devenu cinglé. Mais je leur ai déclaré qu'un type capable de passer par cet égout était loin d'être dingue. »

— « J'ai un geai bleu, » lui dis-je, également sans bouger les lèvres. « Il est tout le temps perché sur mon épaule. Personne d'autre que moi ne peut le voir. »

Le visage de O'Donnel s'épanouit.

— « Sans blague ! Tu as trouvé ça tout seul... tu as trouvé tout seul le véritable moyen de sortir de cette taule. Il y a bien des années, moi, que j'ai abandonné l'idée de mettre les voiles. Ce que tu t'es fourré dans ta p'tite tête c'est ce que les vieux chevaux de retour appellent l'Usine à Poussière de Rêves. Mon pote, il n'existe rien au monde que tu ne puisses avoir en taule, si tu le désires assez fort. Tu le fabriques tout simplement en Poussière de Rêves dans ta caboche. Seulement il y a une chose qu'il ne faut jamais fabriquer... »

Juste à cet instant le toubib revint, bousculant tout le monde et je ne sus pas ce que le vieux voulait me dire, du reste, je dois avouer que cela ne m'intéressait pas beaucoup. Je n'avais qu'une seule envie, celle de me retrouver dans ma cellule.

A l'extérieur, les jours, vus par la fenêtre du couloir, devenaient plus courts. La lumière sur le mur de l'autre côté de la cour paraissait différente et la prison sentait l'automne — les tuyaux de chauffage repeints.

Dans la 9e Division Cellulaire nous n'avions pas droit aux magazines ni aux journaux. Mais je n'en éprouvais nul besoin. Je voyais toutes les illustrations que je voulais dans ma tête... fabriquées en Poussière de Rêves, comme l'avait si bien dit le vieux O'Donnel.

Après un bout de temps je me lassai du geai bleu ; il était continuellement autour de moi, me tourmentant pour se faire caresser. Il me réveillait le matin en donnant de gentils coups de bec sur la couver-

ture tirée sur mon visage, et lorsque je le repoussais, il s'envolait vers les barreaux de la grille en me grondant parce que je ne me levais pas. Je décidai de le faire disparaître, mais je mis assez longtemps à m'en débarrasser définitivement.

L'hiver était passé avant même que j'aie le temps de m'en rendre compte, et l'air qui s'engouffrait dans notre Division, par les fenêtres, sentait bon le printemps. C'est l'époque la plus dure en taule... celle où l'on respire l'odeur du printemps. Je me souvins des femmes que j'avais rencontrées sur les routes, pas les vraies trimardeuses, celles-ci sont des « dures, » mais les filles de fermes où j'avais frappé à la porte de la cuisine pour mendier un repas, et les filles de salle. Il y en avait une dont je m'étais tellement entiché que je restai pendant quelques semaines comme plongeur dans la gargote où elle travaillait, jusqu'à ce qu'elle me laisse tomber pour un type qui avait une voiture.

Cependant c'est son souvenir qui fut réellement la cause de ma décision d'orienter l'Usine à Poussière de Rêves vers le beau sexe. Je me demandais avec étonnement pourquoi cette idée ne m'était encore jamais venue. Peut-être parce que cela me donnait les foies... les foies que ça ne rendrait pas et que je me retrouverais sur le sable, sans rien à quoi me raccrocher.

Je me mis à modeler la Poussière de Rêves tant et plus, créant des formes à l'intérieur de mon crâne et essayant de temps en temps de voir le résultat de mes efforts. Je devins plus insouciant et plus gai. J'étais capable de voir merveilleusement bien ce que j'avais conçu lorsque j'avais les yeux fermés, mais dès que je les ouvrais, tout disparaissait. Je n'étais pas absolument sûr que je réussirais, or, pour bien faire marcher l'Usine à Poussière de Rêves il est indispensable de croire à la réussite dur comme du fer.

Les nuits étaient certainement la période la plus bruyante à la 9e Division Cellulaire, car la faune pénitentiaire y est composée d'hommes agités, ayant des cauchemars, jurant dans leur sommeil, se réveillant pour hurler à tue-tête et faisant surgir l'équipe des surveillants de nuit qui réveillaient tout le monde avec leurs glapissements pour obtenir le silence.

Une nuit j'étais étendu dans le noir, écoutant tousser le gars dans la cellule d'à côté. Je fus sur le point de m'endormir enfin lorsque j'entendis une voix d'une netteté extraordinaire. C'était une voix de femme, tout près de moi, parlant très bas. Je ne réussis pas à comprendre tout ce qu'elle disait, je saisis simplement la fin de sa phrase.

— « ...viendrai te rejoindre. Ne t'inquiète pas. »

J'attendis pour voir s'il y aurait une suite, mais plus rien ne se produisit. Je me retournai et m'endormis d'un sommeil heureux.

La première fois que je la vis ce fut également la nuit. La nuit possède quelque chose qui rend tout plus aisé. Cette première fois, ma visiteuse était simplement une ombre entre la grille de la cellule et moi.

Je la vis les yeux fermés et puis, lorsque j'ouvris mes yeux très, très lentement, je fus capable de distinguer son ombre. Elle paraissait porter un pantalon de treillis, exactement comme ceux des prisonniers, relevé jusqu'au-dessus des genoux ; elle avait une chemise d'homme, trop grande pour elle, aux manches retroussées et là-bas, dans les ténèbres je ne parvenais à distinguer que son ombre, mais je me dis que ses bras nus, tandis qu'elle se tenait là debout, les mains dans les poches, étaient la chose la plus douce qu'il m'eût été donné de voir dans ma vie. Ses cheveux étaient longs, ils lui tombaient sur les épaules ; j'étais incapable de distinguer les traits de son visage, mais je savais qu'elle ne souriait pas. Des larmes me montèrent aux yeux et glissèrent sur mes joues parce qu'elle était enfin venue me voir.

Lorsque je rouvris les yeux je distinguai les barreaux de la grille au travers d'elle. Je savais que la Poussière de Rêves mettait très longtemps à matérialiser les choses, mais du temps j'en avais à revendre.

C'est curieux, en taule, comme les journées se traînent lentement et, cependant, les mois filent à une telle vitesse que l'on arrive à peine à les compter. Je cessai de penser aux saisons à l'extérieur. Là où je me trouvais à présent c'était presque tout le temps l'été et je fabriquais des arbres en Poussière de Rêves — de grands arbres, poussant serrés, leurs feuilles formant toiture. Dans la lumière diffuse à leur pied un petit ruisseau coulait en murmurant sur les pierres et des petits oiseaux étaient nichés dans les saules et dans les joncs. Assis près du ruisseau, sur un rocher plat et lisse, je la fis revenir. J'entendais l'eau du ruisseau rire sous cape. Le vent se leva, faisant bruisser les feuilles des saules et là, les yeux grands ouverts, je vis celle que j'attendais. Elle écarta doucement les branches des buissons et sortit sur le rocher. Je voyais son visage aussi distinctement que possible.

Elle avait une grande bouche, rouge, sans être fardée à outrance. Ses yeux, sous ses cheveux d'or, étaient de couleur noisette. Elle me considéra avec un petit sourire, attendant que je lui adresse la parole. Je levai la main et saisis une des siennes, l'attirant sur le rocher près de moi. Cette main était chaude et douce. Puis je me penchai sur elle et ses lèvres étaient fermes et réelles. Elle avait une façon si chaste d'embrasser que j'en fus ému aux larmes et cependant elle ne se détournait pas de moi.

— « Comment te nommes-tu? » murmurai-je.

Elle approcha ses lèvres tout contre mon oreille et me répondit, également en murmurant : « Vida. »

Certaines fois nous étions assis sur notre rocher sous les saules, d'autres fois nous nous trouvions sur une grande plage blanche baignée par un soleil éclatant et une brise fraîche nous éventait. Vida était étendue à mes côtés, la tête nichée au creux de mon épaule, les yeux fermés, et nous sentions le soleil nous réchauffer lorsque la

brise tombait de temps en temps. Son costume était fait d'un genre de tissu que je n'avais jamais vu dans la vie réelle... les teintes en étaient chatoyantes et changeantes comme celles d'un coucher de soleil. Lorsqu'elle se tournait et se penchait sur moi, ses cheveux retombaient de chaque côté de mon visage. Lorsqu'elle m'embrassait alors, j'avais l'impression de me trouver dans une petite chambre où la lumière filtrait à travers ses cheveux.

Chaque fois que quelque chose m'arrachait à cet état pour me ramener dans ma cellule de la 9e Division, je gardais mon sang-froid et attendais simplement de pouvoir retourner auprès de Vida. Au fur et à mesure que le temps passait je réussissais à la rejoindre de plus en plus facilement.

Lorsqu'on éteignait la lumière pour la nuit dans la Division, Vida était toujours présente. Elle se glissait sous mes couvertures et m'enlaçait de ses bras. Le contact de ses mains sur mes épaules et mon dos était comme l'apaisement d'une grande faim. Et si je me réveillais au cours de la nuit, elle était toujours là, respirant aussi doucement et aussi profondément qu'elle dormait. Au bout de plusieurs baisers, elle finissait par se réveiller et se mettait alors à me les rendre ou parfois elle me murmurait quelque chose à l'oreille. Et tout ceci se passait dans ma cellule. C'était merveilleux.

Je voyais les barreaux de la grille, indistinctement, dans la maigre lumière filtrant par les fenêtres du mur d'en face, je sentais les couvertures qui nous recouvraient, mais Vida était là, à côté de moi, et je n'en demandais pas plus. Elle était la vie ; je l'avais trouvée et je n'éprouvais pas le moindre doute qu'elle resterait toujours avec moi.

Parfois, lorsque le sommeil nous fuyait tous les deux, je mettais à contribution la Poussière de Rêves pour métamorphoser la cellule ; elle devenait un bateau isolé au milieu d'un grand fleuve, aux eaux calmes, sous la voûte du ciel parsemée d'un million d'étoiles, la nouvelle lune nous accompagnant au fil de l'eau et une douce brise soufflant gentiment. Il faisait toujours chaud sur cette rivière et de temps en temps nous nous laissions glisser par-dessus bord pour nager un peu. Lorsqu'ils étaient mouillés, les cheveux de Vida paraissaient plus sombres à la lumière des étoiles. Je la poursuivais à la nage et elle se retournait, faisant la planche, pour me permettre de la rejoindre ; puis nous nous ébattions ensemble et laissions l'eau se refermer au-dessus de nos têtes ; nous nous embrassions dans les ténèbres, entourés d'eau de tous côtés jusqu'à n'en plus pouvoir et être obligés de remonter à la surface pour respirer.

Dans le bateau il y avait des serviettes et des vêtements secs. Vida tordait ses cheveux pour les sécher et nouait une des petites serviettes autour de sa tête en guise de turban. Alors, de nouveau, nous laissions glisser notre bateau au fil de l'eau, enveloppés dans la même grande serviette douce, serrés l'un contre l'autre, sentant le vent nocturne sur

nos lèvres humides de baisers. Les yeux de Vida étaient grands et noirs à la lumière de la nouvelle lune et de toutes les étoiles de l'été. Nous nous endormions dans notre bateau. Lorsque survenait le matin et que j'entendais le sifflet du gaffe, je donnais un dernier baiser à Vida, elle quittait la couchette et restait debout à côté, faisant une grimace vers le bout de la Division d'où était venu le coup de sifflet. Puis elle me lançait un baiser et se dirigeait vers la tête de la couchette, la dépassant. Quand je tournais la tête pour la regarder encore une fois, elle avait disparu.

Un jour, le type qui marchait généralement à ma droite dans la colonne tomba malade et il y eut une place vide à côté de moi pendant que nous nous dirigions au réfectoire. Mais à mi-chemin, je sentis une présence à côté de moi. C'était elle. Elle portait un treillis de l'administration pénitentiaire, fait sur mesure pour elle, et ses cheveux étaient emprisonnés sous une casquette. Elle glissa une main dans la mienne que je refermai sur ses doigts de façon à ce que personne ne put rien remarquer. Ce matin-là elle resta assise à côté de moi à table et me parla en chuchotant pendant toute la durée du petit déjeuner, elle disait surtout des petites blagues au sujet des gaffes qui nous surveillaient du haut de la galerie du réfectoire. Plusieurs fois je ne pus m'empêcher de rire doucement en moi-même.

Et puis, au beau milieu de tout cela — alors que j'avais tout ce qu'un homme pouvait souhaiter au monde, des gaffes vinrent me chercher un matin pour m'emmener au bureau du directeur. Je crus qu'il en avait toujours après ce plan des égouts et je souriais intérieurement, car je savais que s'il me descendait au « mitard » pour me passer à tabac, Vida y serait, tenant tendrement ma figure entre ses mains pendant qu'ils s'acharneraient sur moi et je savais que tout irait bien.

Le directeur se mit à parler, mais je ne faisais pas bien attention à ce qu'il racontait. J'avais d'autres choses beaucoup plus intéressantes à méditer. Puis subitement sa voix résonna dans mon oreille.

— « ...cet autre type a été arrêté au cours d'une attaque à main armée d'un poste à essence, avec le même *modus operandi* que celui utilisé dans l'affaire pour laquelle vous avez été condamné. La ressemblance entre vous deux est une des choses les plus extraordinaires qu'il m'ait jamais été donné de voir... »

Tout ceci ne me paraissait pas très important et j'essayais de ne pas écouter, mais il me colla deux fiches sous le nez et je vis que toutes deux portaient une photographie de moi. Seules les empreintes digitales différaient.

La pièce où nous nous trouvions sembla devenir plus claire, je saisis les fiches et les examinai à nouveau. Le directeur poursuivit :

— « ...je suppose que vous attaquerez l'Etat en arrestation et détention arbitraires. Si vous êtes intelligent, vous ne ferez preuve d'aucune animosité contre cet établissement et son administration. Passons

l'éponge sur tout ça ! Cela vous vaudra un bon emploi. J'en fais mon affaire. Vous êtes un garçon éveillé, vous réussirez dans la vie. Sans rancune, hein? »

Je ne saisissais pas bien. Ils me donnèrent un costume, des souliers et un trousseau complet, même une cravate et une pelure. Nous étions au printemps et les soirées étaient encore froides. Les gaffes s'en mêlèrent et me donnèrent du pèze, le directeur doubla la somme. Mais tout ceci avait un goût amer. Des types allaient et venaient, me posant des questions, et au bureau du psychiatre de la taule, le toubib remplit un tas d'imprimés, pendant que O'Donnel me souriait par-dessus son épaule. Puis je me retrouvai sur le quai d'une gare, un billet à la main. Je n'avais pas la moindre envie d'y être. Je me mis à pleurer.

Un train entra en gare. J'y montai, mais le gaffe me dit qu'il n'allait pas à la ville dont le nom était inscrit sur le billet qui était celle où m'attendait un boulot. Seulement ce gaffe n'était pas du tout un gaffe, mais un contrôleur de billets.

Je redescendis de ce train et, pour tromper l'attente, je sortis de la gare. J'aperçus un autocar, j'y montai et payai le conducteur. Mais je ne savais pas du tout où il allait. Je désirais que Vida revienne vite et me dise où nous étions, elle savait toujours où nous étions. Mais elle ne vint pas.

Je descendis du car dans une ville. Je vis un hôtel, y entrai et ils exigèrent que je paye ma chambre d'avance. Moi, je ne demandais pas mieux. L'employé courut après moi et me rendit la monnaie. Je la fourrai dans la poche de mon veston sans me donner la peine de la compter, tellement j'étais pressé de me retrouver seul dans une chambre. Je commençais à monter l'escalier, seulement le gamin qui avait les clefs, me dit que nous ferions mieux de prendre l'ascenseur.

Je voulais être seul et trouver Vida. Alors tout serait parfait.

Lorsque je fus dans ma chambre, je tirai les rideaux, de sorte qu'il y fasse bon et noir, j'enlevai mes vêtements et je me glissai dans le lit, ramenant les draps sur ma figure. Puis je murmurai :

— « Vida ! Vida ! Viens, ma chérie. »

Mais il ne se produisit rien. J'attendais, écoutant une grande horloge égrener les heures quelque part.

Je restai ainsi au lit jusqu'à la tombée de la nuit, puis je m'habillai et sortis, regardant les lumières dans les magasins. Une fois je crus l'apercevoir, mais c'était simplement un de ces mannequins en cire qu'ils placent dans les vitrines des magasins, qui portait un costume de plage semblable à un de ceux que j'avais vus sur Vida. Ce n'était pas Vida quoique je restai longtemps à fixer le mannequin du regard, essayant de jeter suffisamment de Poussière de Rêves autour de celui-ci pour le faire devenir vivant. Je savais que si j'arrivais à le faire vivre, Vida se glisserait à travers la vitre et viendrait me rejoindre. Seulement

cette fois-là je ne réussis pas à faire agir la Poussière de Rêves. Je me dis que c'était peut-être parce que j'avais faim.

Je pris un café crème avec des tas de sucre et en repris un second. La serveuse derrière le comptoir me lança quelques blagues, je lui répondis sans conviction.

J'avais cet argent qu'ils m'avaient donné et je vécus dessus jusqu'à ce qu'il ne me reste plus un sou ; puis je me retrouvai me dirigeant vers la gare des marchandises. Un train à vide était en partance et je découvris un wagon-frigo. Mes bras étaient faibles, si faibles que j'eus de grandes difficultés à me hisser sur le toit. La lucarne du wagon n'était pas plombée et je me laissai glisser à l'intérieur, espérant que Vida s'y trouverait peut-être. Mais elle n'y était pas. Après beaucoup de manœuvres et de cahots nous arrivâmes dans un autre endroit et je me hissai hors du wagon. Après avoir longé une route de campagne pendant un bout de temps, j'allai frapper à la porte d'une ferme pour mendier un repas. Je ne sais même pas, à l'heure qu'il est, ce que j'y mangeai, ni qui me servit, ni même si je dis merci.

En me dirigeant vers la grande route je regardai autour de moi et me dis que la campagne me semblait familière. Ce n'était pas loin de la vieille ferme de mes parents — une quarantaine de kilomètres peut-être. Alors je compris où retrouver Vida : dans la Vallée Heureuse. J'essayai de faire de l'auto-stop, mais aucune voiture ne s'arrêta pour me prendre à bord. Or, j'étais incapable de faire une longue marche, parce que mes pieds étaient devenus très tendres et que mes chaussures commençaient à me faire mal.

Il y avait une voiture dans un chemin de traverse. Celui qui l'y avait garée avait laissé la clef de contact. Je voulais cette voiture simplement pour faire cette petite course et je savais que les flics d'Etat la retrouveraient dès que je l'aurais abandonnée. Je me disais que la personne qui l'avait laissée là n'en avait certainement pas autant besoin que moi en ce moment. C'était la première fois de ma vie que je fauchais quelque chose et je n'avais pas la moindre intention de vendre cette voiture, voyez-vous. J'en avais simplement besoin pour atteindre la Vallée Heureuse et Vida.

J'embrayai trop brusquement et faillis écraser la voiture sur un poteau télégraphique, mais finalement je réussis à bien démarrer et puis je poussai le champignon de l'accélérateur à fond et filai à pleins gaz.

Je garai la voiture dans la vieille route forestière et commençai aussitôt à gravir la pente de la colline, m'arrêtant assez fréquemment pour reprendre mon souffle. J'avançai aussi rapidement que cela m'était possible, ce qui n'était pas bien vite, car j'étais en bien mauvaise condition physique. Enfin je réussis à atteindre le faîte.

La vallée avait disparu.

C'est-à-dire la Vallée Heureuse que je connaissais. On y avait fait

des coupes de bois et ce n'était plus qu'un labyrinthe de souches envahi de broussailles. Cela avait l'air mort et nu. J'étais bien arrivé au bout du chemin, car maintenant jamais plus Vida ne reviendrait auprès de moi, certainement pas dans un endroit aussi vide, aussi vaste et aussi laid que celui-ci. Je m'étendis sur le sol et c'est tout juste si je ne mourus pas. Seulement la mort ne voulut pas de moi. C'est simplement moi qui avais envie de mourir.

Je retournai à la voiture. La nuit tombait, mais l'obscurité m'était devenue hostile. Je ne pouvais plus aller nulle part.

Je me dis que je ferais aussi bien de ramener la voiture là où je l'avais prise, puisque je n'avais pas trouvé Vida et que l'endroit où j'irais maintenant n'avait plus d'importance. Aussi je conduisais lentement. Je sentais un poids terrible peser sur mes épaules et j'avais l'impression que quelque chose me broyait à mort.

J'avais presque atteint ma destination lorsque j'entendis derrière moi le hurlement d'une sirène. Aussitôt j'accélérai pour essayer de ramener la voiture à temps... les flics de l'Etat avaient repéré le numéro de la voiture et je voulais les semer. Mais ils arrivèrent à ma hauteur. Puis je vis le chemin de traverse où j'avais emprunté la voiture et tournai à gauche pour m'y engager. Tout au moins j'amorçai le virage. C'est tout ce dont je me souviens.

J'étais à l'hôpital, attaché au lit par des menottes, j'entendais parler... je crus comprendre que l'un des flics m'ayant donné la chasse était mort dans la collision qui m'avait fait perdre connaissance, mais j'étais trop malheureux pour continuer à écouter.

La taule n'était pas comme Coulterville. J'avais la clavicule cassée. Elle continuait à me faire mal sous le plâtre, puis elle commençait à me démanger et je n'arrivais plus à fixer mes pensées sur quoi que ce soit.

Ni le tribunal, ni les avocats, ni le juge ne semblaient réels... rien ne semblait être réel. Le trajet en chemin de fer ne fut qu'un rêve. Je ne me sentis mieux que lorsque j'aperçus la grande grille du Pénitencier de Coulterville, car c'était l'endroit où je l'avais découverte à l'origine et je savais qu'ici je me souviendrais bien mieux d'elle, même si je ne réussissais plus jamais à la retrouver.

On me photographia, on me prit mes empreintes digitales une nouvelle fois et cette fois-ci j'eus droit à un nouveau numéro.

J'enfilai le pantalon de treillis et une veste et un gaffe me conduisit au bureau du psychiatre de la taule. Là, j'attendis, assis sur un banc. Il y avait une pendule au mur et je m'amusai à regarder l'aiguille avancer, en faisant à chaque minute un petit bond. Pensant à Vida et la désirant de tout mon être, je fermai les yeux, car je sentais les larmes y monter.

Quelque chose toucha ma main. Je ne voulais pas ouvrir les yeux, de crainte qu'ils voient que je pleurais. La chose suivante dont je me souviens fut le doux contact de ses cheveux. Elle murmura :

— « Pleure à présent, avant qu'ils reviennent. »

Elle me prit dans ses bras et appuya ma tête sur son sein. Elle était agenouillée sur le banc, m'enlaçant, lorsque j'entendis la porte s'ouvrir Vida descendit du banc et resta debout auprès de moi, un bras posé sur mon épaule.

Cela m'était parfaitement égal qu'ils me voient me raccrocher à elle. J'avais tellement besoin d'elle.

C'était le vieux privilégié, Danny O'Donnel. J'étreignis Vida pendant que le vieux regardait directement vers nous ou plutôt me regardait, moi.

Son visage était alerte et triste, malgré le petit sourire qui jouait éternellement autour de sa bouche.

— « C'est un hiver froid qui se prépare dehors, hein, mon gars? T'en fais pas, mon p'tit. C'te taule n'est pas le plus mauvais coin sur terre. Pas pour nous... Hein, mon gars? »

Je lui répondis simplement par un sourire. Vida se rapprocha de moi et me donna un baiser sur l'oreille. Je l'entourai de mon bras, me fichant pas mal si ce vieux taulard, ou le toubib, ou n'importe qui me voyaient faire. Je l'avais retrouvée, elle était avec moi et c'était tout ce qui comptait pour moi.

O'Donnel nous observait de ses yeux tristes de vieillard. Finalement, il dit :

— « J'avais bien essayé de t'tuyauter, mon gars. Il y a une chose qu'il ne faut jamais créer en Poussière de Rêves... où bien tu passeras ta vie en taule. »

La porte s'ouvrit bruyamment et je savais que c'était le toubib qui arrivait, aussi retirai-je mon bras de Vida qui se dirigea nonchalamment vers la fenêtre pour m'attendre.

O'Donnel resta un moment à me dévisager, puis chuchota, ses lèvres en coin :

— « Eh bien, mon gars... Tu as dépassé la limite ! Maintenant que tu l'as créée, elle te possédera jusqu'au bout ! J'espère seulement qu'elle te traitera bien. »



La puissance suprême

(*Aurochs came walking*)

par ROBERT MOORE WILLIAMS

Quoique jeune encore, Robert Moore Williams est depuis plus de quinze ans un auteur réputé de « science-fiction » aux Etats-Unis. Ses romans « The bridge to Earth » (*Le pont vers la Terre*), « Robot's return » (*Le retour du robot*), *sa nouvelle* « The man who looked like Steinmetz » (*L'homme qui ressemblait à Steinmetz*) *ont notamment reçu un accueil enthousiaste de la part du public américain.*

On retrouve dans cette nouvelle un des thèmes les plus philosophiques de la « science-fiction » : le thème du « recommencement », qui consiste à imaginer une civilisation ramenée à la suite d'un bouleversement à son point de départ, après avoir atteint le faîte du progrès. Ainsi « Le peuple du grand chariot », *qui parut dans notre numéro* 4, *nous présentait un tableau futur de la Terre revenue à un état presque préhistorique.*

C'est le résultat d'une évolution identique, mais sur la planète Mars, qui est décrit ici. Les descendants des Martiens évolués dont la science avait conquis la « puissance suprême », nous sont montrés retombés dans la mentalité primitive, magique, rudimentaire, qui est celle des premiers âges d'une race.

Les historiens, en fait, nous ont familiarisés avec cette notion d'un temps qui se répète indéfiniment, notion exprimée par Paul Valéry quand il écrivait : « Nous savons maintenant que les civilisations sont mortelles ».



ACCROUPI près de la machine, John Carnovan fit passer le poids de son corps d'un pied sur l'autre, espérant trouver un soulagement dans une nouvelle position. Il en avait grand besoin. Comme s'ils eussent été doués d'une volonté indépendante, ses yeux ne cessaient de se tourner dans leurs orbites, vers la lame de métal dont la pointe reposait sur le sol dallé, à un pied de lui. La lame était faite du très ancien métal de Mars, extra-résistant, dont le secret était perdu depuis longtemps. Le regard de Carnovan monta le long de cette lame jusqu'au visage du vieux Mallar, lequel, appuyé sur l'épée, le considérait du haut de sa taille. L'humain détourna vivement les yeux. Ce qu'il lisait sur les traits de Mallar n'était pas fait pour le rassurer.

Tiernden, son ami martien et compagnon de travail en ce lieu, était

 Copyright, 1953, *by Fantasy House, Inc.*

accroupi auprès de lui. Kelgar, le sorcier, accroupi lui aussi, mais de l'autre côté de Tiernden, posait des questions. Le sorcier faisait penser à un corbeau ; il en avait les yeux jaunes entre autres attributs, et la robe noire qu'il portait contribuait à accentuer la ressemblance. Ses yeux jaunes quittaient rarement la boule de cristal qu'il tenait avec amour dans le creux de ses mains. De ce cristal, le sorcier paraissait tirer des renseignements, ou tout au moins faisait semblant d'en tirer, mais quelle que fût l'origine de ses informations il savait trouver des questions adroites.

Trop adroites, pensait Carnovan, trop bien étudiées, trop grosses de conséquences.

Carnovan s'avisa que sa haine de Mallar et de son épée de six pieds était peut-être moindre que celle qu'il éprouvait pour Kelgar, le sorcier, et pour sa boule de cristal. Tous deux lui étaient odieux, mais Kelgar sans doute davantage, parce que plus fin et, partant, plus dangereux.

— « Vous et le Terrien êtes ici depuis deux dizaines-de-dix-soleils, » dit Kelgar d'un ton accusateur.

— « Deux cents jours, » répondit Tiernden. Le petit Martien frissonna en prononçant ces mots et son épiderme changea de coloration pour prendre la teinte du vieux cuivre. Une sorte de mouvement brownien (1) semblait se manifester à la surface des cellules de sa peau. « Oui, Esprit-Saint. C'est exact. »

— « Vous et le Terrien avez avancé dans vos travaux ? »

— « Certainement, Esprit-Saint. » Avec la machine là, devant lui, Tiernden ne pouvait nier que leurs travaux eussent progressé. « Mais... »

Mallar poussa un grognement :

— « Venons-en au fait. La machine est-elle finie ? »

Tiernden s'apprêtait à répondre, mais, comme s'il eût voulu s'assurer le monopole de la transmission des rapports, le sorcier le devança :

— « Ce n'est pas encore décidé, Grand-Maître, » dit-il.

Carnovan, qui écoutait, ne put s'empêcher de penser : « Ils appellent Kelgar l'Esprit-Saint et Mallar le Grand-Maître. Pourtant, Kelgar n'est autre que ce que nous nommerions un sorcier et Mallar est le chef d'une tribu de nomades du désert. Il n'y a dans le sorcier nulle sainteté et nulle grandeur dans le chef de bande. »

Mars avait connu jadis une ère de grandeur. De cette citadelle en ruines, de cette salle même, de cette machine, cette grandeur avait rayonné sur toute la planète. Mars avait été gouvernée avec sagesse et avec bienveillance. Maintenant, un chef nomade et son sorcier soumettaient à un interrogatoire les deux savants qui s'efforçaient de ressusciter cette ancienne autorité, ce pouvoir bienveillant depuis longtemps disparu.

Un sentiment de malaise s'empara de Carnovan comme il comprenait

---

(1) Robert Brown (1773-1858), botaniste écossais qui découvrit le mouvement oscillatoire des particules infiniment petites dans les liquides, appelé depuis *mouvement brownien*.

soudain la raison de l'apparition inopinée en cet endroit de Mallar et de sa tribu, ainsi que de Kelgar.

— « Que dit votre boule magique ? » demanda Mallar à ce dernier.

— « Elle ne répond pas encore, Grand-Maître. »

— « Et lui, que dit-il ? » L'épée se souleva, désigna Tiernden.

— « J'ai essayé d'expliquer, » s'écria Tiernden avec dignité, « que nos travaux avaient assurément progressé. Mais nous n'avons pas encore la réponse complète, et la machine n'est donc pas complète. Une partie, une pièce, nous manque. »

— « Hum ! Quelle pièce ? »

— « C'est difficile à dire exactement, Grand-Maître. »

— « Voyons ! » Les yeux de Mallar se posèrent sur Carnovan, des yeux chargés de l'antipathie qu'il ressentait pour ce Terrien comme pour tous les êtres terrestres, des yeux qui disaient que la race terrienne était venue à travers l'espace bouleverser les vieilles coutumes martiennes et qu'elle ferait mieux, dans l'intérêt général, de repartir par le même chemin. « Que dit le Terrien au sujet de la grande machine, et de la puissance suprême, et du progrès des travaux ? »

Carnovan se mit debout. Même s'il eût été disposé à répondre à cette question, il se demandait comment il aurait pu le faire en des termes intelligibles pour Mallar. Sa connaissance de la langue de Mars était suffisante, mais ni en martien ni en anglais il n'existait de mots pour décrire cette machine et son mode de fonctionnement. En fait, Carnovan hésitait toujours à appeler cet appareil une machine, car elle n'avait pas de pièces mécaniques mobiles. A l'intérieur, dans un ensemble complexe de filtres piézoélectriques et d'infimes champs de forces, des transformations s'opéraient, de l'énergie était produite et s'écoulait... autre part. Tout appareil capable d'engendrer ou de déplacer de l'énergie pouvait être qualifié de machine, mais l'énergie produite ici était d'une nature extrêmement subtile. Qu'était-ce au juste ? Ni Carnovan ni Tiernden n'avaient pu l'établir. *La puissance suprême,* tel était le nom sous lequel elle figurait dans les vieux documents. Peut-être que tout ce que l'on pouvait dire avec des mots, c'était que la machine produisait de la « surélectricité ». Quel était l'élément surajouté? Cette question, parmi d'autres, restait à résoudre.

Comment eût-il pu expliquer cette machine à un barbare alors qu'il ne la comprenait pas parfaitement lui-même ?

Mais si Mallar voulait vraiment savoir si leurs travaux étaient avancés, la machine par elle-même prouvait assez que tel était le cas. Du moins témoignait-elle d'un nombre incalculable d'heures d'un patient ouvrage. A une certaine époque, une machine semblable avait existé à cet endroit. Quand Carnovan et Tiernden s'étaient mis au travail, il n'en subsistait que l'assise, le trou foré dans le roc, dans lequel elle reposait. Les pièces de la machine originale avaient été enlevées par des nomades du désert à la recherche de métal plusieurs générations auparavant.

Tiernden et lui-même avaient traduit les documents laissés par les

constructeurs de la machine, déchiffré les hiéroglyphes des murs, suivi les instructions des ingénieurs morts depuis longtemps. C'est ainsi qu'ils avaient lentement rebâti la machine, complète maintenant, à l'exception d'une pièce.

Ces souvenirs traversèrent son esprit en une fraction de seconde. Son regard se fixa sur les murs de la salle. Les hiéroglyphes qu'ils avaient traduits en couvraient la plus grande partie. Ils y avaient été gravés par une race qui vivait jadis sur cette planète, y avait connu la grandeur et s'en était allée en poussière.

Les pensées de Carnovan se reportèrent sur la Terre, sur des dessins vus lors d'une excursion dans une grotte du midi de la France : des daims, des chevaux, des aurochs. Des siècles et des siècles auparavant, les hommes qui peuplaient la Terre à l'aube de la civilisation avaient gravé ces images sur les parois de leur caverne, pensant exercer de la sorte une autorité sur les animaux eux-mêmes, espérant que, du fait qu'ils dessinaient un aurochs sur le mur, un véritable aurochs pourrait être attiré dans les pièges tendus par les chasseurs.

Cette pratique magique, ce rêve des hommes de la préhistoire, n'avait pas réussi. Les artistes — ou était-ce des hommes de science avant la lettre ? — avaient eu beau représenter l'animal sur le mur d'une caverne, les bœufs de la préhistoire n'en étaient pas pour cela tombés dans les pièges des chasseurs. Les magiciens de l'époque avaient sans nul doute trouvé des excuses à leur échec. Peut-être les incantations n'avaient-elles pas été faites tout à fait dans les règles, peut-être une sorcière s'était-elle interposée.

Carnovan examina le dernier mur de la grande salle. Il était fait d'une pierre sombre et lisse qui pouvait servir de tableau noir. On y voyait des griffonnages à la craie, créations de son cerveau, des équations mathématiques, le symbole de la sommation, des lettres grecques, la racine carrée de moins un. Ces écritures à la craie étaient en réalité un développement mathématique poussé au-delà de Riemann (1) et décrivant un univers non euclidien, non riemannien. Les équations avançaient, revenaient sur elles-mêmes, représentant un rapport complexe entre matière et force, une unité progressive qui semblait se créer à mesure qu'elle allait de l'avant.

L'œuvre de Carnovan ! Une sensation d'agréable chaleur l'envahit à cette pensée. En fait, les équations étaient la transposition en mathématiques humaines des hiéroglyphes martiens relevés sur les murs. Elles étaient la description mathématique de la machine recréée.

Etaient-elles aussi des animaux griffonnés sur la paroi d'une grotte ?

Carnovan n'en savait rien pour l'instant. Il présumait, ou plutôt il espérait, qu'elles étaient plus que cela. La chaleur qu'il ressentait se fit plus intense. Il pensa : « Voilà la trace de mon passage dans le laboratoire. Ma trace à moi, homme ! Là, sur ce mur, j'ai consigné les décou-

---

(1) Georges Riemann, mathématicien allemand dont les travaux sont à l'origine des géométries non euclidiennes (1826-1866).

vertes que j'ai faites au cours de mon passage par cette matrice génératrice de soleils, d'étoiles et d'hommes : équations mathématiques, lois de la résonance, quelques-unes des lois de cette étrange configuration de l'énergie appelée matière. Je les ai, dans mon passage, arrachées au laboratoire pour les écrire sur cette paroi, en sorte que votre savoir s'accroisse et que votre propre passage dans le laboratoire en soit facilité. Qu'est-ce que ce laboratoire ? La Terre, qui tourne là-bas, ces planètes, ce système solaire, cette galaxie, cet univers ! »

Ce projet chimérique de faciliter le passage des hommes — et des Martiens — par ce qu'il appelait le laboratoire, c'est ce qui avait amené Carnovan sur Mars, jusqu'aux ruines de cette citadelle rocheuse.

La voix rauque de Mallar le rappela brusquement à la réalité. Carnovan désigna les hiéroglyphes :

— « Nous avons traduit cela, » dit-il. « Ce travail est à lui seul un exploit monumental. »

Il montra ses chiffres sur le mur. Grâce à ce qu'il avait réalisé là, lui, Carnovan, les Terriens et les Martiens pourraient goûter un jour une vie un peu plus belle, un peu mieux remplie, une vie meilleure.

Quand la puissance suprême rayonnerait de nouveau ! Une fois encore, il eut le sentiment d'avoir fait œuvre utile. Il dit à Mallar ce que signifiaient les chiffres.

Le chef fit entendre un grognement, un son qui, en martien, voulait dire : « A d'autres ! » aussi clairement qu'en anglais. Carnovan s'efforça de dominer sa colère. Un vif sentiment d'inquiétude le reprenait. La salle était silencieuse. Mallar avait derrière lui ses deux gardes, l'épée au poing. Accroupis près de la machine, Tiernden et le sorcier semblaient avoir perdu l'un et l'autre la faculté de se mouvoir.

Carnovan devinait chez Mallar la volonté de puissance, la soif de gouverner, de dominer. Il en éprouva une sorte de nausée. Il se tourna, se dirigea vers la fenêtre. Aussitôt, l'un des gardes pivota pour lui faire face, l'épée haute, mais il laissa retomber la lame sur un grognement de Mallar. Celui-ci tourna une nouvelle fois son attention sur Tiernden. Carnovan, debout près de la fenêtre, plongeait ses regards par-dessus le rebord, vers la plaine qui s'étendait en contrebas.

A une profondeur de cinq cents pieds, commençaient les plaines ocrées de Mars, vastes étendues sablonneuses coupées de bouquets d'arbres en fleurs. Plus bas, la plaine était maintenant parsemée de tentes, faites de peaux d'animaux, dans lesquelles vivaient Mallar et sa tribu. Des dothars, les chameaux de Mars, erraient çà et là, broutant les arbustes fleuris.

« Ils sont arrivés sans être attendus ni désirés, » pensa Carnovan avec amertume. « Et il a amené toute sa troupe avec lui. »

C'est alors qu'il s'aperçut que toute la tribu n'avait pas fait le déplacement. Une crainte irrépressible le rongeait intérieurement. Il regarda encore, pour vérifier.

« Pas de femmes, pas d'enfants, rien que des guerriers. »

Derrière lui, Tiernden essayait, sur un ton d'excuse, d'expliquer pourquoi la machine était inachevée.

— « D'après ce que nous savons maintenant, » disait-il, « elle ne sera probablement jamais terminée. Il nous manque une pièce essentielle... » On sentait à sa voix qu'il avait l'espoir d'être cru s'il répétait suffisamment cette affirmation.

— « Il ment ! » cria le sorcier. A la fenêtre, Carnovan fit volte-face.

Le sorcier s'était levé. Il tenait le doigt pointé sur Tiernden. Des sons durs, gutturaux, des grognements s'échappaient de sa gorge, emplissant la salle d'échos discordants.

— « Mais, Esprit-Saint... »

— « Il ment ! » répéta Kelgar. « La puissance suprême rayonne de nouveau. Le grand générateur est achevé. »

— « Un astronef est-il achevé quand il lui manque les réacteurs de direction ? » demanda Carnovan. « Et d'abord, qu'est-ce qui vous fait croire qu'il l'est ? »

— « Ma boule magique me le dit. La puissance suprême rayonne de nouveau. »

— « Des blagues ! » dit Carnovan, en anglais.

— « Ma boule magique ne ment jamais. Elle dit que la puissance suprême s'écoule de nouveau de la machine, par conséquent elle s'écoule sans aucun doute possible. »

— « Ah ! » C'était Mallar qui venait de pousser cette exclamation qui éclatait comme un coup de trompette triomphal. « Alors, elle est réelle, Kelgar, comme vous l'aviez prophétisé ? » Mallar ne doutait pas des vertus de la boule magique de son sorcier.

Le sorcier eut l'air d'un corbeau qui a trouvé un cadavre de lapin et se dispose à festoyer.

— « Elle est réelle, Grand-Maître. »

— « Ah ! Votre boule magique dit-elle que j'aurai la puissance suprême ? »

Le sorcier prit l'allure du même corbeau surpris dans son festin par un aigle haï et redouté. Il jeta les yeux sur son chef et se hâta de les reporter sur sa boule de cristal.

— « Elle dit que vous êtes le descendant éloigné de nos grands maîtres. Elle dit que la puissance rayonnera pour vous et qu'elle vous était destinée. »

— « Ah ! » Le rugissement qui s'échappa des lèvres de Mallar était l'expression même du triomphe. « Avec la puissance suprême, je vais régner sur Mars tout entière ! » La lame de l'épée décrivit en sifflant un moulinet de victoire au-dessus de leurs têtes. « Alors, Terrien... »

John Carnovan s'efforça de faire comme s'il n'avait pas entendu.

Il voyait maintenant pourquoi Mallar les avait laissés, Tiernden et lui, venir en cet endroit. Dans le passé, d'autres humains avaient cherché à y pénétrer, mais ils s'en étaient vu refuser l'accès. Mallar, ou plus vraisemblablement Kelgar, avait pressenti que le seul Humain et le seul Martien qui fussent capables de reconstruire la machine étaient enfin

arrivés. Mallar ne s'était pas opposé à leur venue, espérant qu'ils redécouvriraient le secret perdu de la puissance suprême. De la puissance qu'il pourrait ainsi s'approprier !

Carnovan, comprenant ce qui s'était passé et ce qui allait s'ensuivre, éprouva un immense écœurement. Dans le laboratoire, rien ne pouvait justifier la domination d'un seul homme sur les autres hommes. Il fit un pas en avant.

— « La chose est exacte, » dit-il. » « Je ne sais pas comment Kelgar a obtenu la réponse — il a dû la deviner — mais il a raison. »

— « Ma boule magique a toujours raison, » dit Kelgar.

Carnovan ne releva pas l'affirmation.

— « La machine est reconstruite, » dit-il. « Je l'admets ; la puissance suprême rayonne de nouveau. »

Mallar et son sorcier avaient maintenant l'air de deux corbeaux aux prises avec un cadavre de lapin suffisamment gros pour eux deux.

— « Mais il manque l'organe de commande de la machine, » poursuivit Carnovan. « Sans sa commande, la machine est inutilisable, tout comme un dothar sauvage sans cavalier ou un astronef sans réacteurs de direction. »

La pointe de l'épée de Mallar s'éleva.

Tiernden s'interposa.

— « Sans lui, » dit-il vivement, « vous n'apprendrez jamais comment la machine peut être commandée. Si un nouveau mécanisme de commande doit être construit, c'est lui seul qui est capable de le construire. »

— « Il y a quelque temps déjà que mes guerriers n'ont traîné un corps vivant attaché à un dothar tout en s'amusant à le transpercer de coups de lance. »

— « Si vous tenez à payer un prix si élevé l'amusement de vos guerriers... »

Mallar roulait des yeux farouches. Il hésitait visiblement.

— « Montrez-nous l'endroit où cette commande est censée s'adapter, » ordonna Kelgar. « Si du moins le Grand-Maître le permet, évidemment. »

« Euh... » Mallar considérait encore la perspective d'embrocher le Terrien sur sa lame.

— « Nous avons besoin d'en savoir davantage, » fit le sorcier avec insistance.

— « Consultez votre boule de cristal, » répliqua Carnovan.

— « Je vous en prie, » dit Tiernden en anglais. « On peut mourir de façon plus douce qu'attaché au derrière d'un dothar sauvage. »

Un instant, on eût pu croire que Kelgar allait pousser Mallar à se servir de son épée sur cet infime et hérétique habitant de la Terre.

— « Je vais vous montrer où la commande doit être fixée, » dit vivement Tiernden.

Avec un mauvais vouloir évident, Mallar et le sorcier tournèrent de nouveau leur attention sur la machine. L'un des gardes observait avec une joie perverse.

— « Voici le point essentiel du mécanisme, » dit Tiernden. Il désigna une spire de fils collecteurs en forme de cage qui s'élevait à la partie supérieure de la machine, entourait une dalle de pierre présentant une cavité en son milieu et revenait se fixer à la machine. C'était cette cavité qui avait logé l'organe de commande. Il s'était agi, de toute évidence, d'un système d'induction quelconque. Le flux d'énergie traversant l'organe de commande devait diriger le flux d'énergie présent à l'intérieur de la machine, le modulant et le faisant varier. Tiernden se mit à débiter un flot de paroles en martien, s'efforçant d'expliquer la notion des courants induits à deux sauvages qui ne savaient même pas ce qu'était l'électricité. Mallar l'écoutait avec une impatience croissante, le sorcier avec un vif intérêt, son regard revenant sans cesse sur le cristal qu'il tenait dans sa main.

— « Alors, fabriquez un nouvel organe de commande ! » grogna Mallar.

— « Mais, Grand-Maître... nous ne le pouvons pas. »

— « Pourquoi donc? Vous avez bien reconstruit ceci. » L'épée de Mallar fit une entaille dans l'épais blindage de la machine.

— « Nous ne savons pas comment reconstruire l'organe de commande. Nous n'avons pas les documents. » Tiernden montra le mur avec véhémence.

Les hiéroglyphes étaient gravés sur des panneaux de basalte scellés dans le mur. Il manquait un de ces panneaux, qu'un membre de la tribu en quête de trésor avait dû faire sauter au moyen d'un levier. Il n'en restait plus que des fragments noirs jonchant le sol. Tiernden et Carnovan les avaient rassemblés afin de reconstituer le panneau, mais la tâche s'était révélée impossible.

— « Imbécile ! C'est pour toi que le dothar attend, et non pour l'Humain. » La pointe de l'épée de Mallar monta vers sa figure.

Le menton de Tiernden s'éleva en même temps :

— « Détruisez-moi si vous voulez. Je vous dis la vérité. »

Mallar s'adressa à Kelgar :

— « Que dit la boule magique? Est-ce la vérité? »

— « Oui, Grand-Maître. C'est la vérité. » La voix de Kelgar se fit soudain plus aiguë, trahissant sa surexcitation. « Du moins, c'est vrai en partie. L'organe de commande, celui qui se trouvait sur la machine à l'origine, n'a pas été détruit. Il existe toujours, mais il est perdu. »

— « Quoi? » fit Carnovan, interloqué. Cette idée ne lui était pas venue à l'esprit.

La voix de Kelgar se fit encore plus aiguë :

— « Il est ici, quelque part. Il est ici, dans ces ruines, perdu. »

— « Kelgar... » Mallar avait pris sa voix la plus rude.

— « C'est ce que révèle ma boule magique. »

— « Où est-il caché? »

— « Ma boule magique ne le dit pas. Mais... vos guerriers pour-

raient retrouver un lézard perdu dans une tempête de sable. Appelez-les. Faites-leur fouiller ces ruines. »

Mallar poussa un grognement à l'adresse d'un garde. Celui-ci s'éloigna au pas de course.

— « Comment reconnaîtront-ils le mécanisme de contrôle s'ils le trouvent? Et vous-même, comment le reconnaîtrez-vous? » demanda Carnovan. « Ils ne savent même pas à quoi il ressemble. »

— « Eux vont simplement le trouver, » répondit Kelgar. « C'est vous qui le reconnaîtrez. » Une contorsion qui voulait être un sourire déforma sa face de corbeau.

Presque aussitôt, un groupe de Martiens de haute taille, au teint couleur de cuivre, pénétraient dans la grande salle. Mallar leur signifia ses ordres. Tout l'intérieur de cette montagne était percé de galeries et de pièces, construites par ces Martiens d'une race maintenant disparue, dont tous les efforts avaient tendu à la grandeur, qui l'avaient conquise sous la forme de ce qu'ils avaient appelé la puissance suprême, puis l'avaient perdue ou laissée échapper.

De partout, dans la vaste ruine, montaient les bruits que faisaient les guerriers de Mallar en procédant furieusement à leur perquisition. Tiernden se tenait près de Carnovan, marquant par de faibles murmures sa réprobation pour les actes passés et présents commis par sa race. Le petit Martien éprouvait une terrible souffrance morale. Il avait compté voir le retour de l'âge d'or sur Mars. Il avait même étudié la philosophie des Terriens dans l'espoir de faire renaître la vieille sagesse martienne. Maintenant, il voyait son rêve s'évanouir à cause de l'ambition et de l'avidité d'un chef de tribu barbare.

Le regard de Carnovan parcourut rapidement le mur recouvert de ses équations, du développement mathématique qui décrivait l'unité progressive alimentée par de constants retours sur elle-même.

Si seulement les aurochs pouvaient prendre vie!

Des guerriers entraient dans la salle, apportant le résultat de leurs investigations. Ils arrivaient avec des morceaux de métal corrodé, un outil disparu depuis des temps immémoriaux, une roue qui avait jadis fait partie de quelque machine, des débris échappés à d'autres pillards à la recherche de métal au cours des siècles. A la vue de chaque objet, Tiernden et Carnovan secouaient la tête.

Chaque fois qu'ils faisaient ce geste, la figure de Mallar devenait plus dure.

A l'autre bout de la salle, Kelgar considérait avec attention sa boule magique, cherchant apparemment à découvrir s'ils mentaient. Carnovan traversa la salle pour venir se poster, silencieux, près du sorcier. Comme il portait son regard sur la boule de cristal, l'Humain s'immobilisa, pétrifié.

Dans les profondeurs du cristal, un objet se déplaçait. Il semblait nager à l'intérieur, prendre de l'éclat, monter des profondeurs infinies

pour apparaître à la surface même. Carnovan reconnut cet objet animé.

Un aurochs !

Cette vision provoqua un tressaillement de tout son être. John Carnovan était un homme de science. Il vivait dans un univers où il n'y avait pas d'effet sans cause. Non, c'était bien simple : il ne pouvait pas y avoir d'aurochs en mouvement dans des boules magiques en cristal, sur Mars !

Carnovan regarda encore. Cette bête bougeait bel et bien, se déplaçant à petits pas et de bas en haut, comme si elle gravissait une pente invisible. On distinguait ses cornes et sa bosse. C'était un aurochs, vu dans une boule de cristal sur Mars.

— « Quelle est cette chose? » murmura Carnovan.

— « C'est un dothar qui vole, » répondit le sorcier sans lever les yeux.

— « Ça? Ce n'est pas un dothar... »

— « Si, c'en est un. Croyez-vous que je ne sais pas reconnaître un dothar quand j'en vois un? » Kelgar leva les yeux. Il était depuis un moment en un état de semi-transe et ne s'était pas aperçu qu'il parlait à ce Terrien. Une bouffée de rage lui colora la face.

— « Allez-vous en, imbécile ! » Sa main se leva et atteignit Carnovan en plein sur la bouche.

Le Terrien sentit le goût salé du sang qui jaillit de ses lèvres s'écrasant contre ses dents. Une brusque colère l'envahit lui aussi. Il la maîtrisa, l'empêchant de monter à la surface. Le moment était mal choisi pour se montrer agressif.

— « Je m'intéresse à votre cristal, » dit-il poliment.

— « Il n'est pas fait pour des yeux terrestres. » La figure de Kelgar se figea en un masque de rage contenue et de suspicion non dissimulée. Le cristal était la source de son pouvoir. Sa main se porta au poignard passé dans sa ceinture.

— « Oh, c'est bon... » Carnovan s'éloigna avec un haussement d'épaules. Les yeux de corbeau du sorcier le suivirent tandis qu'il traversait la salle et revinrent se poser sur la boule magique.

Carnovan se sentait ébranlé jusqu'au fond de l'âme.

— « On voyait réellement un aurochs dans cette boule ! » chuchota-t-il à l'oreille de Tiernden.

D'autres sujets, plus importants, occupaient l'esprit du petit Martien.

— « Un aurochs? Je ne comprends pas, » fit-il cependant avec politesse.

— « Un animal terrestre. »

— « Sur Mars? »

— « Oui. C'est cela que je ne saisis pas du tout. » Une pensée prit forme en son esprit. Il tenta de la rejeter, puis il l'exprima par ces mots : « Peut-être était-ce le rêve d'un aurochs. »

— « Une bête terrestre qui rêvait dans la boule magique de Kelgar? »

— « Non. Un homme qui rêvait d'un aurochs. » A Carnovan lui-

même, ces paroles parurent stupides. « Mais Kelgar a vu un dothar qui volait. »

La voix de Kelgar résonna soudain avec force dans la salle :

— « Le mécanisme de commande que nous cherchons existe. »

— « Vous l'avez déjà dit, » fit Carnovan.

— « Mais, cette fois, ma boule magique en dit davantage. Elle révèle qu'il y a quelqu'un ici qui sait où est cachée la commande de la machine. »

Un grondement sortit du fond de la gorge de Mallar :

— « Qui ça? »

Le sorcier pointa le doigt sur Carnovan :

— « Celui-là. Le Terrien le sait. »

— « Quoi? Mais je ne sais absolument rien. »

— « Il ment. »

— « Mais puisque je vous dis... »

— « Vous avez la mort devant vous, Terrien, » coupa Mallar. « Où est cette commande ? Vous l'avez construite et puis vous l'avez cachée. Maintenant, vous essayez de nous faire croire qu'elle n'existe pas. »

Carnovan haussa les épaules :

— « La réponse est évidente, Grand-Maître. Votre sorcier ment. Je l'ai offensé et c'est ainsi qu'il cherche à se venger. »

— « Hrrr... » Mallar n'émit qu'un grognement informe.

— « Je ne mens pas. Regardez ! » Kelgar était dans un tel état de fureur qu'il tendit le cristal.

Carnovan jeta les yeux dessus. Son propre visage y était visible. Il eut l'impression qu'un minuscule John Carnovan montait des profondeurs du cristal, nageant en direction de la surface de la même façon que l'aurochs avait semblé gravir une pente invisible.

— « Voyez ! » hurla le sorcier de sa voix perçante. « Votre figure apparaît dans ma boule magique. Cela signifie que vous savez où est cachée la commande. »

— « Il est possible que cela signifie quelque chose, mais pas ce que vous lui faites dire. Je ne sais pas... »

Mallar adressa un grognement aux gardes. Un cri poussé par Tiernden fit se retourner Carnovan. Les deux gardes s'étaient emparés du petit Martien.

— « Qu'est-ce que cela veut dire? » demanda Carnovan avec force.

— « Venez voir ce que ça veut dire, » répondit Mallar. « Venez voir à la fenêtre. »

Les deux gardes quittèrent la salle avec Tiernden qui faisait pour se dégager de violents mais inutiles efforts. Ils réapparurent en bas, dans la plaine, faisant toujours avancer Tiernden de force. Ils poussèrent des cris et firent des gestes pour appeler l'attention des autres guerriers. On eût cru voir la projection d'une pièce sur un écran de télévision. Carnovan les vit amener le dothar, un animal à demi sauvage qui ruait et

cherchait à mordre. Une lanière de cuir fut attachée à la selle puis aux jambes de Tiernden. Les sauvages poussèrent leur prisonnier qui tomba dans le sable et resta allongé face contre terre sans chercher à résister. Les guerriers coururent se mettre en selle sur leurs propres montures, puis ils attendirent ainsi, la lance au poing, levant des yeux impatients vers la fenêtre au-dessus d'eux.

— « Quand je ferai à la fenêtre le signal convenu, ils lâcheront le dothar, » dit Mallar.

— « Je vois, » fit Carnovan. Une douleur poignante, une angoisse sans bornes lui étreignaient le cœur. Une sueur abondante l'inondait, sortant des pores de sa peau plus vite que cet air pourtant sec ne pouvait l'absorber. L'âpre vent qui soufflait des plaines de Mars semblait pénétrer partout dans son corps, le mordant jusqu'aux os sans parvenir à sécher la sueur qui le recouvrait.

— « Où est cette commande? » demanda Mallar. La rougeur ardente de sa figure témoignait du plaisir intérieur que lui causait la situation.

L'angoisse paralysait John Carnovan. Il ne répondit pas tout de suite et c'est alors qu'un trait de clarté lui traversa subitement l'esprit. Dans cette clarté instantanée, aussi nettement qu'il avait vu l'aurochs se mouvoir, il vit la réponse, en comprit le sens, fit entrer le fait de l'aurochs animé dans la vaste équation qui produisait là son effet.

Il savait maintenant où était cachée la commande de la machine.

Quand il avait assemblé ces symboles sur le tableau noir, il avait déclenché en son cerveau un processus de pensées ; des combinaisons dans son cortex cérébral avaient émis des signaux, plus faibles que des murmures de l'autre côté de Mars, mais plus forts que des coups de tonnerre dans la salle, pour qui savait les entendre. Ces signaux émanant des combinaisons formées dans son propre cortex avaient été captés par... quelque chose. Sa substance corticale avait été l'émetteur et il s'était trouvé un récepteur : la commande de la machine.

L'aurochs qui s'était animé en un rêve — ou était-ce une prière? — dans son esprit, s'était également animé dans l'organe de commande.

Comme il comprenait ainsi la réponse, Carnovan éclata d'un rire causé par la tension de ses nerfs. Il ne put s'en empêcher, sachant pourtant que le problème n'était pas encore résolu, qu'il en devenait simplement plus subtil. Tout était d'une simplicité si déconcertante, si l'on comprenait la chose, et si ridiculement complexe dans le cas contraire.

Dans un lointain passé, peut-être alors que la décadence de la grande race commençait tout juste, quelque maraudeur s'était approprié le mécanisme de commande de la machine. La boule de cristal avait passé de main en main, volée et volée encore. Quelque Kelgar éloigné avait découvert le pouvoir qu'elle possédait d'engendrer des visions et c'est ainsi qu'elle avait fait naître une autre sorte de pouvoir... celui de duper, de régner par le mensonge et l'illusion.

Ou bien était-ce le vol, acte purement fortuit, qui avait causé la chute de la race? Peut-être à partir de ce moment avaient-ils été inca-

pables de commander leur puissante machine. Carnovan repoussa cette idée. Ceux qui avaient pu produire un tel cristal eussent pu en produire un autre. Non, le vol avait eu lieu longtemps après la disparition de cette race...

— « Vous riez, Terrien ! » Mallar s'avança vers la fenêtre.

— « Oui. Je sais ce qui constitue la commande de la machine. Je sais où cette commande se trouve. »

— « Dites-le ! »

— « C'est la boule magique de votre sorcier. C'est cela qui commande la machine et qui était perdu. »

Mallar se retourna, regardant son sorcier dans les yeux.

La figure de Kelgar refléta un trouble soudain. De la crainte aussi. Sa boule magique était sa seule arme, son seul bouclier. Elle lui valait le respect de toute la tribu, Mallar y compris. Et si le Terrien disait la vérité, Kelgar n'aurait pas besoin de consulter son cristal pour prévoir ce qui allait arriver.

— « Il ment ! J'ai essayé de me venger de lui parce qu'il mettait en doute le pouvoir de ma boule magique, c'est pour cela qu'il cherche maintenant à exercer sa vengeance sur moi en prétendant qu'elle commande la machine. Grand-Maître, nous sommes ensemble depuis bien des années. Nous nous connaissons. Nous avons confiance l'un dans l'autre... »

— « Oui, je vous connais, » interrompit Mallar. Le ton de sa voix disait qu'il connaissait probablement trop bien ce sorcier. Il regarda Carnovan. « Que veut dire cette sottise? Kelgar tient sa boule magique du sorcier qui l'a précédé. Il ne l'a pas tué pour autre chose, à vrai dire ! »

— « La boule magique de Kelgar est à l'origine l'organe de commande, » répondit Carnovan. Il se trouvait sur un terrain terriblement dangereux et il s'en rendait compte. « Voyez-vous cette cavité circulaire dans la dalle de pierre noire, sous les barres collectrices en spirale ? C'est là qu'était le cristal jadis. C'est par lui que l'on dirigeait la puissance suprême. Peut-être votre sorcier ne l'a-t-il jamais ignoré. »

Mallar considéra longuement la cavité, puis il fixa les yeux sur Kelgar. Des mots ronflaient au fond de sa gorge, mais il ne sortait de sa bouche que des sons inarticulés. Kelgar se dressa de toute sa hauteur. D'une main il tenait le cristal, de l'autre son poignard.

— « J'ai fait votre grandeur, » dit-il à Mallar. « Je puis vous l'ôter. »

Les sons rauques que Mallar proférait n'avaient toujours pas forme de mots.

— « Avez-vous peur de votre propre sorcier? » demanda Carnovan.

Mallar, quittant la fenêtre, fit un pas en direction de Kelgar. Mais il s'arrêta. La rage et la peur se peignaient alternativement sur sa figure.

— « Je vais lui parler, si vous avez peur, » et Carnovan traversa la pièce d'un pas rapide pour aller se planter en face du sorcier.

— « Voulez-vous voir un dothar voler? » fit-il doucement.

— « Quels propos extravagants... »

— « Extravagants? C'est vous qui les avez tenus le premier. »

— « Mais c'était dans ma boule magique. On peut voir bien des spectacles étranges. »

— « Même celui qui représente un sorcier poignardé dans le dos par une nuit obscure? »

Les yeux de corbeau se posèrent sur Mallar qui se tenait, l'air sombre, près de la fenêtre.

— « Donnez-moi cette boule magique. » Carnovan tendit la main.

— « Jamais, » hurla Kelgar de sa voix suraiguë.

— « Ne criez pas comme ça, sorcier! Ou voulez-vous que je dise à Mallar que vous saviez depuis toujours que votre cristal commande le flux de la puissance suprême? Dois-je lui dire que vous projetez, que vous avez toujours projeté, de l'utiliser pour vous seul? »

Une flamme haineuse s'alluma dans les yeux de Kelgar, mais il se mit à parler avec calme :

— « Nous allons faire un essai pour voir si ma boule magique peut commander la machine. Mais c'est moi-même qui vais la placer dedans. »

— « Allez-y. Mais d'abord, dites-moi, connaissez-vous la signification de l'écriture secrète que vous voyez là? » Carnovan désignait ses équations.

— « Ces marques ridicules? »

— « Ce que vous n'avez pas compris, et Mallar non plus, c'est que ces marques sont une écriture secrète. Il est nécessaire de savoir les lire pour pouvoir commander la machine à l'aide du cristal. »

Kelgar restait incrédule. Carnovan s'approcha plus près et lui murmura :

— « Ecoutez, sorcier, moi je sais! Qui me vient en aide aujourd'hui régnera sur Mars demain. Qui prend parti contre moi aujourd'hui ne vivra pas pour voir demain se lever. Mallar n'a plus confiance en vous. »

— « Il me craint! »

— « Il vous a craint naguère. Maintenant il vous hait. »

Kelgar frissonna.

— « Si vous jouez franc jeu, » poursuivit Carnovan, « il est possible que vous et moi, nous gouvernions Mars. Si vous agissez déloyalement, votre corps pourrira dans le désert et c'est Mallar et moi qui gouvernerons Mars. Choisissez! »

Un désir avide de pouvoir s'emparait de Kelgar. Les serres de rapace se tendirent d'un mouvement impulsif vers Carnovan et le globe de cristal tomba dans sa main. Il était trempé de sueur.

— « Si vous me trahissez... ceci... » Les autres serres étreignirent le poignard.

Carnovan se dirigea aussitôt vers la machine.

— « L'Esprit-Saint a entendu la voix de la raison, » cria-t-il à Mallar.

— « Vous feriez bien de faire de même, » dit le chef. Il s'approcha de la machine et s'immobilisa près de Carnovan, l'épée levée. Carnovan glissa le cristal dans la cavité au-dessous des barres collectrices tandis que les deux Martiens se tenaient derrière lui, l'un l'épée nue, l'autre un poignard à la main.

« Ils veulent leur lapin, » pensa-t-il, « pour n'en laisser ni la peau ni les os. » Il se hâta de chasser une telle pensée de son esprit. Au moment où il mettait le cristal en place, une douce chaleur se répandit sur ses mains, les effleurant comme une caresse. C'était une chaleur qui communiquait le sentiment d'une puissance infinie.

« Maintenant que j'ai ce qu'il faut, comment dois-je m'y prendre pour faire fonctionner cette machine? » se demanda-t-il. Il jeta les yeux sur les équations qui recouvraient le mur, sur les lois de la résonance telles qu'il les avait ordonnées, selon la disposition qu'il jugeait logique. Il forma une image dans son esprit et concentra son regard sur le cristal.

Dans le cristal, l'aurochs reparut ; la bête aux courtes pattes montait une pente escarpée. Carnovan sentit derrière lui la présence de Kelgar qui, retenant son souffle, regardait l'image, visible pour lui aussi.

— « Que voyez-vous? » lui demanda-t-il.

— « Je n'en sais rien. Je n'ai jamais vu cette bête auparavant. »

Carnovan laissa échapper un murmure de compréhension.

Il se sentait pleinement maître de son esprit, de cette rare faculté de diriger la pensée qui ne se manifeste que dans l'effort d'une extrême concentration. Mais il ne faisait pas d'effort maintenant. Sans difficulté, avec précision, il donna à sa pensée un autre cours, l'aiguillant, pour ainsi dire, sur une autre voie. Et la machine réagit comme il s'était attendu à ce qu'elle le fît.

Sous ses mains, entièrement soumis à sa volonté, coulait le flot d'une puissance qui ne s'était jamais vue sur la Terre — du moins au cours de l'histoire connue. Peut-être, par intervalles, un mystique y avait-il fait allusion, peut-être quelques savants, portant leurs pensées au-delà des actions et réactions de la matière, en avaient-ils entrevu les contours indistincts, mais personne, aucun homme né sur la Terre, n'avait jamais découvert les moyens d'acquérir et de diriger cette puissance.

— « Reculez-vous un peu, » dit Carnovan. Il devina, plutôt qu'il ne vit, que les deux autres s'éloignaient d'un pas. Il étendit et concentra sa pensée. Celle-ci se portait sur Tiernden, étendu sur le sable, en bas.

— « Eh bien, Terrien? » grogna Mallar derrière lui. Pour autant qu'ils pouvaient se rendre compte, rien ne se produisait.

— « Dans un moment... »

Des cris d'alarme retentirent au loin, bientôt suivis de beuglements qui augmentèrent de volume.

— « Regardez à la fenêtre, Mallar, » dit Carnovan.

Le chef se tourna vers l'ouverture. Sa bouche s'ouvrit toute grande, les yeux lui sortirent de la tête. Ce que pouvaient être ses pensées, Carnovan n'aurait pu le dire, mais elles devaient être horribles.

— « Un dothar ! Il vole ! » hurla Mallar.

Le dothar ne volait pas à proprement parler. Il flottait là, dehors, devant la fenêtre, grande bête disgracieuse, oreilles flasques et pattes ballantes, cherchant un point d'appui dans le vide. Ses cris stridents, assourdissants, se suivaient sans interruption. Attaché par une lanière de cuir, Tiernden flottait avec lui.

Mallar se retourna, brandissant son épée.

Carnovan enleva ses mains de sur la boule de cristal et les laissa retomber à ses côtés. Son esprit se concentrait toujours sur le dothar et le dothar flottait toujours en l'air, avec Tiernden qui se maintenait à la même hauteur, au bout de sa lanière. Carnovan poussa un soupir de soulagement et tourna son attention sur les deux barbares inquiétants.

— « Sers-toi de ton épée judicieusement, Grand-Maître, » dit-il à Mallar avec un sourire. « C'est ton Esprit-Saint qui a prévu que ceci allait arriver. »

Mallar lança un coup de pointe, mais ce n'était pas à Carnovan qu'il était destiné. La lame pénétra dans la poitrine de Kelgar et ressortit dans son dos.

Kelgar se poussa en avant sur l'épée et son poignard frappa. La pointe s'enfonça dans la gorge de Mallar. Le chef l'agrippa et l'arracha d'un coup sec. Le sang jaillit dans un bouillonnement sonore.

Ils s'effondrèrent ensemble.

Carnovan les regarda sans compassion et sans haine. Dans le grand Laboratoire du progrès humain, il n'y avait pas de place pour de tels êtres, voilà tout.

Des sandales crissèrent sur le sol dallé. Carnovan se retourna. Les gardes se précipitaient sur la porte. Ils ne manquaient ni de bravoure ni de ténacité, mais eux aussi avaient vu un dothar voler.

Carnovan reporta son attention sur la fenêtre. Le dothar et Tiernden étaient toujours suspendus en l'air. Carnovan concentra sa pensée, lui donna l'impulsion qui convenait. Il eut l'impression, l'espace d'un instant que quelque chose s'écoulait par la fenêtre. Dehors, une forte lanière de cuir se brisa comme un fil. Aussitôt, le dothar commença à tomber. Il disparut dans sa chute, poussant des hurlements. Les hurlements prirent subitement fin dans un bruit mat d'écrasement. Puis Carnovan entendit d'autres bruits : des cris perçants, le cliquetis des équipements des Martiens qui s'efforçaient de sauter sur le dos de leurs dothars pris d'une terreur panique, et qui, n'y parvenant pas, s'enfuyaient de toute la vitesse de leurs jambes...

Carnovan écoutait. Cependant, tandis qu'il écoutait et contemplait cette confusion, il prit conscience qu'une fraction de son esprit restait en contact avec la machine. Tiernden arriva en flottant à la fenêtre, saisit le rebord mais ne put s'accrocher et continua à flotter dans la pièce avant de se poser finalement sur le sol.

— « Je vous demande pardon, » dit Carnovan, se baissant pour l'aider à se relever. « Mon intention était de lâcher le contact à la fenêtre. Le réglage n'est pas tout à fait au point. »

Tiernden regardait avec étonnement la boule de cristal qui occupait sa place normale.

— « Ainsi, » murmura-t-il, « elle nous crevait les yeux... »

Le Terrien fit oui de la tête.

— « Un aurochs se promène. Il est descendu du mur de la caverne, il est sorti de l'écriture secrète... »

— « Je ne comprends pas, » dit Tiernden.

Carnovan posa les mains sur la sphère de cristal et entama son explication.



Ce N° TERMINE votre abonnt

ABONNÉS !

Si ce cachet rond, reproduit ci-contre, est apposé sur l'étiquette d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre « rappel ».

Le Libérateur

(*The liberator*)

par ARTHUR PORGES

Vous n'avez certainement pas oublié les deux inquiétantes nouvelles d'Arthur Porges : « La mouche » *et* « Le ruum » *(parues dans nos numéros* 1 *et* 5). *Celle-ci vous prouvera que cet écrivain est capable de se renouveler et de passer avec brio du drame à l'humour.*

La situation qu'il expose ici est depuis longtemps classique : il s'agit encore une fois des envahisseurs venus de l'espace, munis d'armes invincibles (les auteurs de « science-fiction » ont usé et abusé de ce thème et certains Américains l'ont même utilisé pour écrire de véritables épopées, comme « Les gardiens de la Galaxie », *d'Edward Elmer Smith, qui, aux Etats-Unis, ne comprend pas moins de* huit *volumes, chacun de la longueur d'un roman normal!)*

Le seul critère d'originalité, pour ce genre de récits, est dans la façon de les traiter, c'est-à-dire dans l'ingéniosité plus ou moins grande avec laquelle est amené l'inévitable triomphe des Terriens. Depuis Wells et « La guerre des mondes » *(que le cinéma vient de remettre à la mode), d'innombrables auteurs ont creusé leur imagination pour inventer à ce sujet des développements nouveaux. L'idée de Mr. Porges, elle, est aussi simple qu'inattendue. Et à sa façon, elle vaut son pesant d'or. Mais jugez-en plutôt...*



LA Terre était battue, complètement écrasée et ravagée. Quinze navires spatiaux, pas un de plus, avaient suffi pour mettre en pièces la fière armée aérienne du Conseil Mondial, presque avec désinvolture, comme s'ils participaient à une partie de plaisir. Quelques pays, notamment l'Angleterre fidèle à sa tradition séculaire de résister jusqu'à la dernière extrémité, continuèrent seuls la lutte, mais peu de temps. Si l'on pouvait appeler ça lutter. Aucun des croiseurs de l'envahisseur n'avait même été bosselé par les obus nucléaires cependant spécialement réglés pour éclater à proximité de leur objectif. On n'avait même pas connaissance d'un seul soldat étranger blessé, égratigné ou contusionné.

Quand 10 kilomètres carrés de la partie la plus populeuse de Londres furent complètement rasés par un engin approprié, les Anglais abandonnèrent enfin leur résistance par trop chevaleresque et rejoignirent le Conseil Mondial pour entendre les conditions de l'ennemi.

Copyright, 1953, by Fantasy House, Inc.

Pour le Terrien le plus patriote, il était évident que les meilleures armes de la Terre et les soldats-savants les mieux entraînés avaient été irrémédiablement surclassés par une technologie supérieure. Le conflit entre les Zoulous brandisseurs de lances de Celevayo, et les fusils de l'Empire Britannique, il y avait quelque deux cents ans de cela, avait certainement été moins unilatéral.

Ce qui rendait la situation encore plus pénible, c'était de ne même pas avoir la piètre consolation de capituler devant des êtres d'une structure biologique étrangement supérieure. Aucune créature en forme de gelée palpitante, pourvue de dix yeux pourpres, de quatre sexes différents et d'un appétit insatiable pour l'oxyde de germanium, ne se laissa choir lourdement du navire amiral étincelant, pour intimider l'humanité vaincue.

Au lieu de cela, il en émergea, avec une majesté très théâtrale, la silhouette super-anthropomorphique d'un certain Général Milvan qui, quoique originaire d'une galaxie éloignée, ne se différenciait principalement des Terriens que par une capacité intellectuelle qui (à condition d'être mesurable selon les étalons humains) devait atteindre un Q. I. (1) d'au moins 400. En outre, bien qu'une école de psychologistes terriens eût très longtemps soutenu que la capacité intellectuelle était inséparable d'une personnalité fortement humaine, le général était la réfutation vivante de cette théorie.

Mesurant dans les 2 m. 10, musclé à rendre jaloux un professeur de culture physique et noblement revêtu d'un tissu aussi chatoyant que collant, c'était vraiment un spécimen époustouflant. Le front superbe, les yeux lumineux très écartés... il avait tous les attributs d'un être supérieur. On l'aurait certes pris pour un dieu nouvellement tombé de l'Olympe... n'eût été le souvenir d'autres scènes : une flotte aérienne sympathisante détruite sans avertissement ; une douzaine de villes bombardées avec une efficacité impitoyable... Ceci, ajouté à l'arrogant sourire de mépris errant sur ses lèvres, gâchait quelque peu le plaisir qu'on aurait pu avoir à contempler le personnage.

A leur surprise, le conquérant se présenta en parlant le français anglicisé qui était la langue officielle du Conseil Mondial, condescendant à expliquer que, tandis que ses mignons détruisaient les astronefs et rasaient les agglomérations, il avait mis à profit quelques instants de loisir pour parcourir divers manuels et quelques registres récupérés dans une ville détruite. Il se plaignit que cette langue soit à peine appropriée aux nuancesles plus subtiles de la pensée, mais il admettait à la rigueur qu'elle puisse servir en cette occasion, étant donné que les esprits simples exigent des idées simples. Il était évident qu'en une heure ou deux il était au moins venu à bout d'un dictionnaire de taille respectable.

Debout, faisant face au Conseil, flanqué de deux gardes du corps débarqués avec lui du navire amiral, tandis que la flotte victorieuse

---

(1) Quotient d'Intelligence, 100 étant considéré comme le quotient normal.

immobilisée en l'air laissait peser sa menace au-dessus du Capitole Mondial, il imposa sa loi aux vaincus renfrognés.

— « Notre ancienne politique, » leur dit-il, « était celle de l'extermination complète, lorsque nous avions affaire à des animaux inférieurs. Toutefois, à présent, après une démonstration salutaire de notre puissance, nous accordons à quelques-uns des bipèdes inférieurs un genre de statut colonial primitif ! »

Son attitude laissait clairement entendre qu'une telle politique était un traitement de faveur. Manifestement, seuls des bureaucrates brouillons avaient pu élaborer une doctrine aussi stupide. Exterminez la vermine et repeuplez ; remoulez la Terre comme le cœur vous en dit ; c'était bien plus direct et moins ennuyeux. Il ne restait plus de peuples hostiles pour vous tracasser par la suite.

— « En échange de votre collaboration sincère, » conclut-il « nous envisageons d'utiliser votre planète comme base, au moins pendant un certain temps. Pour autant que vous ne soyez pas au service de l'Etat, vous serez autorisés à poursuivre quelques-unes de vos dégoûtantes activités. Voici les concessions fondamentales que nous exigeons de vous, exprimées dans les signes de votre langage rudimentaire. »

Il tendit une feuille métallique au Président qui la parcourut avidement, ses yeux s'écarquillant de consternation au fur et à mesure qu'il lisait.

— « Mais Général ! » protesta-t-il, la voix rauque d'horreur, « ces termes sont intolérablement durs et dégradants. »

— « Ne me parlez pas en égal, » lui répliqua le conquérant d'une façon cinglante. « Baissez les yeux au sol, croisez vos bras sur la poitrine et appelez-moi « Excellence ». En ce qui concerne ces termes, rien n'est plus facile que de les rendre encore plus rigoureux. Personne ne vous demande de les discuter... vous avez simplement à les accepter et... vite. »

— « Monsieur ! » plaida frénétiquement le Président. « Ceci est barbare ! Même les esclaves de l'antiquité n'ont jamais été brutalisés à un tel point. En tant que Président du Conseil Mondial, je sollicite... »

Le général eut un geste vif et significatif. Le garde placé à sa gauche mit son arme en joue et il y eut un sifflement de mauvais augure. Le Président poussa un cri qui se transforma en un sanglot, il tomba en avant et son visage s'écrasa sur la table avec un bruit écœurant. Il se tortilla sous le coup d'une brève douleur, un petit ruisselet de sang coulant de son nez écrasé. Puis une traînée de fumée s'éleva paresseusement de son corps brûlé.

Il y eut un grognement sourd, sauvage, parmi les vingt membres du Conseil et l'un d'eux, bafouillant des injures, se leva à moitié. Un de ses compagnons, plus prudent, le fit se rasseoir.

En les dévisageant froidement, le général dit :

— « Il est au-delà de vos possibilités de me faire le moindre mal et il serait fort peu sage de votre part de le tenter... car ma flotte réduirait

en poussière toutes les villes de la Terre, par simple commande télépathique. J'ai le pouvoir discrétionnaire de coloniser ou de détruire ; croyez-moi, c'est bien à contrecœur que j'ai accepté de faire, si possible, un essai loyal de colonisation. Et maintenant, vite... qui est le nouveau Président? »

Un petit bonhomme rondelet, aux cheveux gris, se leva avec une répugnance pénible à voir. D'une voix chevrotante, les yeux baissés au sol, les bras croisés sur la poitrine, il dit :

— « C'est moi, Excellence. Je... j'étais... le Vice-Président ! »

Le général le toisa dédaigneusement, observant sa bedaine flasque, sa peau jaune et sa mine terrifiée.

— « Vous? » railla-t-il. « C'est vous qui gouvernez la Terre? »

— « Oui, Excellence. » Le rouge lui monta au visage. « En tant que Président du Conseil Mondial, je suis le porte-parole de ses volontés et c'est lui qui gouverne la Terre... d'une façon strictement démocratique... »

— « Vous êtes habilité pour accepter mes conditions? » l'interrompit le général. « Il n'existe aucune autorité supérieure? » Il paraissait sceptique. « Je me refuse à comprendre comment une civilisation aussi primitive et aussi peu capable de se défendre a pu éviter aussi longtemps d'être colonisée. Néanmoins, si vous n'avez vraiment pas de supérieurs hiérarchiques... »

— « Il n'en existe pas, Excellence, » dit le petit homme avec une fermeté surprenante.

— « *Je me vois obligé de protester!* »

Une voix de basse grondante, aiguisée d'une malice pleine d'humour, venait de retentir entre les colonnes de marbre. Le Conseil sursauta comme un seul homme et le général même eut, sur le moment, une expression de surprise quasi humaine. Dans l'entrée principale se dressait, dans une pose théâtrale, une imposante silhouette. Portant une cape noire flamboyante, la tête altière rejetée en arrière, les yeux noirs et bridés luisant d'une gaîté sardonique, c'était un étranger et cependant il y avait incontestablement quelque chose de familier en lui. C'était un personnage que tout Terrien était obligé de reconnaître instantanément, bien qu'aucun des individus présents ne l'eût jamais rencontré face à face. Les petites cornes, le bouc si net, si soigneusement taillé, la queue nouée... tout concordait parfaitement.

— « Qui êtes-vous? » demanda le général Milvan, la voix chargée de menaces.

Des épisodes de ce genre l'irritaient. Les événements ne se devaient-ils pas d'être méthodiques et prévisibles?

— « Comment avez-vous fait pour franchir mon cordon de sentinelles ? »

— « Ce monsieur, » dit calmement l'intrus en désignant d'un mouvement de tête le Président dont les yeux s'écarquillaient comme des soucoupes, « se trompe horriblement. Il ne m'était pas possible de laisser

passer sa déclaration absurde sans la relever. Voyez-vous, Général, c'est moi qui gouverne la Terre. »

— « Ah ! » Le général ne cachait pas le plaisir que lui procurait sa propre perspicacité. « Je savais bien que cet imbécile, ce lâche, mentait ! »

Il scruta le personnage dynamique, de forte carrure, qui se tenait devant lui, puis hocha la tête d'un air féroce.

— « Vous me paraissez plutôt être du type dominateur. Qui êtes-vous ? »

— « Oh, je ne suis pas très susceptible. Vous savez bien : « Le Malin, » non, vous ne pouvez pas le savoir. Appelez-moi simplement « Satan ». Ou même « vieux boiteux » : c'est d'un charmant non-conformisme et cela me fait penser à mes... hum... mes admirateurs écossais qui font moins de façons que les autres peuples (1). Sans aucun doute, c'est le sobriquet pour lequel j'éprouve une affection de longue date. »

Le général le considéra bouche bée et il y eut des commentaires sibyllins parmi les membres du Conseil un peu agités. Le regard déconcerté du Président passait grotesquement de l'un à l'autre. Il respirait lourdement.

— « *Je* vous appellerai du nom qu'il me plaira, » aboya le général en retroussant les lèvres. « Mais vous me direz « Excellence », sinon je me déciderai à traiter avec ce cartoul, » il désigna du menton le Président, « au lieu de traiter avec vous. » (A ces mots un des gardes du corps étouffa un rire contenu. Cette créature absurde qui se disait le Président offrait effectivement une certaine ressemblance avec le « cartoul », un animal apparenté aux rongeurs et si stupide qu'il était seulement tout juste capable de triple intégration mentale.) « Je n'admets pas d'insolence. Et maintenant, vous ne m'avez toujours pas répondu au sujet de mes sentinelles. »

Satan haussa les épaules. « Je suppose qu'elles ne m'ont pas vu. Sans doute sont-elles encore fidèlement à leurs postes. Je les ai trouvées particulièrement vigilantes. De drôles de costauds, » dit-il d'un ton admiratif.

Le général semblait incrédule. Son visage se congestionna.

— « Elles surveillent étroitement toutes les bandes, depuis les rayons cosmiques jusqu'au subéther. Vous mentez ! »

— « Elles surveillaient tout ? » répéta le diable ébahi. « Comme c'est ingénieux ! J'aimerais bien savoir de quelle bande... je crois que c'est bien le terme exact n'est-ce pas ?... je me suis servi. Cependant il est de fait, bien que je rougisse de l'avouer, que je n'ai pas du tout suivi les progrès de la physique moderne ; d'abord cela demande trop de maths. J'ai donc plutôt perdu contact avec tout ce domaine depuis que j'ai joué quelques jolis petits tours à l'époque de Galilée. Mais si vous voulez, » suggéra-t-il gaîment, « je peux très bien m'en aller et revenir en empruntant un autre chemin. Il se pourrait que vos sentinelles me repèrent alors et j'aurais le plaisir de vous être présenté d'une façon offi-

(1) « *Auld clootie* » (le vieux boiteux) est le terme traditionnellement en usage pour désigner le Diable en Écosse.

cielle et correcte. Je dois dire que c'est très aimable à vous d'y avoir pensé. Je commençais à croire que vous étiez un tout petit peu trop... disons... brusque. »

— « Ça suffit ! »

Le général s'enfla de fureur ; il sentait que les rôles habituels étaient, en quelque sorte, injustement renversés. Lançant des regards incendiaires au Conseil, il scanda :

— « Je donne à mes astronefs l'ordre de poursuivre la leçon. Apparemment c'est le seul langage que vous êtes capables de comprendre. Dans un instant vous entendrez les bombes. Quant à vous, » ajouta-t-il en désignant le diable du doigt « vous êtes démis de vos fonctions. Je vous ramène chez nous, pour vous faire subir des interrogatoires et vous faire examiner aux fins de recherches biologiques. Vous apprendrez l'humilité, des mains de nos verminologistes officiels. »

— « Monsieur ! Monsieur ! » s'écria le Président angoissé. « N'écoutez pas ce... cet imposteur... ce fou ! »

Il essaya, d'un coup d'épaule, de pousser Satan de côté mais ne put que rebondir contre le corps élastique de celui-ci.

— « Espèce de fou furieux ! » gronda-t-il. « Vous gâchez tout ! Pour l'amour de Dieu enlevez ce travesti ridicule et faites vos excuses à son Excellence. Vite... sans cela il détruira la Terre ! »

Il se retourna vivement vers le général qui avait repris son air méprisant.

— « Ne voyez-vous pas Excellence, que c'est seulement un simple d'esprit affublé d'un déguisement traditionnel. Comment a-t-il pu entrer ici ? »

— « Je vous en prie, Messieurs. » La voix du diable était comme le miel suintant d'un rayon « Vous êtes bien irréfléchis, tous les deux. Je vous certifie que je suis parfaitement sain d'esprit. J'ai eu le dernier mot dans maints débats brillants. Je pense par exemple à un certain Luther, que j'ai si joliment surpassé en finesse qu'il me jeta son encrier à la tête. C'était même de l'encre indélébile qui ne partit qu'après des jours d'efforts. »

Il se tourna vers le Président bouleversé :

— « Allez gentiment vous rasseoir, je suis sûr que le général voudra bien vous excuser. Nous allons continuer la discussion, lui et moi. Ce n'est pas si souvent qu'il m'est donné de rencontrer un... hum... un client possible, de cette importance ! »

Il lança un sourire rayonnant au conquérant.

— « Et maintenant, ce que je cherchais à vous faire comprendre, c'est simplement ceci : toute destruction dans cette partie de l'univers est ma prérogative exclusive. Je ne tolère pas le braconnage. En toute équité, je crois que vous devriez aller coloniser ailleurs. C'est là une proposition raisonnable, ne trouvez-vous pas ? »

Le général le foudroyait du regard, la rage lui ayant coupé la parole. Puis il donna un ordre bref et les deux gardes du corps placés à ses côtés

firent jaillir des rayons pareils à des baguettes blêmes. Ils firent jouer leur fluorescence sur la large poitrine du diable. Instantanément sa cape noire commença à se consumer lentement. Un sourire féroce tordit les lèvres du général. Il attendit.

Et Satan s'enflamma entièrement. Son corps devint une torche grondante de feu doré. Il y eut des crépitements sinistres, agrémentés par instants, comme quand de la graisse grésille, par des pétarades. Pendant que le général et ses sbires contemplaient ce spectacle avec ravissement, les flammes se rétrécirent, vacillèrent une dernière fois à hauteur du genou, puis moururent. Un petit tas de cendres argentées demeura, dégageant une fumée sulfureuse.

Le général lança un nouvel ordre. Un garde bondit en avant et sortit un sac de sa musette. Puis, au moyen d'un outil ressemblant à une pelle, il se mit en devoir de récupérer les cendres encore chaudes.

— « Ces cendres seront analysées, » dit le général presque pour lui-même. « C'était une créature remarquable ; dommage que nous n'ayons pu la capturer... »

— « Tout doux ! Voulez-vous ! » dit une voix retentissante. « Après tout ce sont *mes* restes ! »

Le général pivota brusquement sur ses talons, le visage tordu en une curieuse grimace. Une fois de plus le diable se tenait à l'entrée de la porte. Cette fois, sa cape était d'un écarlate magnifique, mais criard.

— « J'allais les ramasser moi-même, » ricana-t-il. « Je ne laisse jamais de cendres sur les tapis des gens. »

Le général recula instinctivement, d'un seul pas, puis se raidit résolument. Il lança encore un ordre, crachant les paroles dans une langue étrangère, curieusement martelée, d'une voix qui frisait l'hystérie. Obéissant, un des soldats bondit vers la porte, chargé de quelque mission importante, pour s'arrêter ahuri lorsque Satan bloqua la sortie, découvrant d'énormes canines en un sourire sarcastique.

— « Vous avez besoin de sortir ? » s'informa-t-il gaîment. « Mais vous ne m'avez pas demandé la permission ! »

Le garde hésita, jeta un regard vers son général qui hocha la tête, puis, magnifique de courage, se jeta sur le Diable, armé d'un instrument semblable à un poignard. Son compagnon se rua à son aide.

Il y eut un bruit flasque, lorsque le poignard arriva à destination. Le soldat tira sur la lame enfoncée dans le corps du diable, visiblement pressé de porter un autre coup. La consternation se peignit sur son visage aux traits réguliers. Déconcerté et malheureux, il tenta de lâcher la poignée de son arme, mais sa main refusa d'obéir. Le diable l'observait avec modestie et réserve, paraissant ignorer le second homme qui se glissait vers lui, par-derrière. Le nouvel assaillant était armé d'une énorme massue. Des deux mains il la brandit au-dessus de sa tête et l'abattit, avec un ahanement, en plein sur l'occiput de Satan. Le bruit entendu fut exactement celui qu'on obtient en frappant une noix de coco avec un marteau-pilon. Le Conseil, au complet, sursauta.

Quant au Diable, il ne témoigna qu'une légère surprise. Le premier soldat, qui le frappait maintenant de sa main libre et de ses lourdes bottes, se trouva soudain collé à Satan comme à un tue-mouches.

— « Ça, c'est une idée qui me vient de « l'Oncle Remus », dit le Diable joyeusement. « On y parle d'un certain « Bonhomme Goudron. » (1) Et maintenant au type dans mon dos. Le voilà collé, lui aussi. »

Figé sur place, le général paraissait avoir perdu tout intérêt à l'égard des événements. Il semblait écouter, la consternation peinte sur le visage.

— « Les bombes? » marmotta-t-il. « Il y a longtemps que j'ai donné l'ordre. Il n'y a plus de contact. Pourquoi est-ce qu'ils ne... »

— « Oh ! Si ce sont les bombes que vous attendez, il n'y en aura pas ! » annonça le Diable.

Un des deux hommes collés à sa puissante carcasse éternua fortement et Satan lui essuya le nez avec un grand mouchoir à carreaux. « Ne me remerciez pas, » dit-il aimablement. « Je prends simplement des précautions parce que je porte maintenant ma plus belle cape, puisque vous avez divinement (2) brûlé, l'autre, la noire. Non, » répéta-t-il au général qui paraissait ébahi, « il n'y aura pas de bombes. En ce moment votre flotte est en mon pouvoir. »

Alors même qu'il parlait, un diablotin vert, de la taille d'un petit singe, se glissa par la porte, fit une grimace démoniaque au Conseil Mondial et tira Satan par la manche. Le Diable se pencha vers lui, le diablotin chuchota quelque chose dans son oreille pointue et velue. Satan sourit.

— « En votre pouvoir ! » hurla le général. « Aucune force armée de tout l'univers ne serait capable de capturer quinze de mes navires de ligne Valoniens sans faire éclater en mille morceaux tout ce système solaire. »

— « Maître ! » dit le diablotin d'une voix flûtée « les navires sont à nous. »

— « Mes croiseurs ! » gémit le général.

— « Ne vous faites pas de mauvais sang, » susurra le Diable avec une aimable sollicitude « les sorciers, les vampires et autres de mes... hum !... unités ont pris soin de laisser intact votre navire-amiral, ainsi que son équipage. A vrai dire », ajouta-t-il avec regret, « je crains que l'un des vampires n'ait enfreint mes ordres interdisant de manger entre les repas, et votre vaisseau doit compter un navigateur de moins. Vos autres navires, bien entendu, sont en voie d'anéantissement. »

---

(1) Les contes de l'Oncle Remus sont célèbres aux U. S. A. au même titre qu' « *Alice au pays des merveilles* » en Angleterre » ou que les « *Contes de ma mère l'Oie* ». Leur origine est folklorique. Ils ont en effet leur source dans les récits pittoresques que se racontaient entre eux les esclaves noirs du sud des Etats-Unis, dans la première partie du siècle dernier.

« Le Bonhomme Goudron » (« *Tar-Baby* »), le conte auquel il est fait ici allusion, retrace comment « Vieux Frère Lapin » (héros habituel et sympathique) est victime d'une ruse de Frère Renard : ce dernier place sur son chemin un bonhomme de goudron sur lequel Frère Lapin, en voulant le corriger, vient s'engluer par l'extrémité des quatre membres.

(2) Cette expression dans la bouche de Satan équivaut évidemment à : « Vous avez *diablement* brûlé l'autre, la noire. »

Le général avala sa salive, incapable de parler.

— « Cependant je n'ai pas le moindre doute quant à vos qualités de navigateur. Vous me semblez un type intelligent. »

— « Vous allez me laisser partir? » demanda le général surpris.

— « Exactement ! Vous servirez de leçon de choses pour l'Empire Valonien. Dites à votre peuple que la Terre est à moi et que toute flotte impérialiste venant de leur système subira un traitement plus dur la prochaine fois. Et maintenant, débarrassez le plancher et emmenez ces deux types avec vous, ils sont en train de déformer ma belle cape. »

Instantanément les deux soldats se trouvèrent libres de leurs mouvements. Rapidement, ils rejoignirent leur général déconfit. Le Diable retira le poignard de sa poitrine, l'examina d'un œil critique, puis le lança négligemment à leurs pieds.

— « Mes adjoints vous escorteront jusqu'à l'orbite de Jupiter. Ne soyez pas assez idiots pour revenir sournoisement afin de me décocher une flèche de Parthe. Deviner ce que pensent les formes de vies primitives, » le général accusa le coup « n'est pour moi qu'une question de routine. J'ai des siècles d'entraînement. Allez, rompez. »

Alors que le général partait l'oreille basse, Satan se tourna vers les membres du Conseil, qui paraissaient envoûtés.

— « Si j'étais vous, je ne me donnerais pas la peine d'informer le public de ce qui vient de se passer ici, » leur conseilla-t-il. « Premièrement personne n'en croirait un traître mot. En outre, je considérerai tout bavardage oiseux au sujet des événements de ce jour, comme un affront personnel et je traiterai le bavard sans indulgence. Vous ferez tout aussi bien de porter à l'actif de l'armée, ou de ce qu'il en reste, le bénéfice de cette victoire. » Il cligna de l'œil d'un air malin. « Si les gens apprenaient mon existence par des témoins oculaires, ils deviendraient bons d'une façon indécente, non pas par vertu intérieure, mais uniquement par peur animale. Et Il... je veux dire moi... n'aimerais pas ça. »

Le Président s'était levé. D'une voix chevrotante, il osa demander :

— « Mais pourquoi nous avez-*vous* sauvés? »

— « Tiens ! Une question pertinente ! »

Le Diable écouta un instant le gémissement des moteurs puissants qui, au dehors, diminuait progressivement.

— « Et voilà le général qui file, » dit-il doucement. « Un parfait idiot, malgré tous ses talents d'assassin en gros. Il m'ouvre des horizons nouveaux sur son propre territoire. Vous savez, » ajouta-t-il confidentiellement aux Membres du Conseil, immobiles et les yeux ronds, « à en juger par les traits hyper-humains du général, je devrais faire une chasse excellente sur sa planète d'origine. Quant à votre question, mon bonhomme, il y a un vieux dicton qui dit que « quand on a trop pressé un citron, il ne faut pas hésiter à l'abandonner. »

Eclatant d'un rire triomphal, il disparut.

La Terre était de nouveau libre.

JULES VERNE, PÈRE DE LA SCIENCE-FICTION ?

I. - L'imagination scientifique chez Jules Verne

par J.-J. BRIDENNE

S'il est un nom familier aux amateurs de merveilleux moderne et d'aventures imaginaires, c'est bien celui de Jules Verne, dont mars 1955 verra le cinquantenaire de la mort.

Dans quelle mesure Jules Verne doit-il être considéré comme promoteur de la science-fiction ? Pour trancher la question, il faudrait d'abord déterminer dans quelle mesure celle-ci se confond avec l'anticipation. Si anticipation et science-fiction sont à considérer comme synonymes, il faut bien dire que la proportion n'en est pas bien grande relativement à l'ensemble de la production vernienne. Mais il faut dire aussi que toutes les anticipations qu'elle contient ont été réalisées, sauf l'invisibilité humaine (1) et (jusqu'à nouvel ordre) le voyage à la Lune. Tel est notamment le cas pour les croisières automobiles et les chars d'assaut annoncés dans « *La Maison à vapeur* »; la découverte des Pôles; la grande navigation sous-marine; les îles flottantes construites de mains d'hommes, annoncées par « *L'Ile à hélice* » plus puissamment que par « *Une ville flottante* »; le cinéma parlant annoncé par « *Le Château des Karpathes* » et, accessoirement, dans cette même « *Ile à hélice* »; la victoire du Plus lourd sur le Plus léger que l'Air annoncée dans « *Robur le Conquérant* » et même dans « *Cinq semaines en ballon* »; l'hydravion annoncé dans « *Maître du Monde* » (où le bateau volant peut en outre se changer en auto ou en submersible); la « Bertha » et la guerre des gaz annoncées dans « *Les 500 Millions de la Bégum* »; les gratte-ciel, les machines statistiques et comptables, la télévision et l'emploi de la force motrice des marées, annoncés dans « *La Journée d'un journaliste américain en 2889* ». Enfin, si les communications à distance avec les habitants d'autres planètes, qui sont postulées dans cette nouvelle, n'ont pas vu le jour — et pour cause — le voyage à la Lune est en voie de passer du rêve à la réalité. Certes il n'est pas question de l'obus-wagon lancé par quelque « Columbiad », mais il est bon de penser que l'emploi de fusées apparaît dans « *Autour de la Lune* » et que les spécialistes les plus scientifiques de la navigation interplanétaire rappellent volontiers que Verne avait proposé la première solution au problème qui ne fut pas théoriquement absurde. Ici encore, si l'anticipation se réalise, ce ne sera pas en suivant directement les voies prédites par le romancier. En effet, il n'a pas été difficile de montrer, comme l'a fait Pierre Devaux, que c'est dans le principe idéal, non pas dans le fait technique, que les prophéties verniennes ont été accomplies, parfois du vivant de l'auteur. Il n'a pas été difficile de montrer ce qui lui donne simultanément raison et tort dans ses descriptions du Pôle Nord, du Pôle Sud ou de l'intérieur du Globe, dans ses descriptions d'engins électriques (*Vingt mille lieues sous les Mers. — Mathias Sandorf. — Robur le Conquérant*), d'aéronefs, d'armes nouvelles... Mais, en toute bonne foi, on ne saurait demander à un romancier, même « scientifique », d'être un véritable inventeur, de témoigner d'un génie de même nature que celui d'Arago ou Edison, Hertz ou Ader. Il est assez prodigieux déjà de le voir formuler, avec tant de vigueur et de netteté, de telles « visions » souvent traitées en utopies par de très — de trop — sérieux contemporains et que quarante

(1) « *Le Secret de Wilhelm Storitz* », où elle se trouve, parut d'ailleurs après « *L'Homme Invisible* ».

à cinquante ans de progrès ont transformées en réalités quasi-banales. Il faut d'ailleurs être très circonspect lorsqu'on veut parler des erreurs ou des lacunes de Jules Verne. Ainsi, on dit souvent qu'il n'a rien prévu des nouvelles théories sur la matière, de l'électronique et de leurs applications. Mais à quoi fait donc penser le super-explosif de « *Face au Drapeau* », qui cause l'éclatement à distance des matériaux ?... Et « *L'Eternel Adam* » n'annonce-t-il pas la découverte de métaux nouveaux dont la nature fait que les physiciens et chimistes considèrent toute matière comme se ramenant à un grand élément de base ? Et l'appareil de Zéphyrin Xirdal, dans « *La Chasse au météore* », ne présage-t-il pas le radar et les plus modernes dispositifs de défense antiaérienne ? Evidemment, ces « prophéties » seront peut-être discutées, car « *La Chasse au météore* » et «*L'Eternel Adam* » ont été publiés après la mort de Verne et d'aucuns pourront prétendre que ces œuvres ne sont pas de sa main, pas entièrement du moins. En fait, il n'en est pas besoin pour reconnaître les remarquables facultés divinatoires du grand romancier d'aventures, toujours étayées sur les bases les plus positives. Car c'est là un des secrets de la réussite de Jules Verne : en dépit de son imagination débordante, on peut constater qu'il n'a jamais anticipé qu'à partir d'inventions déjà réalisées, de recherches sérieusement en cours, de théories professées par les spécialistes. Il faut dire qu'il était grand amateur des choses de la mer, membre assidu d'une Société industrielle, fervent lecteur des naturalistes Humboldt, Quatrefages, de Bréau, de l'encyclopédique vulgarisateur Figuier; dans sa jeunesse il avait été ami de l'artiste-photographe Nadar, qui prétendait révolutionner l'optique et la cosmographie, intrépide aérostier, mais fanatique du plus lourd que l'Air (1) et ami du journaliste et économiste Georges Schwob, qui fut secrétaire de l'Institut français d'Egypte et père de Marcel Schwob; plus tard, son éditeur, Hetzel, le fit se lier avec des savants aussi éminents que Jules Jansen, Sainte-Claire Deville, Joseph Bertrand.

Mais, même lorsqu'il n'est pas anticipateur, Verne tire un étonnant parti des connaissances scientifiques ou techniques du temps. Arts nautiques, phénomènes océaniques et atmosphériques, géologie, zoologie, botanique, électricité, lui apportent un décor, des éléments d'intrigues, des traits impressionnants. Instructif pour les enfants, il apparaît « poétique » aux yeux des adultes qui savent l'interpréter. Ni le vulgarisateur, pourtant précieux, ni même l'anticipateur (rattrapé ou dépassé par la science des savants) ne doivent faire oublier ce « visionnaire hanté de poésie cosmique » dont a parlé M. Fourré dans la revue « *Arts et Lettres* ». C'est ce que perdent trop souvent de vue les utilisateurs littéraires de l'imagination scientifique, à savoir que le merveilleux peut jaillir de la connaissance des forces naturelles, de techniques déjà courantes ou au moins embryonnaires, sans qu'il soit besoin de faire appel aux théories et inventions les plus fabuleuses ou, à fortiori, au supra-normal. Loin de nous la pensée qu'il ne se soit écrit et surtout qu'il ne s'écrive actuellement sur ces bases certaines œuvres excellentes. Mais l'exemple de Jules Verne prouve qu'avec de la science positive connue — et avec du talent — il est possible d'angoisser et d'amuser tour à tour, de dépayser le lecteur, de surréaliser le réel et même le terre-à-terre. Qu'on veuille bien penser, par exemple, aux féeries aquatiques offertes aux scaphandriers de « *Vingt mille lieues sous les Mers* » et de « *La Jangada* »; aux féeries souterraines du « *Voyage au centre de la Terre* », des « *Indes noires* », de « *L'Etoile du Sud* »; aux féeries aériennes de « *Cinq semaines en ballon* », de « *Robur le Conquérant* », voire de « *L'Ile mystérieuse* » et de « *Maître du Monde* »; à cette conséquence imprévue de lois astronomiques qui assure le triomphe *in extremis* de Philéas Fogg; aux situations pittoresquement stupéfiantes et pourtant logiques et plausibles toujours, que connaissent les héros de « *Autour de la Lune* » et des « *Aventures d'Hector Servadac à travers le système solaire* »; à ce phénomène de caléfaction qui sauve la vue de Michel

---

(1) Nul n'ignore que cette célébrité bien parisienne devint sous la plume de Jules Verne le héros de « *De la Terre à la Lune* », « *Autour de la Lune* » (Ardan-Nadar).

Strogoff et permet le suprême coup de théâtre; à ce phénomène d'acoustique qui fait connaître ses délateurs à Mathias Sandorf et aux effets hypnotiques dont use ce dernier lorsqu'il est devenu le docteur Antekirtt; au « volcan d'or » et au volcan arctique des « *Aventures du capitaine Hatteras* ». Ces exemples, pris au hasard parmi d'autres, font ressortir avec éclat que, même dans ses romans qui ne sont pas d' « anticipation », Jules Verne a mis en jeu avec bonheur un merveilleux scientifique. Il garde toujours le contact le plus concret avec la réalité connue; mais loin d'intercaler tant bien que mal dans les histoires qu'il conte une information peut-être savante, mais vite fastidieuse (comme il arrivera à tant d'autres romanciers d'aventures pour jeunes), il la fait intimement participer à l'histoire elle-même. Il transforme pour ainsi dire en personnages actifs des données océanographiques, paléontologiques, astronomiques, des instruments et des machines qui ne représentaient déjà plus de l'innovation à son époque. Et cela ne l'empêche point d'être plus attachant que tels auteurs pour la jeunesse qui multiplient les mécaniques irréalisables et les tératologies de fantaisie, plus même que tels conteurs fantastiques s'adressant aux adultes lettrés.

Sans doute Jules Verne n'a-t-il pas entièrement créé le genre. On peut évoquer « *La Nouvelle Atlantide* », de François Bacon, les voyages de Cyrano aux Etats de la Lune et du Soleil (cette œuvre bizarre et géniale que masque si souvent le nez de Coquelin); le « *Micromegas* » de Voltaire et le « *Gulliver* » de Swift, les voyageurs souterrains de Holberg et de Casanova ; la Bibliothèque des Voyages Imaginaires (qui parut de 1787 à 1789) et même des pages de Nodier, d'Alexandre Dumas, de Balzac. Mais, en dépit des heureuses intuitions qui s'y rencontrent quelquefois, tout cela vise presque toujours à la satire philosophique et politique ou l'utopie sociale et, sauf par endroits, chez Cyrano et Balzac, la science y est de pure pacotille. C'est avec Edgar Poe que les choses ont changé et c'est à bon droit qu'a été signalée l'influence du grand Américain sur Verne. Nous y reviendrons.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Quelques années après la mort de Jules Verne, lors de l'érection de son monument à Amiens, un écrivain local nommé Charles Lemire lui consacra une plaquette, éditée chez Berger-Levrault, qui contient de précieuses indications biographiques. Mais, sur ce point, l'œuvre capitale est le livre de Mme Margueritte Allotte de La Fuye, nièce de Jules Verne. Tout « vernien » se doit de posséder ce livre édité il y a bien des années chez Kra et réédité l'an dernier chez Hachette : « *Jules Verne, sa vie, son œuvre* ». Publié peu avant la dernière guerre aux éditions Flammarion, celui du romancier-navigateur Bernard Franck : « *Jules Verne et ses voyages* », n'est en somme qu'un « Digest » — un bon Digest — du livre de Mme de La Fuye et est surtout orienté vers le côté marin de la carrière de Verne. Ces sources ont été utilisées par Jean de Trigon, dans son excellente « *Histoire de la Littérature enfantine* », et par nous-même, pour nos essais sur la Littérature française d'imagination scientifique. « *Des anticipations de Jules Verne aux réalisations d'aujourd'hui* », par A. Jacobson et A. Antoni (1) est un ouvrage purement scientifique, où deux techniciens ont décrit l'accomplissement réel des « visions » de Jules Verne et montré combien il avait vu juste, dans l'ensemble, en matière de découvertes géographiques, de navigation sous-marine et aérienne, de balistique, de chimie, etc. M. Pierre Devaux a traité plus rapidement, et moins complaisamment peut-être, la même question dans « Prophètes et Inventeurs », qui est un des chapitres de « *L'Avenir de la Science* » (recueil édité chez Plon sous la direction de Daniel-Rops). Dans le même volume, M. André Thérive a donné sous le titre : « Le Roman et la Science », une étude intéressante quoique assez discutable dans ses conclusions, où il est aussi beaucoup parlé de Verne et d'autres anticipateurs. En 1950, la revue « *Arts et Lettres* » consacra son n° 15 à un hommage à Jules Verne, où l'on trouve des articles de Michel Carrouges, Michel Butor, Maurice Fourré, P. Devaux; des lettres de Stahl-Hetzel et de Raymond Roussel; une analyse de l'écriture de

(1) J. de Gigord, éditeur.

Verne, par Pierre Louys. Cette copieuse et curieuse étude aura contribué pour une large part à mettre en relief le fait (déjà reconnu « honteusement » pour beaucoup) que Jules Verne n'est pas seulement un maître du livre pour enfants; et elle s'efforce particulièrement de dégager une interprétation surréaliste de son œuvre. En 1951, M. René Escaich a publié aux éditions La Boétie un « *Voyage à travers le monde vernien* », préfacé par Claude Farrère, dont on doit s'étonner qu'il n'ait pas eu davantage d'audience. C'est une sérieuse analyse, profondément documentée, de la personnalité de Verne vue à travers sa production, des grands thèmes qui l'inspirent, de ses mérites proprement littéraires (sinon philosophiques) autant que didactiques. C'est en somme la première exégèse véritable de l'œuvre vernienne. Nous rappellerons enfin qu'il existe toujours une société des « Amis de Jules Verne » qui, avant 1939, était florissante et publiait un bulletin. Elle n'a pu reprendre son activité d'antan malgré les efforts de ses dirigeants, en particulier de son vice-président hollandais, M. Cornelis Helling, dont l'érudition n'a d'égale que sa serviable et active courtoisie.

BIBLIOGRAPHIE DES ROMANS DE JULES VERNE (1)

N. B. : *Sont composés en italique les titres de livres contenant à proprement parler des anticipations. Tous les romans de Jules Verne ont été publiés par les Editions Hetzel et ont été réédités en partie chez Hachette.*

1852. Martin Paz.
1862-63. *Cinq Semaines en Ballon.*
1864. *Voyage au centre de la Terre.*
1865. *De la Terre à la Lune.*
1866. Les Aventures du capitaine Hatteras : Les Anglais au pôle Nord, Le Désert de glace.
1868. Les Enfants du capitaine Grant.
1869. *Autour de la Lune* (suite de « De la Terre à la Lune »).
1870. *Vingt mille lieues sous les Mers.*
1871. *Une Ville flottante.*
1872. Aventures de trois Russes et de trois Anglais.
1873. Le Tour du monde en 80 jours.
1873. Le Pays des Fourrures.
1874. *Le Docteur Ox* (suivi de : Maître Zacharius écrit en 1851, Un Drame dans les Airs écrit vers 1854, Un Hivernage dans les glaces écrit en 1854-55).
1875. *L'Ile mystérieuse :* Les Naufragés de l'air, L'Abandonné, Le secret de l'Ile.
1875. Le Chancellor.
1876. Michel Strogoff.
1877. Les Indes noires.
1878. Un Capitaine de 15 ans.
1878. Les Tribulations d'un Chinois en Chine.
1879. *Les Cinq cents millions de la Bégum.*
1880. *La Maison à Vapeur.*
1881. La Jangada.
1882. L'Ecole des Robinsons.
1882. Le Rayon vert.
1883. Kéraban le Têtu.
1884. *L'Etoile du Sud.*
1884. L'Archipel en feu.
1885. *Mathias Sandorf.*
1886. *Robur le Conquérant.*
1886. Un Billet de loterie.
1886. L'Epave du Cynthia (en collaboration avec André Laurie).
1887. Nord contre Sud.
1887. Le Chemin de France (suivi de : Gil Braltar).
1888. Deux Ans de vacances.
1889. *Sens Dessus Dessous.*
1889. Famille sans Nom.
1890. César Cascabel.
1891. Mistress Branican.
1892. *Le Château des Karpathes.*
1892. Claudius Bombarnac.
1893. P'tit Bonhomme.
1894. Mirifiques Aventures de maître Antifer.
1895. *L'Ile à Hélice.*
1896. *Face au drapeau.*
1896. Clovis Dardentor.
1897. *Le Sphinx des Glaces.*
1899. Le Testament d'un Excentrique.
1900. Seconde patrie.
1901. *Le Village aérien.*
1901. *Le Serpent de mer* (Histoires de Jean-Marie Cabidoulin.)
1901. *Les frères Kip.*
1903. Bourses de Voyage.
1904. *Maître du monde.*
1904. Un Drame en Livonie.
1905. *L'Invasion de la mer,*

Publications posthumes.

1906. Le Phare du bout du monde.
1907. Le Volcan d'or.
1908. Le Pilote du Danube.
1908-1910. *La Chasse au météore,* L'Agence Thompson and C°, Le Superbe Orénoque, Les Naufrages du « Jonathan », *Le secret de Wilhelm Storitz,* Hier et Demain (recueil de contes renfermant « *La Journée d'un journaliste américain en* 2889 », écrit en 1889, et « *L'Eternel Adam* »).
1914. *L'Etonnante aventure de la Mission Barsac.*

(1) Outre des articles et à-propos, Verne a écrit aussi quelques comédies, livrets d'opérettes et de mimodrames et, en collaboration avec Th. Lavallée, *La Découverte de la Terre* et la *Géographie de la France et de ses colonies,* ouvrages purement documentaires.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par *JACQUES BERGIER* et *IGOR B. MASLOWSKI*

Les amateurs d'étrange sous forme romancée auront été gâtés ce mois-ci. En dehors des « *Chroniques Martiennes* » *et de* « *Ceux de nulle part* », un remarquable roman : « *Je suis Jonathan Scrivener* », de Claude Houghton (Editions Corrêa, très bonne traduction de Jean Rosenthal, préface d'Henry Miller), a fait son apparition.

« *Je suis Jonathan Scrivener* » est un livre admirablement *étrange.* L'étrangeté n'y vient pas de l'emploi du merveilleux scientifique, ni de celui du surnaturel. L'univers qu'explore Claude Houghton est celui de la personnalité humaine. Jonathan Scrivener (que nous ne voyons apparaître que dans les trois dernières lignes du livre) est un homme dont la personnalité est si puissante que des facettes de sa personnalité ont impressionné les autres personnages du livre qui se comportent comme des fragments de Scrivener. Nous voyons ainsi se créer devant nous ce personnage étrange et puissant, à travers les paroles et les actes des autres personnages du livre. Il faut lire « *Je suis Jonathan Scrivener* », car ce livre montre une fois de plus quelles sources de merveilleux recèle l'observation des humains.

« *Aluminium* », de Pierre Bernard (Albin Michel), est un livre à la frontière de la « science-fiction » et du roman de mœurs. Basé sur un procédé nouveau et plausible pour extraire l'aluminium de l'argile, le roman de Bernard est une brillante et exacte description de la France d'avant guerre et de l'occupation, en même temps qu'un bon roman d'aventures. Nous pensons personnellement que l'avenir de la « science-fiction » est dans des ouvrages de ce genre, très proches du réel, et non dans les voyages extra-galactiques.

Dans le domaine des essais, ce mois a malheureusement été marqué par l'apparition du plus mauvais livre que nous ayons lu depuis longtemps : « *Les soucoupes volantes ont atterri* » (Editions de la Colombe), par Desmond Leslie et C. Adamski.

Les « soucoupes volantes » ont déjà donné naissance à des livres ahurissants, mais aucun de ce calibre. Mélange de fatras occultiste (où l'auteur explique que la première soucoupe volante a atterri *exactement* en l'an 17.786.382 avant Jésus-Christ) et de conversations avec un habitant de Vénus venu en soucoupe ! Ce livre est un véritable cas pathologique. Des gens capables d'hallucinations aussi poussées (car les auteurs paraissent sincères !) sont tout aussi capables de causer une panique provoquant des milliers de morts en prenant de la fumée pour de la cendre radio-active...

Répétons, une fois de plus, que fiction scientifique et « soucoupomanie » font deux. Et recommandons à nos lecteurs de se procurer un numéro (le prochain) de la revue « *La Nef* », consacré à la recherche scientifique; il contiendra un article excellent sur la « soucoupomanie » et autres fausses sciences, par François Le Lionnais.

J. B.

●

Après Gallimard et le Fleuve Noir, les Editions Denoël lancent, à leur tour, une collection d'anticipation scientifique romancée (pas uniquement S.-F., semble-t-il d'ailleurs, car le catalogue annonce pour paraître prochainement un ouvrage de H.-P. Lovecraft, un des maîtres britanniques du fantastique, de la sorcellerie et de la démonologie). Elle s'intitule « Présence du futur » et ses deux premiers-nés (Bradbury et Brown) sont l'un excellent, l'autre très bon.

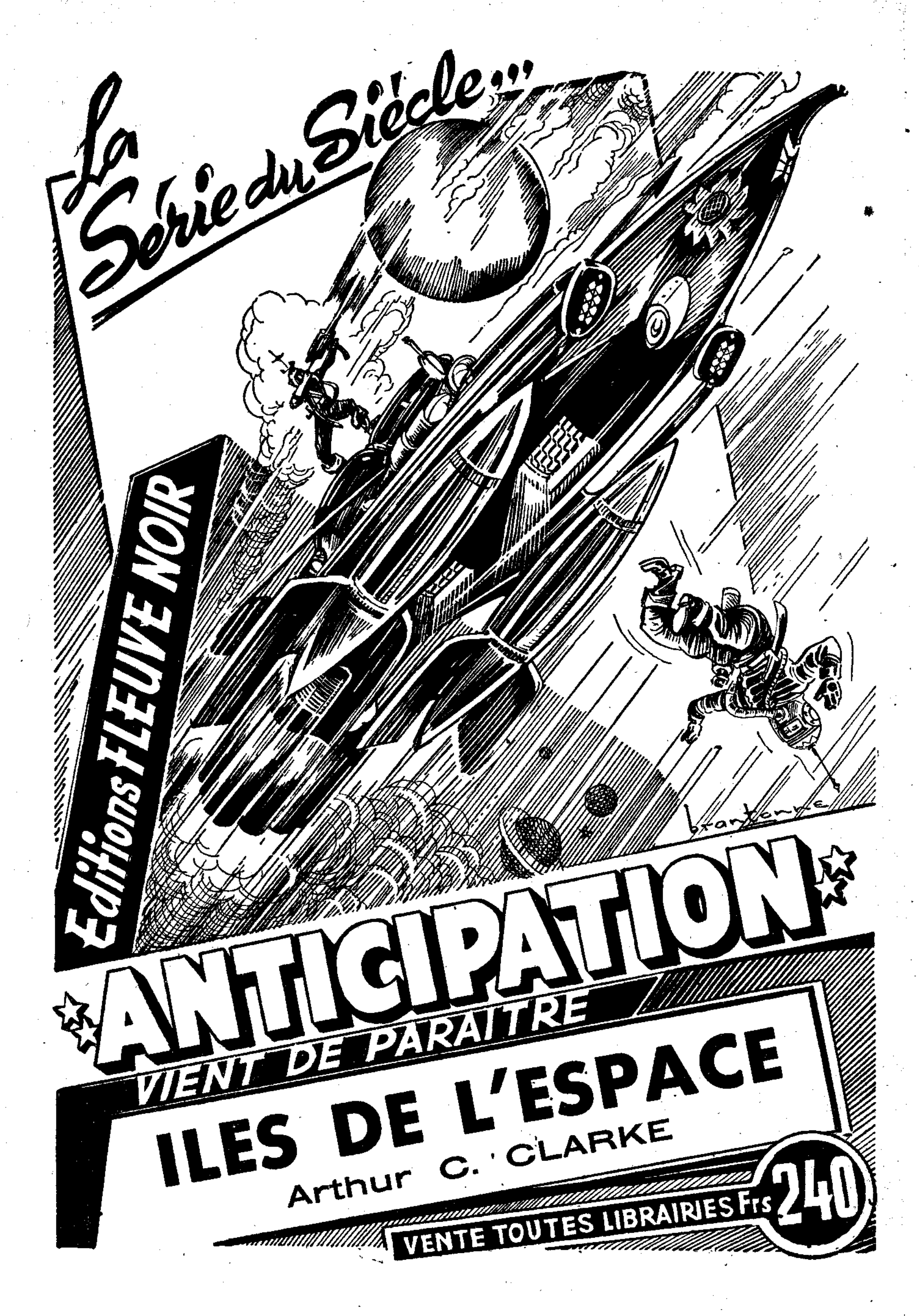
« *Chroniques martiennes* », de Ray Bradbury, est de la qualité de « *Demain les chiens* », de Clifford D. Simak, dont j'ai rendu compte il y a quelques mois. C'est l'histoire de la colonisation, du dépeuplement, de l'abandon et de la recolonisation de la planète rouge par les hommes. Le roman se présente sous forme de vingt-six chroniques, les unes assez longues, d'autres fort brèves, la plupart rattachées les

unes aux autres par des liens assez lâches. Certaines sont de purs chefs-d'œuvre d'humour (« *Les Hommes de la Terre* », qui relate la façon étrange dont les Martiens accueillent les premiers Terriens), de terreur macabre (« *La Troisième expédition* », qui décrit le sort réservé à d'autres astronautes), de révolte contre la civilisation moderne (« *Et la lune toujours brillante* », où l'on voit un des conquérants de l'espace devenir l'allié des Martiens morts), de satire cruelle sur le sort des noirs américains (« *A travers les airs* »), ou, enfin, d'horreur sardonique (« *Usher II* »). J'arrête là l'énumération, car il me faudrait citer presque tout le livre. Comme dans la plupart de ses ouvrages, Bradbury, écrivain amer, cingle vigoureusement la culture de notre siècle et s'élève avec force contre les « tabous » venant du sommet de la pyramide. (N'imagine-t-il pas, dans un chapitre, que le gouvernement américain de la fin du xxe siècle a interdit les œuvres de Poe, les contes de fées et même les populaires *nursery-rhymes ?*) Sous ce rapport, il est proche d'un George Orwell, ce qui lui a parfois valu des piques de la part de certains critiques orthodoxes d'outre-atlantique. C'est d'ailleurs « une forte tête », un non-conformiste intégral qui, dans un pays de dictature, connaîtrait le camp de concentration. En formulant l'espoir qu'il ne lui arrive rien de tel, je ne puis que vous recommander ces « *Chroniques martiennes* », specimen parfait d'une S.-F. intelligente, imaginative et admirablement contée.

« *Une étoile m'a dit* » (Space on my hands), de Fredric Brown, est un recueil de huit nouvelles allant du « bon » au « très bon ». (Une seule m'a paru plus faible, « *Mitkey* », conte à tendances philosophiques qui tombe un peu à plat. Quelle idée aussi de « vaire barler doud au long afec l'agzent » le herr professor Oberburger, ce qui rend la lecture irritante ?) Deux ou trois sont teintées d'un humour agréable (« *Les Myeups* », charmante; « *Anarchie dans le ciel* », grandguignolesque; « *Un coup à la porte* », spirituelle mais mélancolique, d'autres sont poignantes (« *Quelque chose de vert* » et « *Tu seras fou* », qui provoquera peut-être quelque colère chez les bonapartistes). Il n'y manque même pas un récit policier (« *Tu n'as point tué* »). « *Cauchemar* » rappelle un peu un roman de Maurice Renard, mais ces rencontres, dans le domaine du fantastique, sont inévitables. Il me serait difficile de désigner celle ou celles des nouvelles que je préfère. En fait, à l'exception de « *Mitkey* », je les ai toutes aimées et il ne me reste qu'à souhaiter que les lecteurs de cette chronique partagent mon opinion.

Evénement au « Rayon Fantastique » (Gallimard) : un roman français, « *Ceux de nulle part* » de Francis Carsac. Disons tout de suite que l'ouvrage soutient la comparaison avec les meilleurs d'A. S. américains et britanniques et dépasse même bon nombre d'entre eux. C'est le récit d'une guerre intergalactique, intelligemment conçu, avec une base profondément philosophique : la lutte énernelle entre le Bien et le Mal. Pas de politique, pas d'agent de la 1.005^e^ colonne — oui, tout ceci est bien frais et bien plaisant. Et très d'actualité aussi. (Le roman débute par l'arrivée d'une soucoupe volante et se termine sur un sujet qui a intrigué nos ancêtres autant que nos contemporains — les disparitions d'hommes et de femmes qu'on ne retrouve jamais — thème cher aux auteurs de S.-F.) Les mondes « extérieurs » sont décrits avec beaucoup d'imagination, mais de façon fort logique. Bref, un excellent roman que je vous recommande chaleureusement.

« *Fuite dans l'inconnu* », de Jean-Gaston Vandel (Fleuve Noir), n'a pas le fignolage, le fini de « *Ceux de nulle part* », mais il est bon et me semble promis à une fructueuse carrière. L'humanité se meurt d'un mal mystérieux, la cilicose. Un jeune savant, Dox Gavnor, émet alors une théorie révolutionnaire : comme de vulgaires ptérodactyles ou brontosaures, les hommes sont destinés à disparaître du fait d'une évolution normale. Un seul moyen de sauver la race : créer des êtres « concentrés ». Non sans difficulté, il parvient à implanter cette idée, mais l'expérience dépasse ses prévisions les plus optimistes et voilà les humains aux prises avec les « synthétiques » qui prétendent prendre possession du globe. Comme dans un roman policier, la fin ne se raconte pas — ce serait gâcher votre plaisir;



La Série du Siècle...
Editions FLEUVE NOIR
brantonne
ANTICIPATION
VIENT DE PARAITRE
ILES DE L'ESPACE
Arthur C. CLARKE
Frs 240
VENTE TOUTES LIBRAIRIES

car vous en aurez sûrement, du plaisir, à lire cette variante de l'histoire de « *l'Apprenti Sorcier* ».

« *Iles de l'espace* » (Islands in the sky) — chez le même éditeur, s'adresserait plutôt à des adolescents ou à des J 3 s'il n'était signé d'Arthur C. Clarkes, un des « as » de S.-F. américaine. C'est le récit d'un garçon de seize ans qui, lauréat d'un concours publicitaire, se voit offrir comme récompense un séjour dans une station-relais de l'espace, à 800 kilomètres de la Terre. Il n'y restera pas, bien sûr, et d'autres aventures le mèneront plus haut, beaucoup plus haut. L'intérêt majeur de ce roman réside, à mon avis, dans son aspect documentaire. Ingénieur spécialisé dans l'étude de l'astronautique, Clarke, espèce d'Ananoff américain, est en effet l'auteur d'un remarquable ouvrage technique : « *Exploration of space* ». Et, dans « *Iles de l'espace* », il nous décrit la vie d'une station-relai, telle qu'elle le sera vraisemblablement une fois que l'homme aura réussi à créer ces « îles flottantes ». Il n'y a pas de fantaisie là-dedans, mais l'humour n'en est pas absent (exemples : l'expédition cinématographique ou la rencontre avec des Terro-Martiens). En outre, voilà un volume que feraient bien d'étudier tous ceux qui veulent écrire de l'A. S., voire ceux qui en écrivent déjà. Sa lecture leur permettra d'éviter bien des erreurs.

« *L'Invention de Morel* », d'Adolfo Bioy Casares (Robert Laffont), se classe dans une catégorie à part. Ce n'est à proprement parler ni une œuvre de S.-F. ni un roman fantastique, et mériterait de porter en sous-titre le mot « cauchemar à quatre dimensions ». C'est l'histoire d'un condamné qui parvient à se réfugier dans une île déserte où l'on risque de contracter une espèce de peste. Seulement, déserte, l'est-elle vraiment cette île ? Il y trouve des gens, mais ceux-ci ne semblent ni le voir ni l'entendre. Peu à peu, il percera leur secret; trop tard, hélas!... En réalité, le résumé succinct ci-dessus ne peut aucunement vous donner une idée même approximative de ce récit dû à un des plus grands auteurs argentins de notre génération, ami et collaborateur de Jorge Luis Borges, dont je vous ai souvent parlé ici même.

L'action passe du réel à l'irréel avec une aisance qu'on pourrait presque qualifier d'inquiétante. On en vient à se demander si le héros du drame n'est pas fou. Il ne l'est pas, pourtant, puisqu'il raisonne, puisqu'il cherche aux phénomènes dont il est le témoin, et qu'il ne comprend pas, des explications logiques, tel un homme qui, se réveillant au milieu de la nuit, se demande s'il a rêvé ou non. C'est également un roman d'amour (mais d'Amour avec un grand A), dont l'objet, lui aussi, est tout à tour réel et irréel. Tout cela nous vaut une œuvre curieuse, pleine de symboles, pas toujours facile à lire, mais hautement intéressante, dans une très belle traduction d'Armand Pierhal.

I. B. M.





denoël

ROMANS DE LA VIE DE DEMAIN
POUR L'HOMME CULTIVÉ D'AUJOURD'HUI

PRÉSENCE DU FUTUR

RAY BRADBURY présente

L'HOMME ILLUSTRÉ

En Bradbury la Science-Fiction a rencontré son poète. Un poète qui sait à l'occasion se doubler d'un humoriste. **(Arts).**

Un grand livre non conformiste où l'ironie d'un Orwell se joint à l'humour d'un Wells.
(Yvon HECHT).

Un volume : 450 francs

Livres déjà parus :

Ray BRADBURY :
CHRONIQUES MARTIENNES

Fredric BROWN : ***UNE ÉTOILE M'A DIT***

Avec la collection PRÉSENCE DU FUTUR la Science Fiction renoue enfin avec ses grandes traditions, celles d'Edgar Poe, de Jules Verne et de Wells.

denoël

L'écran à quatre dimensions

SCIENCE-FICTION ET COURT MÉTRAGE

par F. HODA

Lorsque dans les salles obscures je vois au générique du court métrage le nom de Pierre Kast, je me réjouis toujours d'avance. Les documentaires, voulant être « éducatifs » ou simplement « fantaisistes », dégagent le plus souvent un ennui irrésistible. L'autre soir, en revoyant « Thérèse... Carné » de Marcel... Raquin, dans une salle de quartier, j'ai dû subir une bande de M. Marco de Gastyne magnifiant l'éducation physique. A un moment donné, le commentateur parlait des effets bienfaisants de l'athlétisme sur le développement de l'esprit : l'écran nous montrait au même instant les contractions des muscles fessiers de deux lutteurs. Je doute fort que M. de Gastyne ait voulu ironiser. Mais là n'est pas notre sujet. Heureusement, il y a des Kast qui ont renouvelé le genre et ils méritent d'être félicités.

Pierre Kast nous a prouvé en quelques années qu'éducatif n'est pas toujours synonyme d'ennuyeux. Et, croyez-moi, ce n'est pas là une petite affaire.

Ce jeune cinéaste ne se contente pas de constater. Il décèle dans le présent et dans le passé les éléments de l'avenir. Ses deux derniers films, qui nous furent présentés il y a quelques semaines dans une salle des Champs-Elysées, dénotent une verve et une fantaisie sans cesse renouvelées.

« *L'Architecte maudit* » nous apprend à apprécier Ledoux, bâtisseur du XVIII[e] siècle aux idées inattendues, et que le public de notre siècle semble ignorer presque totalement. Kast nous révèle dans l'œuvre oubliée de ce grand architecte des éléments où le passé et l'avenir se rejoignent. Et l'on rêve à ces appartements circulaires ou même sphériques, à ces cités « phalanstériennes », dont certains éléments sont déjà réalisés tandis que d'autres préfigurent vraisemblablement les lignes architecturales de... l'an 2000.

« *Monsieur Robida prophète et explorateur du temps* » est plus proche du domaine qui nous intéresse ici. Un disciple de Robida, émerveillé par les prophéties tentantes de son maître, décide de visiter le Paris de 1953, grâce à sa machine à explorer le temps. Il débarque par un jour ensoleillé dans notre Paris d'aujourd'hui, vêtu de son macfarlane et coiffé de sa calotte « sherlockholmésienne », tenant à la main pour seul guide l'œuvre prophétique de son maître. Si certaines réalisations l'étonnent, il demeure cependant fort déçu de sa visite : il s'est trompé d'époque. Les prophéties de Robida ne sont pas encore pour aujourd'hui. Il règle son appareil et met le cap sur l'an 2000... Le mélange des scènes tournées sur le vif et des images extraites des beaux livres d'antan ne jure pas un seul instant. Un seul point d'interrogation : nos contemporains sont-ils donc tellement blasés pour ne point s'étonner de la présence parmi eux d'un homme de l'autre siècle ? Espérons que nos descendants sauront être plus curieux.

Ces deux petits films sont agrémentés de commentaires à la fois intelligents et humoristiques de Mme France Roche (qui est aussi co-auteur des scénarii). Et quelle bonne idée de les avoir fait dire par l'auteur elle-même ! Sa voix, tantôt douce, tantôt grave, emporte l'adhésion et l'on sort de la salle avec l'impression d'avoir été sous l'influence de quelque charme magique.

On est presque déçu de n'avoir pas vu davantage. Espérons que Kast va continuer ses explorations et nous ouvrir de nouvelles fenêtres sur le passé, le présent et l'avenir.

Parmi le public, des membres de la Société de l'Hyperthèse et les pionniers du Club des Savanturiers, Raymond Queneau en tête, attestaient de la présence du futur, et Stephen Spriel, revenu sans doute de quelque voyage sidéral, récoltait de nouvelles adhésions pour l'avenir.

SI L'ATOME ÉTAIT A L'ÉCHELLE HUMAINE

MONSIEUR TOMPKINS EXPLORE L'ATOME

120 p., **440** fr. ; franco, **490** fr.

●

LA CRÉATION DE L'UNIVERS

176 p., **540** fr. ; franco, **600** fr.

RAPPEL

MONSIEUR TOMPKINS AU PAYS DES MERVEILLES

108 p., **460** fr. ; franco, **500** fr.

En vente dans toutes les bonnes librairies et chez :

DUNOD 92, rue Bonaparte, PARIS-6e
C. C. P. 75-45

Vous pouvez vous abonner aussi à « FICTION »

EN BELGIQUE
AGENCE FRANCO-BELGE DE PRESSE
45, rue de l'Escrime, **BRUXELLES**
C. C. P. Bruxelles 612.51.

EN SUISSE
M. VUILLEUMIER
6, rue Micheli-Du Crest, **GENEVE** (Suisse)
C. C. P. Fiction, Genève 1.6112
Téléphone : 5.66.76.

LA PLANTE QUI FAIT MAIGRIR

SANS DROGUES NI RÉGIME, en vous frictionnant quelques minutes avec l'extrait de Plantes GANDHOUR vous pourrez à volonté maigrir vite ou lentement du corps entier ou de la partie désirée (cou, ventre, chevilles) pour conserver votre allure jeune, votre agilité et mieux vous porter. résultat visible dès le 6me jour. Milliers d'attestations. Notices intéressantes et échantillon envoyés gratuitement sur demande. LAB. GANDHOUR, 8, Rue de la Michodière, PARIS. (Service M) Joindre 30 Francs en timbres pour frais

LE SILLAGE, *20, Villa Dupont — PARIS-16e*

LES HORIZONS FANTASTIQUES

EST PARU :

CECI ARRIVERA HIER

de R. TELDY NAIM

L'auteur de " Paradis atomiques ", avec une logique de fer, l'humour le plus aigu répond aux préoccupations des physiciens modernes en affirmant cette étonnante hypothèse :

LE FUTUR N'EXISTE PAS

●

Un fort volume in-8 raisin, couverture vernie. **480 fr.**

COURRIER DES LECTEURS

Considérations sur la Science-Fiction.

M. Blanc, *à Uzès (Gard)*.

Lecteur assidu et abonné de « Fiction » de la première heure, je vous apporte, en ces quelques lignes, mon appréciation sur votre très intéressante revue.

Amateur et auteur de S.-F., j'ai eu l'impression, dès son premier numéro, que quelque chose de neuf venait d'être créé dans cette branche de l'activité littéraire. Après son quatrième numéro, je suis convaincu qu'elle correspond à une nécessité du moment en vulgarisant cette forme de fiction romanesque si en vogue aux U. S. A. et qui commence à être fort appréciée chez nous. « *Fiction* » est bien la revue littéraire attendue par tous ceux qui s'intéressent à l'étrange, au surnaturel, à l'anticipation, au fantastique. Et je crois qu'ils sont assez nombreux pour assurer son succès.

Ce qui plaît surtout, c'est le choix judicieux des auteurs et des récits publiés. Ils donnent un panorama très large et très varié de cette S.-F., tout en lui conservant une belle tenue littéraire, évitant de tomber dans l'erreur de ceux qui confondent l'étrange et l'extravagant, le fantastique et le fantasque, l'anticipation possible et le rêve abracadabrant.

Le champ d'investigation de S.-F., allant jusqu'aux limites de l'univers et même au-delà, peut prêter aux formes d'interprétation les plus diverses. La fiction romanesque peut s'y donner libre cours. Elle sera toujours intéressante et passionnante si elle évite de tomber dans l'absurde sous prétexte d'invoquer des visions du monde futur. A mon avis, la S.-F. ne doit pas rester empêtrée dans un « scientisme » trop pédant qui la rendrait hermétique. Elle ne doit pas, non plus, aller jusqu'à la fantaisie trop débridée ayant perdu tout contact avec la réalité. Si le héros terrien de l'aventure interplanétaire peut présenter l'image du surhomme, je ne pense pas qu'il soit utile de l'affubler d'un masque de monstre, ayant perdu toute notion de l'humanité et des sentiments qui s'y rattachent. Pas plus, d'ailleurs, que la présentation des habitants d'autres planètes sous forme d'êtres monstrueux, animés de sentiments hostiles à notre égard. De l'hypothèse hardie à la fantaisie audacieuse, le terrain est vaste pour l'imagination des auteurs de S.-F.

Sans être pessimiste, j'estime, aussi, que la S.-F. peut mettre en garde contre tout développement excessif de l'automatisme du robot. Et ceci peut être fait sous la forme de la fantaisie et de l'humour.

Tenant le juste milieu entre l'audace et l'extravagance, voilà une formule qui doit plaire.

⁂

Recherche bibliographique.

M. Vattaire, *à Saigon*.

Fidèle lecteur de « *Mystère-Magazine* », je suis devenu par voie de conséquence celui de votre intéressant magazine « *Fiction* ».

En lisant vos récits extrêmement divertissants et notamment ceux dans lesquels sont mis en jeu des astronefs et autres *flying saucers*, il m'est revenu en mémoire une histoire que j'ai lue il y a fort longtemps (hélas!), au temps de ma prime jeunesse, dans la revue « *Lectures pour tous* ».

Bien entendu, j'ai oublié le nom de l'auteur et le titre d'une histoire — en épisodes si je ne me trompe — à la fin de laquelle un individu..., était-ce le traître..., était enfermé dans une machine qui devenait un satellite de la Terre.

Je crois me souvenir que ce récit — qui m'avait fortement frappé — a paru vers 1925-1928.

Peut-être était-ce un récit de Jean de La Hire dont vous vantez la fécondité et l'imagination dans votre n° 3, introduction « *Fiat voluntas mea* ».

Je livre cette réminiscence à votre rédacteur en chef sans aucune prétention, mais il estimera peut-être que le récit vaut d'être exhumé... s'il le retrouve.

•

Un de nos lecteurs pourrait-il nous indiquer la date exacte à laquelle a paru dans « Lectures pour tous » *la nouvelle à laquelle se réfère notre correspondant ?*

GRAND PRIX DU ROMAN D'ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

HISTORIQUE : Fondé par les Editions « METAL » en 1954.

ADRESSE : GRAND PRIX DU ROMAN D'ANTICIPATION SCIENTIFIQUE, 36, rue Vivienne, PARIS-2e.

GENRE : Roman.

REGLEMENT :

— **Montant du prix :** 250.000 francs, à valoir sur les droits d'édition de l'ouvrage.

— **Date :** Annuel, décerné dans la 2e quinzaine de juin.

— **Conditions :** Ce prix récompense un roman d'anticipation scientifique, inédit, de langues française.

Le manuscrit est publié par les Editions « METAL » dans leur collection « SERIE 2.000 ».

Les manuscrits doivent être adressés au Grand Prix du Roman d'Anticipation Scientifique, 36, rue Vivienne, dactylographiés en 2 exemplaires **AVANT LE 10 JUIN,** date limite de la remise des manuscrits.

JURY : La liste communiquée ci-dessous est encore incomplète, notamment le Président du Jury n'est pas encore désigné. Le Jury sera composé de douze personnalités du monde littéraire et scientifique, le Président ayant voix prépondérante dans le cas d'un partage égal des voix.

Voici la liste des personnalités ayant déjà donné leur accord pour appartenir au Jury :

— *René AUDUBERT, Professeur d'Electrochimie à la Sorbonne ;*

— *Jacques BERGIER, Membre de l'Académie des Sciences de New-York, Physicien ;*

— *Jean BIRGÉ, Directeur littéraire des Editions METAL ;*

— *Louis CHEREAU, Président du Congrès pour le Progrès Scientifique et Technique ;*

— *Austin FAIRBANKS, Ingénieur-Conseil ;*

— *Dr HENWALD, Professeur au Collège philosophique et l'Ecole d'Anthropologie ;*

— *Lionel LAMINE, Ingénieur, spécialiste des moteurs à réaction et des questions astronautiques ;*

— *François LE LYONNAIS, Service de la Direction des Sciences exactes et naturelles à l'Unesco ;*

— *Charles MARTIN, Attaché de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique ;*

— *Igor B. MASLOWSKI, critique littéraire ;*

— *Maurice RENAULT, Directeur de la revue « Fiction ».*

Documentation bibliographique

Livres de " Science-Fiction " ou assimilés récemment parus

ROMANS

BERNARD (Pierre). — **Aluminium.** *Albin Michel* .... **480 fr.**

BESSIÈRE (François-Richard). — **Sauvetage sidéral.** « Anticipation ». *Fleuve Noir*.. **240 fr.**

BRADBURY (Ray). — **L'homme illustré.** *Denoël* .... **450 fr.**

BROWN (Fredric). — **Une étoile m'a dit.** Coll. « Présence du Futur ». *Denoël*........ **450 fr.**

CAEN (Raymond). — **Ma boule.** *Vandevelde et fils* .... **360 fr.**

CARSAC (Francis). — **Ceux de nulle part.** Coll. « Le Rayon Fantastique ». *Gallimard.* **200 fr.**

CLARKE (Arthur C.). — **Iles de l'Espace.** Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir*........ **240 fr.**

GUIEU (Jimmy). — **La spirale du temps.** Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir*........ **240 fr.**

ETRANGE

HOUGHTON (Claude). — **Je suis Jonathan Scrivener.** *Corrêa* .... **690 fr.**

DOCUMENTAIRES

GUIEU (Jimmy). — **Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde.** *Fleuve Noir.* **780 fr.**

LESLIE (Desmond) et ADAMSKI (George). — **Les soucoupes volantes ont atterri.** *La Colombe* .... **700 fr.**

SCIENCES

GAMOW (G.). — **La création de l'univers.** *Dunod* .... **540 fr.**

GAMOW (G.). — **Monsieur Tompkins au pays des merveilles.** *Dunod*................ **460 fr.**

GAMOW (G.). — **Monsieur Tompkins explore l'atome.** *Dunod* .... **440 fr.**



Service bibliographique

Nos lecteurs de Province et des Colonies qui auraient des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques, peuvent nous en faire la demande. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine de la Science-Fiction.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman	70 fr.
Pour 2 romans	85 fr.
Pour 3 ou 4 romans	120 fr.
Pour 5 ou 6 romans	150 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.

(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

Dépôt légal : 2e trimestre 1954. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

Le numéro 7 de

Fiction

paraîtra dans les premiers jours de Juin

Il contiendra d'excellentes histoires d'anticipation scientifique, fantastiques et surnaturelles parmi lesquelles nous vous citerons :

TACHES DE ROUILLE

par FRANCIS CARSAC

●

LE LAIT DU PARADIS

par JEROME BARRY

●

SE BATTRE ET MOURIR

par IDRIS SEABRIGHT

●

LE DOUBLE ET SA MOITIÉ

par ESTHER CARLSON

Le numéro : ***100 francs***

Tous marchands de journaux, kiosques et gares.

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE	A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
6 mois....	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an......	1080	1380		

CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.

	A	B	C	D
6 mois....	595	865	775	1045
1 an......	1170	1710	1530	2070

CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)

	A	B	C	D
6 mois....	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an......	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 numéros - catégories 1 - 2 - 3 ;
expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°..........) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

..........Nos antérieurs à..........frs = ... plus frais de port.......... ....

Total

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38 - Contre remb. (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.
(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION* (2) ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé